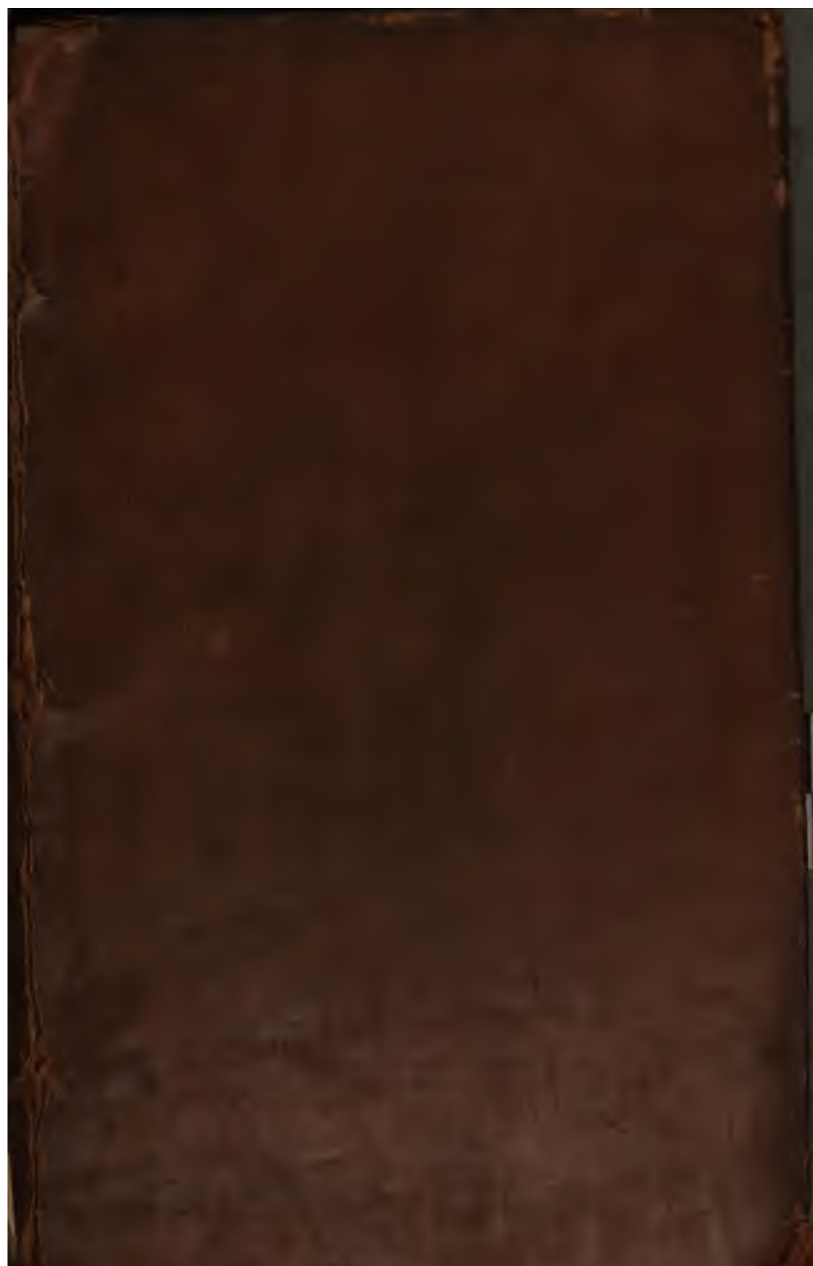
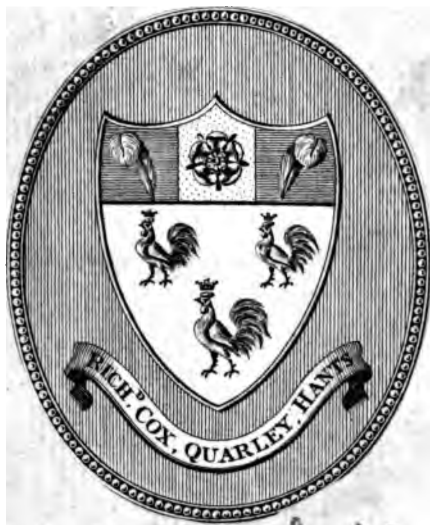



RICH^D. COX, QUARLEY, HANTS

LETTRES
DE MESSIRE
ROGER DE RABUTIN
COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT-GENERAL DES ARMÉES DU ROI, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE FRANÇOISE ET ETRANGERE.

AVEC LES REPONSES.

Nouvelle Edition, où l'on a inseré les trois Volumes de NOUVELLES LETTRES *publiez en* 1709, *& rangé toutes les Lettres selon l'ordre Chronologique.*

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN.

MDCCXXXVIII.



TABLE DES LETTRES DU SIXIEME TOME.

C.

D.

G.

H.

L.

TABLE

M.

N.

O.

P.

R.

R.

S.

T.

TABLE DES LETTRES.



LET-



LETTRES DE M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN.



I. LETTRE.

De Monsieur Charpentier au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2 Janvier 1689.

* JE suis bien-aise, Monsieur, que la lecture de mes Livres pour la défense de la Langue Françoise ne vous ait pas ennuyé, & que vous y ayez trouvé dequoi vous confirmer dans la passion que vous avez pour elle. Il siéroit bien à un Académicien d'avoir d'autres sentimens, & sur-

* *Voyez Lett. CCLXXXVI. du Tome V.*

ſur-tout à un Académicien comme vous ! En vérité ceux qui la blâment ne la connoiſſent pas, & je ne m'étonne point ſi des Pédans ſont d'une autre opinion. Je vous montrerai quelque jour ce que notre illuſtre ami feu Monſieur le Duc de Saint-Aignan avoit écrit ſur ce ſujet. Mon Dieu ! quelle profuſion d'éloges ! vous en ſerez ſurpris. J'aime mieux une approbation ſage & modérée comme la vôtre. Il me ſemble que Cicéron ou Séneque m'auroient loué dans vos termes. Au reſte, Monſieur, je me réjouis des Bénéfices & de la penſion dont le Roi eſt entré en payement ſur vos ſervices en la perſonne de Meſſieurs vos enfans. Si Sa Majeſté prend l'habitude de vous donner, elle vous fera bien-tôt oublier vos diſgraces.

Nous avons perdu deux de nos Confreres, le bon homme Doujat, & Quinaut. Il y a de grandes brigues pour leurs places. On ſe fait Conſeiller au Parlement ou Maitre des Requêtes avec moins de bruit. Ne vous prend-il point envie de venir donner votre voix ? Je ſerois ravi d'avoir l'honneur de vous revoir.

II. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Grignan au Comte de Buſſy.

A Aix, ce 4 Janvier 1689.

J'AUROIS été pour le moins auſſi aiſe de voir votre nom, Monſieur, ſur la liſte des Chevaliers de l'Ordre, que vous l'avez été d'y voir celui de Monſieur de Grignan, & je n'aurois pas été plus en peine de vos preuves que vous

* *A la Lett. CCXCIII. du Tome V.*

vous l'avez été des siennes. Je vous assure, Monsieur, que je sens avec bien du chagrin qu'étant si ancien Lieutenant-Général d'Armée, vous ne soyez point du nombre de ceux qui ont été honorez de cette Charge. Je dois sentir cette peine par reconnoissance de la joye que vous avez eue de notre bonheur. Mais je n'aurois pas besoin d'y être poussée par-là, il me suffit de l'interêt que je prens à vous & à tout ce qui vous touche. Ce que vous me mandez de votre soumission dans vos adversitez aux ordres de la Providence, & de l'usage que vous faites en ces rencontres de votre Philosophie & de votre Christianisme, me paroissent de si véritables biens & si dignes d'estime, que je ne sai pas si ce ne seroit point une matiere plus raisonnable de vous faire des complimens, que de toutes les graces passageres que l'on peut recevoir dans le monde. Cependant comme ce n'est pas la coutume, je me contenterai de vous louer & de vous admirer, & je n'appuyerai mes complimens que sur les graces que le Roi a faites à Messieurs vos enfans. Je vous en aurois parlé plutôt, si je l'avois su; mais je suis au bout du monde, & la situation de la Provence n'est que trop faite pour me justifier à tous ceux qui n'entendent point parler de moi dans les occasions où ils savent bien que je ne garderois pas le silence. Ne m'en croyez donc pas moins sensible à ce qui vous arrive, puisque personne ne peut vous honorer plus que je fais. Je suis bien fâchée que le mal de Madame de Colligny à ses yeux, me fasse manquer une de ses Lettres. Je vous supplie de la remercier de l'intention qu'elle a eue de m'écrire, & de sa joye. Monsieur de Grignan vous rend mille graces de votre compliment, & il vous fait les siens.

III. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Janvier 1689.

JE commence par vous ſouhaiter une heureuſe année, mon cher Couſin: c'eſt comme ſi je vous ſouhaitois la continuation de votre Philoſophie Chrétienne; car c'eſt ce qui fait le véritable bonheur. Je ne comprens pas qu'on puiſſe avoir un moment de repos en ce monde, ſi l'on ne regarde Dieu & ſa volonté, où par néceſſité il ſe faut ſoumettre. Avec cet appui, dont on ne ſauroit ſe paſſer, on trouve de la force & du courage pour ſoutenir les plus grands malheurs. Je vous ſouhaite donc, mon Couſin, la continuation de cette grace, car c'en eſt une, ne vous y trompez pas; ce n'eſt point dans nous que nous trouvons ces reſſources. Je ne veux donc plus repaſſer ſur tout ce que vous deviez être & que vous n'êtes pas: mon amitié pour vous & pour moi n'en a que trop ſouffert, il n'y faut plus penſer; Dieu l'a voulu ainſi, & je ſouſcris à tout ce que vous me dites ſur ce ſujet. La Cour eſt toute pleine de Cordons-bleus; on ne fait point de viſites qu'on n'en trouve quatre ou cinq à chacune. Cet ornement ne ſauroit venir plus à propos pour faire honneur au Roi & à la Reine d'Angleterre qui arrivent aujourd'hui à Saint-Germain. Ce n'eſt point à Vincennes, comme on diſoit. Ce ſera juſtement aujourd'hui la véritable Fête des Rois, bien agréable pour celui qui protege & qui ſert de refuge, & bien triſte pour celui qui a be-

besoin d'un asyle. Voilà de grands objets & de grands sujets de méditation & de conversation. Les Politiques ont beaucoup à dire. On ne doute pas que le Prince d'Orange n'ait bien voulu laisser échapper le Roi, pour se trouver sans crime maitre de l'Angleterre; & le Roi de son côté a eu raison de quitter la partie plutôt que de hazarder sa vie avec un Parlement qui a fait mourir le feu Roi son pere, quoiqu'il fût de leur Religion. Voilà de si grands évenemens, qu'il n'est pas aisé d'en comprendre le dénouement, sur-tout quand on a jetté les yeux sur l'état & sur les dispositions de toute l'Europe. Cette même Providence qui règle tout, démêlera tout; nous sommes ici les spectateurs très aveugles & très ignorans. Adieu, je vous embrasse & ma chere Niece, je la plains d'être obligée de se faire saigner pour son mal d'yeux. Tenez, mon cher Corbinelli, prenez la plume.

De Monsieur de Corbinelli.

Je commence, Monsieur, comme Madame de Sevigny, à vous souhaiter une bonne année, c'est-à-dire, le repos de l'esprit, & la santé du corps :

—— *Mens sana in corpore sano*,

dit Juvenal, qui comprend tout le repos de la vie. J'ai été fâché de ne vous point voir dans la liste des Chevaliers de l'Ordre, comme d'une disposition dans le monde que Dieu auroit mise sans ma participation & sans mon consentement, c'est-à-dire, que j'aurois changée si j'avois pu. Cette maniere de Philosophie sauve de ma colere imprudente toutes les causes secondes, & fait que je me résigne en un moment sur tout ce qui arrive à mes amis ou à moi. Je dis la

même chose de la fuite du Roi d'Angleterre, avec toute sa famille. J'interroge le Seigneur, & je lui demande, s'il abandonne la Religion Catholique, en souffrant les prospéritez du Prince d'Orange, le Protecteur des Prétendus Réformez; & puis je baisse les yeux. Adieu Monsieur, adieu Madame de Colligny, à qui je desire un fonds de Philosophie Chrétienne, capable de lui donner une parfaite indolence pour toutes les choses du monde: état capable de nous faire Rois, & plus Rois que ceux qui en portent la qualité.

De Madame de Sevigny.

Je fais ici mille complimens à notre Prélat. Donnez-le nous un peu, il y a assez long-tems que vous l'avez.

IV. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6 Janvier 1689.

* JE suis ravi, Monsieur, que mon dessein ne vous déplaise pas & que vous soyez un peu content de moi sur ce qui vous touche. Il me semble que nous devons mettre le portrait du Roi, tout ancien qu'il est: c'est un chef-d'œuvre en son genre, & je vous avoue que j'en fus si charmé en le lisant dans vos Mémoires, que je ne pus m'empêcher de le copier; ainsi il n'est pas nécessaire qu'on me l'envoye. Les endroits que Madame de Colligny a marquez, m'accommodent parfaitement; je serai très aise d'avoir le reste, non pas pour mettre tout, mais pour choisir ce qui convient davantage. J'attends avec impatien-

* *Voyez Lettre CCLXXXVIII. du Tome V.*

tience le recueil de vos Lettres au Roi, & je prétends mettre en œuvre tous les tours & tous les ſentimens délicats dont elles ſont pleines.

V. LETTRE.

De Madame de * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 Janvier 1689.

EN vérité, Monſieur, ce n'a point été par pareſſe que je n'ai point eu l'honneur de vous écrire. Mon cœur eſt toujours pour vous de même, mais mon bras & ma main droite ne le ſont pas. Tout l'Hiver j'y ai eu de telles douleurs, que je ne puis écrire un quart-d'heure ſans beaucoup de peine. Peut-être que le Printems racommodera cela, & que je pourrai entretenir commerce avec mes amis. Je ſuis pis que vieille, les maladies me font décrépite. Je ſuis ravie de ce que le Roi a fait pour Meſſieurs vos enfans; je ſouhaite fort que cela aille juſqu'à vous. Nous avons ici toute la Maiſon Royale d'Angleterre. La Reine eſt très bien faite, elle a beaucoup d'eſprit, & plait à tous ceux qui ont l'honneur de la voir. Le petit Prince de Galles eſt beau comme un Ange; pour le Roi, il paroît le meilleur homme du monde, familier, libéral & honnête au dernier point. Il vint à Paris avant-hier; il fut *incognitò* à Notre-Dame & aux grands Jéſuites, où il leur fit l'éloge du Pere Peters: de là il alla diner tout ſeul chez Monſieur de Lauzun. Il n'avoit avec lui que ſes deux fils naturels: il fut aux grandes Carmélites voir la Mere Agnès de Bellefonts ſon ancienne amie. Il traite parfaitement bien tous ceux qu'il a vu autrefois, & il dit galamment qu'il ne con-

noissoit point les Dames, qu'elles étoient trop jeunes. Mademoiselle a fait des chansons assez plaisantes qu'elle a envoyées à Madame de Gamaches, sur toutes ces vieilles parées.

VI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise d'Uxelles.

A Chaseu, ce 15 Janvier 1689.

JE me donne aujourd'hui l'honneur de vous écrire, Madame, pour vous reprocher à mon tour votre silence. Nous avons eu chacun notre tort, & nous voilà présentement quitte à quitte. Après cela, comme c'est aux Cavaliers à faire les premiers pas avec les Dames, je vous dirai que j'ai été fort aise de voir le nom de Monsieur votre fils sur la liste des Chevaliers de l'Ordre, & que j'espere vivre assez pour vous faire encore compliment sur de plus grands honneurs, que cette folle de Fortune a refusé à Monsieur votre mari & à moi. Je vous en croi bien consolée, Madame; pour moi je le suis à un point qu'il ne paroît pas que j'aye jamais été à la Cour ni à la guerre. Heureusement pour moi je me suis mis dans la tête que les grands honneurs & les grands établissemens m'auroient perdu; & en effet, n'en déplaise aux gens heureux, il n'y a guere d'Elus de ce monde-ci, qui le soient en l'autre. Adieu, Madame.

VII. LETTRE.

De la Marquise d'Uxelles au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21 Janvier 1689.

JE me souviens fort bien de mon tort, Monsieur, & je vous en demande très humblement pardon; mais ce qui l'a causé, c'est que je ne saurois quasi plus écrire de ma main, & que de remplir ce devoir de celle d'un autre, c'est manquer à ce que l'on doit au noble sang de Rabutin, dont Olivier de la Marche augmente en moi la vénération & l'estime. Si vous êtes bon Prince, & que vous excusiez le secours du Secretaire, je vous promets de ne plus tomber dans cet inconvénient, & nous serons au même instant quittes à quittes en nous reprenant. Cependant, Monsieur, vous faites bien de l'honneur à mon fils & à moi de prendre part à celui que le Roi lui a fait. Ce que vous appellez la folle Fortune lui a été jusqu'à présent plus favorable qu'à son pere, ainsi que vous le remarquez fort bien; & je pourrois sans être injuste, être fâchée de n'avoir pas été plutôt que les autres favorisée de ses graces: mais je m'en console au coin de mon feu, comme vous faites au coin du vôtre, de ce qu'elle vous a dénié; & si effectivement vous êtes bien tourné du côté de Dieu, ne vous en plaignez pas, car vous avez plus de bonheur que tous les Courtisans du monde.

Que faites-vous dans votre solitude? Travail-

lez-vous à nous donner quelque Traité du mépris qu'on doit faire de ce monde ? Je le voudrois : & en vérité vous y devriez employer les talens que Dieu vous a donnez. Nous avons ici Monsieur de Rouville votre beaufrere qui maintient toujours sa droiture à toute rigueur. Il est devenu le partage de trois ou quatre veuves, qui ne songent pour lui plaire qu'à lui donner de bon vin. Il me semble qu'il aime fort Madame de Montataire votre fille ; enfin il acheve sa vie doucement dans nos maisons à Paris & à la Cour, où il se montre rarement, à cause qu'il ne voit presque plus.

VIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Roi d'Angleterre.

A Chaseu, ce 28 Janvier 1689.

SIRE,

Aussi-tôt que j'eus appris l'arrivée de Votre Majesté en France, mon premier mouvement fu de l'aller assurer de mes très humbles respects & lui témoigner la part que je prends à tout c qui lui est arrivé. Je n'en serois pas demeu aux desirs, Sire, si mes forces avoient répon à mon dessein, & cela me fait sentir ma foibl se plus vivement que je ne faisois. Mais ce a redoublé mon impatience, & mon chagr c'est la bonté que Votre Majesté a eue de mander de mes nouvelles à mon fils. Qu j'ai vu que trente-trois ans remplis de tant & si grands évenemens dans les affaires de V Majesté, ne m'ont pas ôté de l'honneur de

ſouvenir, Sire, mon zèle s'eſt augmenté pour elle, & j'ai joint à l'eſtime que j'ai eu de tout tems pour Votre Majeſté, une reconnoiſſance infinie. Trouvez bon, Sire, que je vous aſſure ici de ces véritez, en attendant que je vous aille proteſter du profond reſpect avec lequel je ſuis, Sire,

De Votre Majeſté, &c.

IX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 2 Février 1689.

JE fais un peu tard réponſe à votre Lettre du jour des Rois, Madame, parce que j'étois à Dijon quand elle arriva ici. Je commencerai donc par vous rendre mille graces de vos ſouhaits, & par vous dire enſuite que je ne doute pas que je ne ſois heureux cette année, au moins par mon courage & par ma réſignation. Quand le Roi fit il y a trois mois deux graces en 24 heures à mes deux enfans, tout le monde m'en fit compliment. J'étois ſi peu accoutumé à des proſpéritez, que je ne ſavois que répondre. Pour les malheurs je n'en ſuis pas de même; Dieu, en me donnant la force de les ſoutenir, me met dans l'eſprit un fonds inépuiſable de penſées pour en parler: & de peur même que mes tours & mes conſolations ne s'uſent à la fin, il détrône un Roi à point nommé pour me fournir de la matiere & pour me faire prendre patience. Il me perſuade même que le Prince qui

* *A la Lettre III.*

qui le protege, qui est si heureux & si digne de l'être, n'a pas fixé la fortune en dormant, & que pour conduire & soutenir ses prospéritez il a moins de repos que ma misere ne m'en laisse. Je ne doute non plus que vous, que le Prince d'Orange n'ait bien voulu que le Roi son beau-pere se soit sauvé. Il y a un fonds de vertu à cela. Il n'est pas sûr qu'il devienne maitre de l'Angleterre. Je croi que les Anglois n'en veulent point; Voici de grandes affaires, & l'Europe n'a jamais été plus brouillée. Qui voudroit assurer par où cela finira, seroit bien présomptueux. J'ai reçu une Lettre de la belle Comtesse, par laquelle je connois qu'elle m'estime autant que si j'étois Cordon-bleu. Je voi bien que le Roi, ce grand Prince qui a tant de pouvoir, ne sauroit me faire mépriser d'elle.

A Monsieur de Corbinelli.

Je commence aussi par vous remercier, Monsieur, comme j'ai fait Madame de Sevigny, & par vous assurer que graces à Dieu j'ai ce que Juvenal souhaite:

—— *Mens sana in corpore sano.*

J'ai été fâché comme vous de ne me pas voir sur la liste des Chevaliers. Il est vrai que moi qui mets tout en œuvre pour n'être pas fâché long-tems, je me suis dit que si après toutes les injustices de la fortune, on m'avoit donné le Cordon-bleu, il auroit semblé au public qu'il ne m'auroit rien manqué que cela pour devoir être content.

Vous avez raison, Monsieur, d'être surpris de

de voir le Roi d'Angleterre comme abandonné de Dieu, après qu'il s'est signalé pour son service. Cependant la Providence a ses raisons, & n'en manque pas même quand les Chrétiens perdent des Batailles & des Empires contre les Infidelles. Ma fille de Colligny ni moi ne sommes pas indolens : nous sentons tout, mais sans peine & sans altération : ainsi nous sommes plus heureux que mille autres gens.

X. LETTRE.

Du Marquis de la Rongere au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 3 Février 1689.

On reçut nouvelles Dimanche dernier, Monsieur, de la mort de la Reine d'Espagne, dont on prendra le deuil aujourd'hui pour six mois. On prétend que dans le Conseil qu'on tint à Madrid, pour savoir si on se déclareroit pour l'Empire, ou si on demeureroit neutre, elle parla fort pour la neutralité, & partagea même les voix. Vous jugez bien, Monsieur, quelle conséquence on tire de-là. Cette mort fait cesser tous les plaisirs à Versailles. Le Prince d'Orange a été proclamé Roi On dit qu'il vient beaucoup de troupes Impériales du côté du Rhin. Les Huguenots ont fait du bruit en Languedoc. On commence à voir que les Anglois sont divisez. On fortifie Mayence. Le bruit court que les Suisses seront neutres. L'Election du Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre n'a pas été faite à cause de la Princesse sa femme, mais pour sa personne, & on a rè-

glé qu'on éliroit de même ses Successeurs, & qu'ils ne pourroient casser ni proroger les Parlemens qui se tiendroient de trois en trois ans. Le Duc de Berwick partit vendredi dernier pour aller en Irlande; il y mène sept ou huit cens Anglois qui s'étoient réfugiez en France. Le Roi y a envoyé Monsieur de Maumont Maréchal de Camp, Messieurs de Lusignan & de Laré Brigadiers de Cavalerie Le bruit court que l'on traite avec les Hollandois.

XI. LETTRE.

Du Marquis de Bussy au Comte de Bussy son pere.

A Manheim, ce 26 Février 1689.

J'AI trouvé ici ma Compagnie, Monsieur, à la tête de tout, car enfin nous n'avons plus que cette Place-ci & Heidelberg en-deçà du Rhin, & le Régiment de Mélac est partagé dans les deux. Nous travaillons à ne pas garder ceci long-tems, non plus qu'Heidelberg & Frankendal. Six bataillons sont employez à raser Manheim. Cette Place est dans la plus heureuse situation du monde, à l'embouchure du Nekre dans le Rhin; c'est une ville toute neuve bâtie au cordeau; on y parle plusieurs sortes de Langues, & l'on y professe plusieurs Religions dans les mêmes Eglises. Mélac qui commande dans Heidelberg enleve de tems en tems quelque quartier aux ennemis; c'est un homme fort éveillé, & qui sait bien la guerre. Le Comte de Tessé est ici comme Maréchal de camp, sous les ordres de Monsieur de Monclar qui y vient

vient d'arriver. Je croi que nous repasserons le Rhin aussi-tôt que cette Place & Heidelberg seront rasées, & que nous nous approcherons de Strasbourg. Je ne sai de quelle Armée nous serons, car Mélac est bon par-tout, & il seroit à souhaiter qu'il y pût être.

XII. LETTRE.

De l'Abbé de * * * au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27 Février 1689.

LE Roi d'Angleterre part aujourd'hui pour aller en Irlande avec dix mille hommes que lui donne le Roi. Le jeune Mailly le reconduit jusqu'à son embarquement, qu'il fera dans une Flotte de trente vaisseaux que commandera le Maréchal d'Etrées. Il y a eu trois mille Irlandois Protestans taillez en pieces par les troupes que commande Mylord Tirconnel. On croit que selon le succès qu'aura l'arrivée du Roi en Irlande, on y fera passer l'Armée qu'on envoye en Bretagne. Le Roi d'Angleterre donna hier l'ordre de la Jarretiere à Monsieur de Lausun. Monsieur d'Avaux suit le Roi d'Angleterre pour être Chef de son Conseil. On a taillé en pieces quelques Huguenots qui s'étoient soulevez dans les Sevennes. Mylord Tirconnel a encore défait les Anglois en Irlande, il en est demeuré deux mille sur la place.

XIII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 10 Mars 1689.

LE Maréchal de Duras maria hier ſon fils à Mademoiſelle de la Marche. C'eſt une héritiere qui a quarante mille livres de rente. Le Roi a fait recevoir Duc au Parlement Monſieur de Duras, & a permis à ſon fils d'en prendre la qualité dès à préſent. Le Prince d'Enrichemont a épouſé Mademoiſelle de Coaſlin : & le Chevalier de Monchevreuil, une Demoiſelle Varin, riche héritiere de Bretagne.

Le Prince d'Orange a demandé permiſſion au Parlement de lever des troupes & de l'argent pour envoyer en Irlande & en Hollande, & on la lui a accordée. Il a fait le Maréchal de Schomberg Grand-Maitre de l'Artillerie & Général de ſes troupes en Irlande ; pour lui, il demeure à Londres. Une partie de l'Ecoſſe s'eſt déclarée en faveur du Roi d'Angleterre.

Monſieur de Baviere a la petite verole ; il a été en danger, mais il ſe porte mieux. On ne doute plus de la paix de l'Empereur avec le Turc.

XIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16 Mars 1689.

IL y a long-tems que je n'ai écrit à mon cher Couſin. Ce qui m'en a empêché, ce n'eſt pas que

que je l'aye oublié : mais c'eſt une certaine chaîne de petites occupations, qui font qu'on remet toujours à faire ce qu'on veut pourtant faire une fois. Monſieur & Madame de Grignan ſont en leur place. Monſieur de Grignan a fait un voyage d'une fatigue épouvantable dans les montagnes de Dauphiné, pour ſéparer & punir de miſerables Huguenots, qui ſortent de leurs trous, & qui diſparoiſſent comme des Eſprits, dès qu'ils voyent qu'on les cherche, & qu'on les veut exterminer. Ces ſortes d'ennemis volans ou inviſibles donnent des peines infinies, & qui au pied de la lettre ne ſauroient finir ; car ils diſparoiſſent en un moment, & dès qu'on a le dos tourné, ils reſſortent de leurs tanieres. Il me ſemble qu'il n'y a rien de pareil dans votre Bourgogne. Pour moi, je croi que je m'en vais en Bretagne avec Madame la Ducheſſe de Chaulnes qui va y trouver ſon Mari, lequel y fait des merveilles depuis ſix ou ſept mois. Comme notre Bretagne eſt toute pleine de Nobleſſe qui n'aime pas à ſortir de ſon pays, & de beaucoup d'autres hommes à proportion, il a levé en un moment un Régiment de Dragons le plus beau du monde. C'eſt Du Cambout qui le commande. Il en a fait encore un de Milice de la même beauté. Le Corps de la Nobleſſe pour l'Arrieban, eſt d'une grandeur & d'une magnificence ſurprenante. Voilà, mon cher Couſin, le compte que je vous rends de ma famille & de mes deſſeins. Je paſſerai cinq ou ſix mois en Bretagne où j'ai beaucoup d'affaires, & je m'en reviendrai avec la même Ducheſſe de Chaulnes après les Etats. Je penſe que je ne ſaurois mieux faire que de me ſervir de cette occaſion
ſi

ſi commode & ſi agréable pour moi. Adieu, mon cher Couſin, conſervez bien votre Philoſophie Chrétienne, c'eſt une vraye richeſſe; & trouvez bon que j'embraſſe ma chere Niece & vous mon cher Couſin, de tout mon cœur.

De Monſieur de Corbinelli.

Tout ce que vous écrivez me fait deſirer quelque Ouvrage hiſtorique de vous, qui pût apprendre à la poſtérité tout ce qui s'eſt paſſé de votre tems. Faites au moins le récit de ce qui eſt arrivé en France & en Angleterre depuis l'arrivée du Prince d'Orange dans cette Iſle. Rapportez-y tous les raiſonnemens politiques qui ont été faits dans les Manifeſtes des deux partis. Examinez-y la queſtion: ſi c'eſt par un motif de Religion que tous ces mouvemens ſont arrivez.

Un Irlandois écrivoit dernierement à un Anglois ſon ami qui étoit à la Cour de France, & le prioit de lui mander comment leur Ro y avoit été reçu. L'Anglois ne lui répondi autre choſe que ce verſet du Pſeaume 10 *Dixit Dominus Domino meo: Sede à dextr meis, donec ponam inimicos tuos ſcabellum pedu tuorum.*

Je défie Meſſieurs de Meaux, d'Autun, F chier, & Bourdaloue, ces grands Panégyriſt de faire un plus bel éloge du Roi que c Adieu, Monſieur; conſervez-moi l'honneur vos bonnes graces, comme à l'homme du m de qui en connoit mieux le prix.

XV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 18 *Mars* 1689.

NOus reliſons ma fille & moi pour la troiſieme fois votre Livre de *la Maniere de bien penſer*, M. R. P. & nous trouvons qu'en donnant des exemples de penſées fines & délicates, vous avez cité des Epigrammes de Martial que j'ai traduites autrefois. Cela m'a donné envie de vous les envoyer, pour ſavoir de vous ſi j'avois non ſeulement bien pris le ſens de l'Auteur, mais ſi, quand je m'en ſuis écarté, je n'ai pas été plus naturel que lui; car voilà comment je traduis : je rends le plus fidellement que je puis ce que je trouve que le Poëte a bien penſé; mais quand il me ſemble qu'il s'éloigne de l'uſage, je le redreſſe. Je vous envoye encore deux Epigrammes du même Martial, que j'ai traduites, dont vous ne parlez pas ; & la traduction d'une Epigramme de Catulle que vous citez, ſur laquelle vous voulez bien que je vous diſe que je ne ſuis pas de votre avis:

Injuria talis
Cogat amare magis, ſed benè velle minùs.

Je maintiens que ſi Catulle par *benè velle minus* a voulu dire, comme vous le traduiſez, *vouloir moins de bien*, ce ſentiment eſt faux: quand on aime une femme, malgré la jalouſie qu'elle donne, on ne laiſſe pas de lui vouloir du bien, mais on ne l'eſtime pas: & c'eſt dans ce ſens-là qu'Ovide a dit plus groſſierement:

Averſor morum crimina, corpus amo.

Voici

Voici l'Epigramme de Catulle que j'ai tr duite.

Ad Lesbiam. Epig. 73.

Dicebas quondam ſolum te noſſe Catullum.

MA paſſion eſt ſatisfaite,
Iris a contenté mes vœux.
Cependant ſon humeur coquette
M'empêche de me croire heureux.
Que ma folie eſt extrême!
Je la mépriſe & je l'aime.

Ce dernier vers redreſſe le ſens de Catull qui eſt faux par *bene velle.*

Je vous envoye encore une autre Epigrar me du même Catulle que j'ai traduite, à mc avis, plus finement qu'il ne l'a faite. Mande moi votre ſentiment ſur cela, M. R. P.: le mie eſt que perſonne n'a jamais mieux penſé qı vous.

XVI. LETTRE.

Du Marquis de la Rongere au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 20 *Mars* 1689.

MONSIEUR de la Feuillade vient d'êtı nommé pour commander le Corps cor poſé de la Maiſon du Roi, qui campera aı environs de Verſailles; & Monſieur de Soub

ſı

ſe, Lieutenant-Général ſous lui. La ville de Paris a donné au Roi quatre cens mille livres, les Conſignations du Parlement autant, & celles des Requêtes du Palais deux cens. Voilà un exemple pour les autres villes du Royaume. La paix du Turc eſt faite avec l'Empereur. On laiſſe aux Allemans & aux Venitiens toutes les conquêtes qu'ils ont faites. Le Chevalier de Sourdis allant pour reconnoitre une garniſon de *** a été rencontré par trente eſcadrons; il n'en avoit que quatorze, véritablement il avoit un corps d'Infanterie. Toute ſa Cavalerie a plié d'abord; pour notre Infanterie, elle a fait une ſi bonne réſiſtance, qu'elle s'eſt retirée tambour battant à Bonne, n'ayant d'Officiers que le Marquis de Caſtries, que le Roi vient de faire Brigadier pour récompenſe de cette action. L'Evêque de Beauvais vient d'être fait Cordon-bleu pour remplacer Monſieur d'Arles. Le Roi envoye toute ſa Maiſon, hormis ſes Mouſquetaires, à Bonne.

XVII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 23 Mars 1682.

SI vous avez trouvé qu'il y avoit long-tems que vous ne m'aviez écrit, Madame, vous jugez bien que le tems m'a dû paroître beaucoups plus long qu'à vous. Vous interrompez des occupations agréables pour m'écrire, & moi

* *A la Lett. XIV.*

moi je n'ai rien de meilleur à faire qu'à vous entretenir. Ce que vous me mandez des Huguenots de Dauphiné, me fait ſouvenir des Miquelets de Catalogne. Ils m'ont fait enrager vingt fois en une Campagne. Je les voyois à cent pas de moi, & tout d'un coup je ne les voyois plus ; ils ſe ſauvoient par des rochers inacceſſibles à tout autre qu'aux chevres & à eux. Nous les tirions en volant, mais ſans effet ; il étoient plus heureux que nous, car ils nous tuoient toujours des hommes & des chevaux. Vous faites bien, Madame, de prendre la commodité de la Ducheſſe de Chaulnes pour aller en Bretagne. On ne peut faire un voyage plus agréablement que vous ferez celui-là. Notre Arriereban de Bourgogne ne ſera pas ſi magnifique que celui de Bretagne.

A Monſieur de Corbinelli.

L'amitié que vous avez pour moi, Monſieur, vous fait trouver ce que je fais meilleur que les autres ne le trouvent. La poſtérité verra peut-être mes *Mémoires*, mais je ne ſuis pas aſſez bien informé pour écrire d'autres hiſtoires, & j'aime trop la vérité pour ne pas craindre de ne la pas apprendre exactement aux ſiecles à venir. La réponſe de l'Anglois à l'Irlandois eſt un fort bel éloge pour le Roi, & cet Anglois a bien de l'eſprit. Au reſte, Monſieur, Madame de Sevigny s'en allant en Bretagne cet Eté, vous devriez bien en venir paſſer une partie avec nous. Le Roi ne ſe relâche point ſur le ſecours qu'il a commencé de donner au Roi d'Angleterre. Rien au monde n'eſt plus glorieux & plus eſtimable, que la chaleur avec laquelle il l'aſſiſte.

XVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 27 Mars 1689.

JE me ſuis amuſé depuis quelque tems, Monſieur, à traduire quelques Epigrammes de Martial qui m'ont paru juſtes, & que j'avois paſſées dans ma premiere traduction. Je vous les envoye, à condition que vous m'en direz votre ſentiment. Vous ſavez bien ma maniere: quand je traduis les Anciens, je ſuis à la lettre ce qu'ils ont de bon, & je redreſſe ce qui me paroît forcé ou faux. Adieu, Monſieur, je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, Martial vous va parler pour moi.

In Cinnam. lib. 3. Epig. 61.

PUiſque me demandant du bien,
Ce n'eſt rien, me dis-tu, que ce que tu demande;
Lorſque je t'éconduis, ma rigueur n'eſt pas grande,
Je ne te refuſe rien.

Ad Aulum de Mamerco. lib. 5. Ep. 28.

QUand le Ciel vous feroit par des faits inouïs,
Un auſſi grand Roi que Louïs;
Quand vous feriez auſſi grand Capitaine
Que le grand Condé, que Turenne;

Vous

Vous ne ſerez jamais exempt
Des médiſances de Joconde:
Il taille en pieces tout le monde.
Que gagne-t-il d'être méchant ?
Pour moi je croi qu'un homme eſt miſérable,
A qui le Genre-humain paroît inſupportable.

De Philone. lib. 5. Ep. 47.

DAmon nous diſoit aujourd'hui,
Qu'il ne ſoupoit jamais chez lui.
Il diſoit vrai: car en ſa vie
Il n'a ſoupé, ſi l'on ne le convie.

In Poſthumum. lib. 5. Ep. 52.

NOn, je n'oublierai jamais,
De vos graces le mérite.
Vous demandez, pourquoi donc je m'en tais?
C'eſt parce que vous les dite.
Quand à quelqu'un je fais récit
De l'argent en pur don, ou du moins à crédit,
Dont par vous ma bourſe eſt remplie,
Il m'interrompt & s'écrie:
Il me l'avoit déja dit.
Il eſt de certaines choſes
Que deux ne font jamais bien:
Taiſez-vous, ne dites rien,
Si vous voulez que je cauſe.
Croyez-moi, quand vous donneriez
Des tréſors avec un Empire,
Mon pauvre ami, vous en perdriez
Toute la gloire par le dire.

In Tuccam. lib. 7. Ep. 77.

TU me demandes mes écrits;
Mais tu ne t'y dois pas attendre.
Tu ne les veux pas lire, Iris;
Tu ne les veux que pour les vendre.

De Paula. lib. 10. Ep. 8.

CLimene à m'époufer donne toute fa peine.
Moi je ne veux point de Climene,
Car elle a cinquante ans paffez.
Elle eft trop vieille, & ne l'eft pas affez.

XIX. LETTRE.

Du Marquis de la Rongere au Comte de Buffy.

A Marly, ce 1. Avril 1688.

J'AI rendu à Son Alteffe Royale, Monfieur, la Lettre que vous m'avez adreffée pour lui. Il l'a fort bien reçue, & fort honnêtement pour vous. Après me l'avoir lue, il me dit: Ah! je vois bien qu'il eft dévot, j'en fuis bien aife pour l'amour de lui, cela lui tient lieu de tout: mandez-lui que je lui ai fait réponfe. Le Roi vient de dire qu'il a reçu des nouvelles d'Angleterre, qui marquent que cinq Régimens fe font débandez & ont pris la route d'Ecoffe pour y fervir leur Roi. Le Parlement ne veut point que le Prince d'Orange prenne l'argent qu'on recueille par le Royaume, de peur qu'il ne

s'en retourne en Hollande & ne l'emporte. On commence à être déja las de son regne en Angleterre. Le Parlement d'Ecosse a fait brûler par la main du bourreau une Ordonnance du Prince d'Orange. Le Roi est attendu en Irlande par soixante & dix mille hommes, on n'en a pas eu de nouvelles depuis qu'il étoit à quatre heures près d'arriver. Voilà, Monsieur, de belles & grandes nouvelles; un peu de tems nous apprendra le reste. Le Roi avec un petit nombre de Courtisans est ici, depuis trois jours; nous y sommes fort joyeux. Je vous souhaite en ce même état.

XX. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, ce 5 Avril 1689.

JE me suis avisé fort mal à propos, Monsieur, d'être malade, depuis que j'ai reçu vos dernieres Lettres, & je vous avoue que j'ai cru que mes maux de tête m'alloient reprendre. Heureusement je me suis trompé; mon mal est un rhume causé par la saison & par le Carême, & qui m'a d'abord occupé la tête: il se dissipe doucement & j'espere que Pâques m'en fera raison.

J'ai toujours eu de la peine sur le *bene velle minùs* de Catulle, & votre sentiment me paroit plus juste que le sien. Les Interpretes prétendent que la jalousie rend la passion plus violente; mais qu'elle diminue quelque chose de la bienveillance. Je m'en rappor-

porte plus à vous qu'à eux, & je vous croi ſur ce chapitre plus habile que Muret. Comme je cite les Epigrammes de Martial ſur les Dieux qu'on prie, je ne manquerai pas de mettre votre traduction. Je n'entreprendrai pas aſſurément de rendre Martial en notre Langue mieux que vous n'avez fait. Adieu, Monſieur, &c.

XXI. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſe au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 *Avril* 1689.

LE Pape a la goute à la main. Il n'a rien donné au Roi d'Angleterre. Le Grand-Duc a mieux fait, car il lui a envoyé ſix mille piſtoles, & le Duc de Parme trois mille. Le Marquis d'Uxelles a battu cinq cens chevaux en Allemagne. Il eſt certain que Tekeli eſt entré en Tranſilvanie avec une grande Armée de Tartares. Il promet lui ſeul d'empêcher la paix du Turc avec l'Empereur. Nous lui avons envoyé depuis peu des ſommes conſidérables, car il eſt tout-à-fait dans nos interêts. Le Comte de Luſignan eſt toujours en priſon par ordre de l'Empereur, qui ne veut pas le faire élargir, qu'on ne rende les ôtages que la ville de Stugard dans le Wirtemberg avoit donné en attendant qu'on payât les contributions. Le paſſeport de Monſieur de Luſignan étoit d'aller ſur les terres du Duc de Wirtemberg; mais ayant appris en chemin, que ce Duc, malgré

ſon ſauf-conduit, avoit donné des ordres pour l'arrêter, il quitta ſa route, & voulut aller en Suiſſe: le Duc envoya en poſte prier les Bourgeois d'une ville où il devoit paſſer de l'arrêter, en les aſſurant que cela ſeroit agréable à l'Empereur.

Le Marquis d'* * * s'eſt mis dans une ſi grande dévotion, que non ſeulement il veut quitter le ſervice, & pour cela il a envoyé la démiſſion de ſon Gouvernement au Roi; mais il veut encore ſe faire Chartreux. Sa femme n'y a pas voulu conſentir. Il lui a perſuadé ſeulement d'aller demeurer dans une de leurs maiſons qui joint une Chartreuſe. Le Roi lui a permis de vendre ſon Gouvernement. Le Cardinal de Furſtemberg ne ſe trouvant pas en ſûreté à Bonne, s'eſt retiré à Metz, d'où l'on croit qu'il ira à Paris dans peu. Deux des Chanoines qui lui ont donné leurs voix, ſont allé trouver le Prince Clément de Baviere à Cologne. Monſieur Arnaud a fait le Portrait du Prince d'Orange, c'eſt un Livre fort bien écrit.

XXII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 9 Avril 1689.

L'ACCOMMODEMENT des Suiſſes eſt enfin heureuſement terminé. Il a été ſigné par leurs Supérieurs & par nos Plénipotentiaires. Monſieur Girardin notre Ambaſſadeur à Conſtantinople y eſt mort aſſez bruſquement.

La

La paix n'eſt point faite, comme l'on s'eſt imaginé, entre l'Empereur & le Turc; ils vont recommencer la guerre. Tekeli ſe prépare, avec de grandes forces qui lui viennent de toutes parts, à tailler de la beſogne aux Allemands cette Campagne. Le Roi d'Angleterre eſt arrivé heureuſement en Irlande, il y a été reçu avec une joye publique. On vient de toutes parts à lui. On a aſſemblé un Parlement en Ecoſſe.

Le Roi dit publiquement Dimanche troiſieme de ce mois, qu'il ne croyoit pas que le Prince d'Orange vînt ſur nos côtes cette année. Nanchré Gouverneur d'Arras eſt mort.

XXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 10 *Avril* 1689.

* JE ſuis bien aiſe, M. R. P. que vous n'ayez eu que la peur de vos maux de tête d'autrefois, & que vous en ſoyez entierement délivré. Vos amis y perdent trop, quand une auſſi bonne tête que la vôtre eſt attaquée. J'aimerois bien à être au goût des honnêtes gens, mais votre approbation me touche plus que celle des autres, car je ſai que vous êtes ſincere & connoiſſeur. Je ſuis bien aiſe que vous trouviez comme moi que le *benè velle minùs* de Catulle veut dire *moins d'eſtime*, & non pas *moins de bienveillance*. Je crois Muret meilleur Grammairien que moi; mais, j'en demande pardon à Dieu,

* *Voyez Lett. XX.*

Dieu, j'en ſai plus que lui ſur le chapitre de l'amour. Cependant je l'aurois fait revenir comme vous, M. R. P. ſi je lui avois fait faire les réflexions ſur cela que je ſuis cauſe que vous avez faites.

XXIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 *Avril* 1689.

VOus avez fort bien répondu pour l'Arriere-ban d'Autun, mon cher Couſin: mais pour moi qui ne puis pas dire les mêmes choſes que vous, vous me feriez un grand plaiſir de me faire une réponſe au Lieutenant-Général d'Auxois, qui me demande un homme. Je dis que j'ai donné le fonds de la terre de Bourbilli à ma fille en la mariant: il me tourmente pour l'uſufruit. Je vous demande pardon, mon cher Couſin, mais je me jetterai ſans balancer dans la bourgeoiſie de Paris; je montrerai les baux de mes maiſons; je produirai mes quittances des boues & lanternes; je ferai voir même que j'ai rendu le pain-béni; enfin je tâcherai à me ſauver par les marais comme je pourrai, plutôt que de payer cinq ou ſix cens francs pour un homme d'Arriere-ban. J'ai vu ici Monſieur Jeannin mon ancien ami, & Madame de Monjeu que je trouve fort aimable. Madame de Toulonjon vaut ſon prix auſſi. Amuſez-vous avec ces jolies femmes, mon cher Couſin, & conſervez toujours une ſanté qui réjouit & don-

donne de l'espérance à tout notre sang. J'embrasse ma chere Niece, & vous recommande toujours l'un à l'autre.

XXV. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15 Avril 1689.

JE suis si chagrin, Monsieur, de voir partir Madame de Sevigny pour Bretagne, que si je voulois vous écrire une longue Lettre, ni vous ni moi n'y comprendrions rien. Je vous dirai seulement que j'ai reçu & admiré vos Epigrammes de Martial *, & qu'il me paroît que vous reprenez un nouveau feu. Sans vous flatter, vous lui faites beaucoup d'honneur de l'avoir choisi pour lui prêter votre stile, qu'Horace & Petrone mériteroient mieux que lui, & qu'ils préféreroient assurément à tout autre Traducteur.

Je vous envoye les nouvelles du jour, elles sont assez curieuses: c'est sans tirer à conséquence, car je n'en écris jamais; mais c'est pour étourdir mon chagrin sur le départ de Madame de Sevigny. On vient d'apprendre que les Liégeois qui avoient accepté la neutralité, se sont déclarez contre nous, & voici à quelle occasion. Le Chevalier de Tessé qui conduisoit à Bonne un grand convoi de poudres, bombes, carcasses, & cent mille écus, ayant eu avis que quelques troupes Hollandoises l'avoient coupé, retourna sur ses pas; & croyant être en sûreté à Liège, il

* *Voyez Lett. XIX.*

il s'y retira avec fon convoi comme dans une de nos Places. Cependant les Hollandois ont fi bien fait qu'ils ont perfuadé aux Liégeois de leur livrer ce dépôt, & par-là ils fe font déclarez contre nous de la maniere du monde la plus infame.

Le Cardinal de Furftemberg vient ici, il eft à Metz. Le Maréchal d'Humieres eft à Philippeville où il affemble toutes les troupes en corps d'Armée. La paix du Turc n'eft point faite, & Tekeli vient d'avoir un grand avantage fur les Impériaux. Enfin le Pape a donné la difpenfe pour le mariage de Mademoifelle de Coaflin & du Prince d'Enrichemont. Ce mariage fe fait Lundi 18 du mois. Le Traité des Suiffes eft fait. Ils promettent au Roi & à l'Empereur de ne donner ni à l'un ni à l'autre paffage fur leurs terres, moyennant que le Roi & l'Empereur leur entretiennent chacun quinze cens hommes pour garder leurs frontieres.

Gabaret retourne en Irlande avec vingt vaiffeaux, cinq mille hommes & douze cens mille francs. Le Prince d'Orange a obtenu fix cens mille livres fterlin pour rembourfer les Hollandois de leurs avances, & il a envoyé cinq mille hommes en Flandre. Le jour de fon Couronnement eft pris au 25 Avril.

Le Comte de Brionne a époufé Mademoifelle d'Epinoi. Monfieur de Duras vifite tous les poftes que nous avons fur le Rhin. On fortifie diligemment Mayence, & l'on ruïne tout le pays qu'on ne peut pas garder aux environs du Rhin.

XXVI.

XXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. Mademoiſelle de Montpenſier.

A Chaſeu, ce 2 Mai 1689.

ON me vient de mander que votre Alteſſe Royale, Mademoiſelle, avoit fait caſſer les donations de Mademoiſelle de Guiſe. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle n'a rien fait qui vous ait plu; mais ce n'eſt pas auſſi d'aujourd'hui que vous lui avez appris à ſes dépens qu'il ne vous faut rien conteſter. Je vous aſſure, Mademoiſelle, que perſonne n'en a plus de joye que moi, & que ma Philoſophie & mon Chriſtianiſme qui me font regarder avec beaucoup d'indifférence la plupart des choſes du monde, ne m'en donneront jamais pour ce qui vous regarde.

XXVII. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy.

A Huningue, ce 10 *Mai* 1689.

IL y a quelques jours que je ſuis ici, Monſieur, avec M. de Choiſeul qui nous fera camper au premier jour dans ce voiſinage. Cette Place eſt tellement frontiere, qu'au pied du glacis de la contreſcarpe, on eſt en Suiſſe terre de Baſle, qui en eſt à un quart de lieue: de

 l'au-

l'autre côté sont les terres de Rhinfeld, ville Forestiere appartenant à l'Empereur, & presque aussi proche d'Huningue que Basle. Elle est sur le Rhin, les ennemis y ont un pont. Elle est du même côté qu'Huningue, ainsi les ennemis pour entrer en Alsace n'ont pas beaucoup de chemin à faire. Cependant c'est terre de Suisse; & les Cantons, pour s'empêcher d'avoir la guerre chez eux, se sont assemblez à Basle, où la Diete a conclu un Traité de neutralité pour les villes Forestieres, avec les Ambassadeurs de France & de l'Empire; & pour la maintenir, ils ont levé quinze cens hommes qui sont sur les frontieres, payez moitié par le Roi & moitié par l'Empereur. Cependant l'Empereur n'a point voulu ratifier ce Traité, il en remet l'exécution à la Diete de Ratisbonne, & témoigne par-là sa mauvaise volonté; car en attendant, il fait toujours avancer des troupes de ce côté-ci, & l'on dit que Monsieur de Baviere commandera une Armée de 28 mille hommes en ce pays. Les Suisses nous assurent qu'il n'osera entreprendre de passer, parce qu'en vingt-quatre heures ils peuvent mettre cent mille hommes sous les armes, & qu'ils les auront en ce cas-là. Mais comme c'est un jeune Prince audacieux & brave, il est à propos de se précautionner & de se mettre en état de soutenir la bonne volonté des Suisses. Pour cet effet nous allons camper à leurs portes. Bien loin que le voisinage de nos troupes leur apporte aucune incommodité, il leur sera utile. Monsieur de Choiseul aura ici douze mille hommes sous ses ordres, avec pouvoir d'en prendre dans les Garnisons quand il le jugera à propos. Monsieur de Duras qui commande de-

puis

puis Dole jusqu'à Bonne, avec une autorité absolue, ayant pouvoir de changer les Gouverneurs, d'en mettre d'autres au-dessus d'eux, & de faire commander des camps à qui bon lui semblera, a laissé Monsieur de Choiseul ici pour cet effet. Nous ne voulons pas seulement nous contenter d'empêcher la prise de quelque Place sur le Rhin, mais nous ne voulons pas même que les ennemis entrent en Alsace. Ce pays-ci, où il y a quatre ou cinq Places l'une sur l'autre, est proprement une Citadelle. Nous sommes, avec les ponts que nous avons, bien plus en état d'entrer dans le pays des ennemis, qu'eux qui n'en ont point, dans le nôtre; car, comme vous savez, Monsieur, dix mille hommes retranchez sur le bord d'une riviere non gayable, en empêcheront sûrement soixante mille de passer. Notre Cousin de Rabutin a obtenu de servir de ce côté-ci. Je ne sai pourquoi il l'a demandé, car ses sœurs qui ont passé par ici, m'ont dit qu'il n'a tenu qu'à lui de servir en Hongrie.

XXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Corbinelli.

A Chaseu, ce 13 *Mai* 1689.

* VOus avez grande raison, Monsieur, d'être affligé du départ de ma Cousine de Sevigny. Personne ne vous aime plus qu'elle fait, & personne n'est plus agréable amie qu'elle. Je ne

* *Voyez Lett. XXV.*

ne ſuis pas contre une abſence de huit jours de mon amie ou de ma maitreſſe: mais une abſence de ſix mois eſt trop longue pour tout le monde, & ſur-tout pour les Sexagenaires qui n'ont point de tems à perdre. Voici bien de la guerre: cela amuſe les guerriers, & divertit les ſpectateurs. Mais ceux-ci n'y veulent pas tant de fineſſe; la brutalité & l'emportement des acteurs leur feroit bien plus de plaiſir. Adieu, Monſieur, venez-nous voir. Ma fille de Colligny & moi ſoupirons après vous.

XXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 13 *Mai* 1689.

* VOus ferez fort bien, ma chere Couſine, de vous exempter de donner ſix ou ſept cens livres pour l'Arriere-ban, ſi vous le pouvez. Vous en avez autrefois aſſez donné à Monſieur votre fils pour le ſervice du Roi. Eſſayez à paſſer pour bourgeoiſe de Paris, j'y conſens, & à tout ce qui pourra vous épargner de l'argent, hormis à ne vous plus reconnoitre pour ma chere Couſine, car pour cela je payerois plutôt pour vous. Madame de Monjeu eſt une femme aimable & très aiſée à vivre, j'aime fort à la voir ſouvent à Monjeu & à Dracy; mais elle a bien la mine de me donner rarement ce plaiſir. Ma ſœur de Toulonjon la vaut bien, & vraiſemblablement ſera ma voiſine toute ma vie.

Le

* *Voyez Lett. XXIV.*

Le fort de la guerre fera en Flandre, parce que l'Empereur fera occupé par le Turc & par Tekeli. Les Liégeois ont fait une perfidie au Roi qui n'a point d'exemple dans notre fiecle; je m'en fie bien à lui pour en faire un aux fiecles à venir. Le Roi ne fe relâche point fur les fecours qu'il a commencé de donner au Roi d'Angleterre. Rien au monde n'eft plus glorieux ni plus eftimable, que la chaleur avec laquelle il l'affifte. Adieu, ma chere Coufine, je vous laiffe avec *le Gentilhomme de l'Arriereban*, c'eft une piece nouvelle de M. Pavillon qui vous fera plaifir. Elle eft de faifon.

LE GENTILHOMME DE L'ARRIEREBAN.

DANS ma maifon des champs, fans chagrin, fans
envie,
Je paffois doucement la vie
Avec quelques voifins heureux,
Peu guerrier & fort amoureux.
Ma Bergere, mes prez, mes bois & mes fontaines,
a faifoient mes plaifirs, ou foulageoient mes peines.
J'allois à Paris rarement;
s Paris quelquefois venoit dans mon village:
tens quelques amis qui venoient bonnement
Me voir & manger mon potage.
Je les traitois fort fobrement,
es pigeons, mes poulets, tout leur fembloit charmant.
On parloit de l'amour, & jamais de la guerre.
Je plaignois le Roi d'Angleterre,

Sans deſſein de le ſoulager ;
Je laiſſois aux Héros le ſoin de le vanger.
La gloire & les honneurs n'étoient pas ma foibleſſe :
Et je me piquois de nobleſſe,
Seulement pour ne pas payer
La taille & les impôts que paye un Roturier..
Aujourd'hui j'ai regret d'être né Gentilhomme ;
Ce titre glorieux m'aſſomme.
Helas ! il me contraint en ce malheureux an,
De paroître à l'Arriereban.
O ! vous, mon biſayeul de tranquille mémoire,
Dont les armes n'étoient que l'aûne & l'écritoire,
Qui viviez en bourgeois & poltron & prudent,
Reconnoiſſez en moi votre vrai deſcendant.
Pourquoi, de votre argent, votre fils & mon pere
Ont-ils acquis pour moi ce qui me deſeſpere ,
Cette nobleſſe enfin, qui par néceſſité,
Me fait être guerrier contre ma volonté ?
Adieu, mon cher jardin qui fites mes délices ;
Adieu, de mes jets d'eau les charmans artifices ;
Adieu fraiſes, adieu melons ;
Adieu côteaux, adieu vallons.
Afin de ſoulager le chagrin qui me preſſe,
Que vos échos diſent ſans ceſſe :
Notre maitre qui fut ſi doux,
Qui fuyoit la fatigue & qui craignoit les coups,
Eſt allé s'expoſer à la fureur des armes.
Ciel, par un prompt retour, finiſſez ſes allarmes !

XXX. LETTRE.

Du Comte de M * * * au Comte de Buſſy.

A Semur, ce 14 *Mai* 1689.

ON ne riſque jamais rien, Monſieur, quand on a affaire à un homme de votre pénétration. Mon cœur vous a paru tel qu'il eſt, & vos lumieres ne ſe ſont pas arrêtées aux apparences, qui étoient contre moi. C'eſt un grand plaiſir d'avoir commerce avec les gens extraordinaires, ils ſuppléent aux manquemens qui échapent quelquefois aux plus circonſpects, & rectifient tout ce que ceux-ci peuvent gâter. Soyez perſuadé, Monſieur, que j'ai toute la reconnoiſſance que je dois pour vos bontez; que je connois & que je ſens le mérite de vos manieres, que je les admire, & qu'elles m'engagent à être toute ma vie, Monſieur, &c.

XXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de M * * *.

A Chaſeu, ce 16 *Mai* 1689.

N'AVEZ-vous point peur, Monſieur, de me gâter par toutes les louanges que vous me donnez? Pour moi je le crains. Il eſt vrai que ſi l'amour-propre me fait craindre, je ſuis raſſuré par la ſincérité dont vous faites profeſſion.

ſion. Je ſuis donc tel que vous dites que je ſuis, Monſieur; mais à la pareille. Demeurez d'accord que vous êtes un des hommes de France qui avez autant d'eſprit; que vous avez un cœur admirable, & que perſonne ne ſait mieux vivre que vous. Jugez après cela ſi je vous aime.

XXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe d'Uxelles.

A Chaſeu, ce 17 *Mai* 1689.

MONSIEUR votre fils heureux comme il eſt, Madame, & moi prenant autant de part que je fais à tout ce qui vous touche, vous allez recevoir de moi bien des complimens: vous ne vous en laſſerez point, ni moi auſſi, je vous aſſure. L'Arriereban a fort contriſté notre Nobleſſe de Bourgogne, & je croi celle de tout le Royaume. La dépenſe à ceux qui n'ont guere d'argent, & la fatigue à des gens que l'honneur ne fait point marcher, leur ſont des choſes inſupportables. Je ne ſai à quoi on les employera, mais je compte peu ſur cette reſſource. En recompenſe je compte fort ſur les troupes règlées qu'a le Roi, ſur ſa bonne conduite, & ſur ſa fortune. Dieu le veuille bien aſſiſter! Nous autres ſpectateurs nous le ſervirons par nos enfans: nous le ſervirons même par nos vœux & par nos prieres

XXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 4 Juin 1689.

VOYONS, Monſieur, ſi vous ſerez auſſi content de moi ſur Catulle que ſur Martial. Je vous envoye deux Epigrammes du premier, qui m'ont paru dignes d'être traduites. Dans les endroits où celui-ci eſt beau, je l'ai toujours trouvé plus délicat que l'autre. Martial a généralement plus d'eſprit; mais Catulle eſt moins groſſier & plus tendre. Pour le ſtile, vous croyez bien que je n'en fais point de comparaiſon. L'un écrivoit dans la pureté de la Langue Latine, & l'autre dans la corruption. Adieu, Monſieur: mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de Madame de Sevigny, je n'en ai point eu depuis ſon départ de Paris.

EPIGRAMMES DE CATULLE.

Ad Lesbiam. Epigr. 5.

VIvons, Silvie, & nous aimons,
Sans appréhender la cenſure
Ni des jaloux, ni des barbons.
La vie eſt courte, & la nature
Se plait dans les tendres amours;
Quand on eſt mort, c'eſt pour toujours.
Employons donc bien notre vie.
Donne-moi des baiſers, Silvie,

Sans

Sans t'amuser à les compter.
C'eſt en cet endroit qu'on eſt ſage,
De ne ſavoir point ſupputer.
Le compte ſent trop le ménage.

Ad ſe ipſum. Epigr. 8.

MOn pauvre Buſſy, je te prie,
Mets des bornes à ta folie:
Aſſez ont duré tes amours,
Aſſez ont duré tes beaux jours.
Puiſqu'enfin l'ingrate Amarante
A fait deſſein d'être inconſtante,
Ne cours pas après qui te fuit,
Mets en œuvre un noble dépit.
Amarante, je t'abandonne,
Et ſur ma foi je te promets
De ne t'importuner jamais.
Mais toi, tu n'auras plus perſonne
Qui te parle de ſon tourment.
Que vas-tu faire maintenant?
A qui vas-tu paroître belle?
Qui baiſeras-tu deſormais?
Car encor, je te le promets,
De ne t'importuner jamais.

XXXIV. LETTRE.

Du Marquis de la Rongere au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 8 Juin 1689.

NOTRE Armée qui eſt entre Vormes & Spire vient de brûler ces deux Places. On a ordonné aux habitans de Frankendal d'emporter leurs plus beaux meubles, parce qu'on la veut brûler auſſi. Monſieur de Lorraine aſſemble ſes troupes vers Ulm. Les ennemis menacent Keyſerwert qui eſt une fort petite place. Nous fortifions Mayence comme ſi on y attendoit un ſiège. Le Marquis d'Uxelles eſt dedans.

Le Maréchal d'Humieres eſt toujours au camp de Piéton. Il a plus de quatre-vingt mille hommes. Les Hollandois, les Cercles d'Allemagne & les Eſpagnols doivent compoſer un corps de ſoixante mille hommes vers Cologne, qui ſera commandé par le Prince de Waldeck. Le Prince d'Orange vient de nous déclarer la guerre avec des termes injurieux, & même inſolens. Son Armée navale a été encore plus mal-menée dans le dernier combat, qu'on ne croyoit. Londonderry que le Roi d'Angleterre aſſiège en Irlande n'eſt pas encore pris, il y a huit mille hommes dedans. Le château d'Edimbourg en Ecoſſe tient toujours pour le Roi d'Angleterre. Le Comte de Choiſeul eſt avec huit ou dix mille hommes près de Huningue, pour faire obſerver la neutralité aux Suiſſes. Le Canton de Zurich & quelques autres ſe ſont dé-

XXXVI. LETTRE.

De S. A. R. Mademoiſelle de Montpenſier au Comte de Buſſy.

A Choiſy, ce 27 Juin 1689.

* JE ne doute pas que vous ne preniez grand interêt à tout ce qui me touche, ayant toujours été de mes amis en tout tems, & connoiſſant que vous n'y manquez jamais. Cette croyance enſuite me donne la liberté de vous demander, ſi les chauves-ſouris à qui vous faites porter le viſage de votre infidelle volent toujours dans vos planchers, & ſi la Philoſophie & le Chriſtianiſme ne les ont point fait effacer. La Comteſſe qui a vu votre Lettre eſt dans la même curioſité que moi. Les anciens amis & auſſi ſinceres que nous ſommes les vôtres, peuvent quelquefois ſe réjouir les uns avec les autres.

* *Voyez Lett. XXVI.*

XXXVII. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſe au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Juin 1689.

MONSIEUR de Duras eſt du côté de Vormes, les troupes ſont dans des quartiers au-deçà du Rhin depuis Spire juſqu'à Mayence: on ne voit point encore le deſſein des ennemis.

Monſieur de Baviere & Monſieur de Lorraine étoient ces jours paſſez vers Francfort avec les autres Généraux, pour voir comment ils commenceroient la Campagne. Les uns diſent qu'ils

qu'ils en veulent à Bonne, les autres à Mayence, les autres à Philisbourg. Les troupes de Baviere ſont à Bruchſal à trois bonnes lieues de Philisbourg. On dit qu'elles ſont de quinze à ſeize mille hommes; il s'en eſt avancé juſqu'à la vue du Fort-Louis qui y ont pris un poſte, & Monſieur de Monclar qui y eſt depuis quelques jours, écrivit hier ici, que les ennemis canonnoient la Redoute de ce Fort qui eſt au-delà du Rhin, & qu'ils ne font tout ce bruit-là que pour empêcher de faire un pont ſur une ravine qui eſt près de cette Redoute. Monſieur le Comte de Choiſeul va camper avec le Corps qu'il commande à Lauterbourg, entre Haguenau & Landau. Le Lieutenant de Roi de Calais nous apporta hier de bonnes nouvelles d'Angleterre. On vient d'apprendre que le Prince de Lorraine a paſſé le Rhin à Coblents avec ſeize mille chevaux, il a monté vers Andernach & laiſſé Bonne à la droite. On croit qu'il va du côté de Liège & qu'il montera enſuite le long de la Meuſe vers Mezieres & la Lorraine, ou qu'il tiendra la campagne pour tâcher d'attirer Monſieur de Duras à un combat. Le Traité des Suiſſes eſt entierement conclu à notre avantage.

XXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. Mademoiſelle de Montpenſier.

A Chaſeu, ce 1. Juillet 1689.

* LA croyance qu'a votre Alteſſe Royale, Mademoiſelle, que je prends un grand in-

* *Voyez Lett. XXXVI.*

interêt à tout ce qui vous touche, vous donne la liberté, dites-vous, de me demander si les chauves-souris volent toujours dans mes planchers, & si la Philosophie & le Christianisme ne les ont point fait effacer. Pour satisfaire votre curiosité, Mademoiselle, & celle de la Comtesse, je vous dirai que je n'ai jamais haï personne au point de lui dire de grosses injures qui ne signifient rien. Il est vrai qu'à mon retour de la Bastille je fis peindre mon appartement de Bussy, & parmi les devises & les emblêmes que j'y fis mettre, j'y fis peindre une tête de femme sur le corps d'une hirondelle passant la mer; car, comme vous savez, Mademoiselle, cet oiseau va chercher les pays chauds à la fin des Automnes; & je fis écrire au dessous : *Elle fuit le mauvais tems.* Je vous assure, Mademoiselle, que ce fut sans rancune que je fis faire cette peinture, & seulement pour me réjouir; que je n'y ai pas songé depuis, & qu'aujourd'hui que vous m'en faites ressouvenir, je vous en parle du plus grand sang-froid du monde. J'ajouterai seulement, pour vous réjouir aussi, Mademoiselle, que pour mille raisons, je voudrois bien que l'hirondelle eût passé la mer cinq ou six ans plutôt qu'elle ne fit; je voi bien ce qui l'en empêcha, c'est que les beaux jours n'étoient pas encore passez alors. N'ayant donc rien sur le cœur en cette rencontre, comme je vous le proteste, Mademoiselle, je ne croi pas offenser Dieu, de laisser des moralitez sur mes lambris & de ne pas faire effacer, que l'adversité nous fait souvent perdre ceux qui nous aimoient. Je souhaite que vous en conveniez, Mademoiselle, car je souhai-

haite votre eſtime & que vous croyiez que je ſuis toujours avec plus de reſpect que perſonne du monde, &c.

XXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M * * *.

A Chaſeu, ce 3 Juillet 1689.

DE la maniere dont vous m'avez témoigné ſouhaiter de voir les amuſemens de ma diſgrace, Madame, j'ai cru que je ne pouvois trop tôt vous les envoyer, & que vous me ſauriez meilleur gré de ma diligence que de la cérémonie de vous les porter moi-même plus tard. Ce ſont des Mémoires de ma vie; je vous en envoye deux Tomes. Si cela vous divertit, je pourrai vous en fournir cet Eté; vous n'y trouverez rien de dévot, mais auſſi n'y verrez-vous rien de ſcandaleux; & s'ils vous parlent du monde, ils vous confirmeront dans la penſée de le mépriſer. Ce dont je ſuis aſſuré, Madame, c'eſt que s'il y a des tours fins & de la délicateſſe dans ces Mémoires, elle ne vous échapera pas & que vous en ſerez touchée autant que fille du monde, comme je le ſuis plus que perſonne de votre mérite.

XL. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

Ce 3 Juillet 1689.

VOus avez donné à la grace que vous me faites, Monſieur, le ragoût de la diligence. Madame de Rambures diſoit que c'étoit la rocambole du plaiſir. Je vous en rends mille graces; j'eſpere que je ſoutiendrai la bonne opinion que vous avez de moi, & que cette lecture un peu profane n'affoiblira point en moi les ſentimens de mon état ni les réflexions qu'il m'oblige de faire. Je garderai vos Livres un peu long-tems, car je n'y veux employer que les heures qui nous ſont données pour délaſſer l'eſprit. Il ſe pourroit bien faire auſſi que cette lecture m'en donnera, & que je vous rendrai par-là le plaiſir que vous faites. Venez-en juger quelquefois, Monſieur, & m'écrivez ſouvent; j'apprendrai auſſi à écrire de votre façon. Pour du goût, je ne croi pas qu'il puiſſe augmenter pour tout ce qui vient de vous.

XLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Broſſe.

A Chaſeu, ce 4 Juillet 1689.

* TOutes les incertitudes des deſſeins des ennemis & tout le ſecret des nôtres ne m'in-

* *Voyez Lett. XXXVII.*

m'inquietent point du tout.; j'admire la plupart du monde qui se creuse la tête pour deviner ce qu'ils ne devinent point, ou rarement. Il faut que ces gens-là soient bien desoccupez: pour moi c'est tout ce que je puis faire de rêver à ce qui peut arriver dans mes affaires pour tâcher d'y mettre ordre, & je trouve que ceux, qui sans être Prophetes & sans être chargez de rien, veulent tout savoir avant qu'il soit arrivé, devroient être payez de leurs peines par ceux qui sont assez sots pour les écouter: c'est au Roi, aux Ministres & aux Généraux à tâcher de prévoir les desseins des ennemis.

XLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M*** en lui envoyant un Tome de ses Mémoires.

A Chaseu, ce 15 Juillet 1689.

JE ne puis encore avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui, Madame, mais je vous envoye toujours un autre moi-même. Je ne sai si vous trouverez dans ce que vous allez lire, autant de goût que dans ce que vous avez lu. Je veux croire, comme vous me l'avez mandé, Madame, que les matieres n'y sont pas mal traitées; mais je ne pense pas qu'elles soient aussi heureuses & aussi agréables que les premieres. Je voudrois bien encore avoir le soin de vous marquer des retranchemens dans les Livres que je vous envoye, pour vous donner le plaisir de les forcer. Dès que la Marquise de Colligny sera un peu remise de la fatigue de son voyage, je vous l'amenerai, Ma-

 da-

dame. Je lui ai donné autant d'envie de vous voir, qu'on vous en a donné pour elle. Je vous ai déja dit qu'elle ne se jettoit pas à la tête des gens, mais qu'elle étoit bonne à l'user. Je vous en dirois davantage si je ne craignois de me vanter, après qu'une de ses amies m'envoya il y a quelque tems ce couplet sur l'air des Feuillantines:

De l'aimable Colligny,
Cher Bussy,
Le mérite est infini.
C'est une Dame parfaite,
Grace à qui deux fois l'a faite.

XLIII. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Bussy.

A Autun, ce 16 Juillet 1689.

VOUS avez dû trouver, Monsieur, les Livres que vous m'avez prêtez, comme ils étoient au sortir de vos mains. Si vous en jugiez autrement, vous m'obligeriez aussi de juger que vous avez du penchant à croire legerement le mal de votre prochain; mais enfin remplacez-moi le tort que vous me faites, pa[r] me mettre dans les bonnes graces de Madam[e] de Colligny; elle vous a assez d'obligatio[n] pour ne vous en pas dédire. Je compte bea[u]coup sur vos soins & peu sur mon mérite, vous avoue que je suis infiniment touchée sien. Au reste, Monsieur, soyez content ce que le couplet dit que vous avez fait p[...] e[...]

-elle; pour moi je vous eſtime davantage que ſi vous n'aviez fait ſans cela qu'une grande fortune : cependant je vous ſupplie, Monſieur, de croire que perſonne ne vous peut ſouhaiter plus que moi d'avoir fait l'une & l'autre.

XLIV. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſe au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Juillet 1689.

LES vaiſſeaux Anglois & Hollandois ſe ſont joints au nombre de ſoixante-quatre, mais mal armez & peu garnis de Soldats. Monſieur de Seignelai eſt allé à Breſt hâter l'armement. Nous y avons quarante gros vaiſſeaux bien armés, remplis de troupes. Cette Flotte doit joindre Monſieur de Tourville qui eſt ſous Belle-Iſle avec douze vaiſſeaux. Il y a encore plus de ſeize brûlots & vingt frégates legeres. Ce ſera Monſieur de Tourville qui commandera tout, comme le plus ancien Lieutenant-Général. L'ordre eſt de combattre les ennemis en quelque lieu qu'on les trouve.

Un Aumônier de la Reine d'Angleterre eſt venu de Londres, qui dit que beaucoup de Mylords de la Convention ſont mécontens du Prince d'Orange ; que la Tour eſt pleine de priſonniers qu'il y fait mettre tous les jours ; que cependant ſon Armée ſe groſſit & qu'il a trois Corps qu'on dit être chacun de dix mille hommes.

Le Prince de Lorraine va faire le ſiège de

Mayence. Il y a neuf mille hommes dans la Place. Bonne eſt bombardée par le Brandebourg. On diſoit hier que le Maréchal d'Humieres avoit reçu ordre de combattre le Prince de Waldek, avant qu'il ait joint l'Armée de Brandebourg.

Le Prince de Lorraine a vingt-cinq à trente mille hommes. Monſieur de Baviere a deſcendu le Rhin & a paſſé le Necre à Heidelberg. Un gros Corps d'Infanterie qui étoit campé dans la fourche du Rhin & du Mein à Guſtavefort, remonte le Rhin, pour aller joindre Monſieur de Baviere. Il y a apparence que cet Electeur va faire un pont entre le Necre & le Mein ſur le Rhin, pour pouvoir joindre Monſieur de Lorraine avec ſon Armée que l'on croit, lorſque cette Infanterie ſera jointe, être de près de dix-huit mille hommes, & cela ſent bien le ſiège de Mayence. La Bretêche en eſt Gouverneur. Pour l'Armée qui eſt delà le Rhin depuis Philisbourg juſqu'à Strasbourg, la plus grande partie de ce qu'ils avoient au retranchement qu'ils ont fait à la tête du Fort-Louis, & ce qui étoit campé à Stolofen, marche à Offembourg. Ils n'ont laiſſé dans les deux poſtes que de l'Infanterie pour les garder ſeulement. On croit qu'ils veulent fortifier Offembourg. Si cela eſt, ils incommoderont fort Strasbourg, & nous empêcheront de tirer beaucoup de contributions que nous avons établies dans la Suabe & dans les montagnes. Le bruit de leur Armée eſt qu'il leur vient force troupes des Montagnes noires & de la Suabe, & du gros canon, & qu'ils auront douze mille homme dans cette Armée.

Voilà l'état des Armées tant deça, que delà le

le Rhin. Pour celles du Roi, le Maréchal de Duras eſt toujours campé à Neuſtat avec ſa Cavalerie. Teſſé eſt à Spire avec la petite Gendarmerie & neuf Eſcadrons de Cavalerie legere qui travaillent à abattre le reſte de la grande Egliſe, à ruïner les ſouterrains, & à démolir les pignons des maiſons brûlées. Toute l'Infanterie eſt à Landau qui y travaille à force, & l'on ne peut dire quand cette Place ſera en état; on y envoye dix Eſcadrons du Corps de Monſieur de Choiſeul pour y faire des faſcines & des pieux. Tout auſſi-tôt qu'ils en auront fait ce qui eſt néceſſaire, ils retourneront rejoindre Monſieur de Choiſeul; mais il en faut beaucoup. A l'égard du reſte des troupes de Monſieur de Choiſeul qui ſe montent à vingt Eſcadrons, il eſt campé à Lauterbourg avec douze, le reſte à une ou deux lieues de là, pour empêcher que les ennemis ne faſſent un pont ſur le Rhin & n'aillent piller & brûler l'Alſace. Fimarcon a été tué par un Capitaine de ſon Régiment.

Le Cardinal de Furſtemberg eſt à Paris. La ville a fait un feu qui coute vingt mille livres, en reconnoiſſance de ce que le Roi a fait ôter de l'Hôtel de ville un tableau qu'on y avoit fait mettre après la guerre civile, qui étoit honteux à la ville de Paris. Le Roi de Dannemarc a fait ſon accommodement avec le Duc de Holſtein-Gottorp. Par-là nous perdons l'alliance de ce Roi. Le Roi d'Angleterre a battu le ſecours qu'envoyoit le Prince d'Orange à Londonderri, on le croit pris.

XLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M * * *.

A Chaſeu, ce 22 Juillet 1689.

* DIEU me garde, Madame, de penſer jamais de vous que du bien. Quand je n'ai pas douté de votre curioſité, ce n'a pas été pour vous en eſtimer moins, au contraire je vous ai louée dans mon cœur de votre noble confiance, & d'être ſi fort au-deſſus des foibleſſes des petits eſprits, & c'eſt un des endroits par où je prétends faire ſouhaiter à Madame de Colligny d'être de vos amies. Vous me conſeillez, Madame, d'être plus content d'avoir fait une jolie femme de Madame de Colligny, que ſi j'avois fait ſans cela une grande fortune; pour moi qui ne veux jamais être fâché, je me le conſeille auſſi, & ſur-tout je veux tout ce qui plait à la Providence. Vous avez la bonté de me ſouhaiter tous les deux, Madame; je vous en rends mille graces, & je ſouhaite en récompenſe que vous aimiez mieux être à Autun qu'en lieu du monde.

* *Voyez Lettre XLIII.*

XLVI. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 25 Juillet 1689.

VOus n'y penſez pas, Monſieur, de vouloir que je vous écrive deux fois la ſemaine.

Je

[J]e me trouve insensiblement engagée dans un [c]ommerce, qui bien qu'agréable, pourroit [ê]tre un peu contre la règle; mais le plaisir [l]'emporte & l'envie de ne rien perdre de ce [q]ui vient de vous. Cependant il m'en coute un [p]eu, car je vous réponds par de méchantes Lettres, à de jolies que vous m'écrivez. Je me [m]ets quelquefois dans la tête qu'il est d'un [b]on air d'avoir dans sa poche des Lettres de [M]onsieur le Comte de Bussy; cela flatte ma [v]anité. Il est vrai qu'à la réflexion je trouve [q]ue je fais tout le contraire de ce que je m'é[t]ois proposée en arrivant à Autun, qui étoit [d]e vivre dans une solitude profonde; mais le [D]iable qui croit trouver son compte à ce com[m]erce, me fait écrire par Madame la Com[t]esse de Bussy que je suis votre Cousine; & [e]n effet si je ne m'étois pas dévoilée devant [M]onsieur le Comte de Bussy, je me dévoile[r]ois devant mon Cousin.

XLVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 26 Juillet 1689.

VOus m'avez fait grand peur par vos réflexions, Madame, mais la fin de votre [L]ettre m'a rassuré. Et en effet je trouve que [t]out bien consideré, vous ne sauriez mieux [f]aire, après avoir rempli vos devoirs, que de me lire & de m'écrire. Il faut un peu mêler les occupations, on seroit fort fatigué de lire ou d'écrire toujours, fût-ce les plus belles

choses du monde : mais on le seroit encore davantage d'être toujours en extase. Demandez à Monsieur d'Autun, tout severe qu'il est, si je ne dis pas vrai ; & croyez, Madame, que le commerce d'un bon ami Cousin, n'est point une chose contre les bonnes mœurs : si avec cela il pouvoit être agréable, on n'auroit rien à souhaiter dans cette vie.

XLVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame du Bouchet.

A Chaseu, ce 27 Juillet 1689.

EN m'amusant l'autre jour à relire mes Mémoires, je trouvai de vos Lettres, Madame, qui me firent agréablement ressouvenir de vous, & qui augmentent même l'estime que j'en avois du tems que nous étions en commerce, par la comparaison que j'eus sujet de faire de vos Lettres à celles de beaucoup d'autres Dames qui m'écrivoient en ce tems-là. Il faut dire la vérité, Madame, vous écrivez aussi bien que femme de France, & je serai ravi si vous voulez bien recommence notre commerce interrompu.

XLIX. LETTRE.

De Monſieur de Bellegarde au Comte de Buſſy.

*Au Camp de * * ce 27 Juin 1689.*

CINQ Cavaliers du Régiment de Taf qu'un de nos Partis à pied a pris avant-hier au fourrage avec quarante-deux chevaux, nous ont appris, que le pont que les ennemis font entre Trebur & Reiſenau eſt achevé, mais celui qu'ils font au deſſous de Mayence ne l'eſt pas encore. Le gros canon n'étoit pas encore arrivé hier, & l'on travailloit aux lignes de circonvallation & de contrevallation. Les ennemis veulént faire deux attaques, & ils ne doutent pas qu'ils ne prennent la Place en quinze jours. Il y a apparence qu'ils ſe mécompteront de beaucoup. Nous entendons depuis deux jours un grand bruit de canon, & cela fait croire que la tranchée eſt ouverte. Il eſt conſtant que Monſieur de Lorraine n'a entrepris ce ſiège que par des ordres exprès de l'Empereur, & qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour le détourner de cette entrepriſe; & il eſt aiſé de voir que l'Empereur a préféré à tous autres interêts celui de contenter les Electeurs dont les ſuffrages lui ſont néceſſaires pour faire élire ſon fils Roi des Romains, dans cette conjoncture la plus favorable qu'il puiſſe jamais trouver, tous les Princes étant dans ſon parti & le plus grand nombre chaſſez de leurs Etats par les François. On dit même que le projet de l'Empereur eſt de faire élire

Coadjuteur de Mayence le Grand-Maitre de l'Ordre Teutonique, fils de l'Electeur Palatin, & de rendre à cette condition ses bonnes graces à l'Electeur de Mayence brouillé avec tout l'Empire, pour nous avoir livré sa ville; de faire nommer aussi à la Coadjutorerie de Trèves l'Evêque de Passau, autre fils de l'Electeur Palatin. On dit qu'il vient incessamment à Ausbourg pour travailler à l'exécution de tous ces projets. Le Duc de Lorraine a fait mettre les fers aux pieds à plusieurs Gentilshommes de ce pays qui étoient allé lui faire compliment, les traitant de rebelles. On dit toujours que nous allons passer le Rhin & profiter du commencement du siège de Mayence, pour détruire les postes que les ennemis ont établis sur le Necre & aux environs de Philisbourg.

On n'a point de nouvelles de Bonne. Les rendus ont dit que l'Electeur de Brandebourg faisoit battre la Place par quarante canons au travers du Rhin. Si cela est, il n'est pas prêt d'entrer dedans. On doute fort s'il en formera entierement le siège, quoique deux rues soient bouleversées par les bombes, & les assiégez fort incommodez. Il y a presque autant d'Infanterie dans la Place que devant, & s'il n'étoit pas pris avant Mayence, ce seroit beaucoup entreprendre que d'essuyer le secours avec ce qui est à Mayence, & que les Allemans prenant l'une assurément par un seul siège, risquent de tout perdre par deux. Monsieur d'Asfeld qui commande dans Bonne, & Monsieur d'Uxelles dans Mayence, sont gens dont ils doivent craindre la résolution. Il y a huit mille hommes dans cette derniere Place. La tranchée y a dû être ouverte le 25 de ce mois.

Le

Le Duc de Lorraine n'a pu tenir dans le quartier qu'il avoit pris à Saint-Eloi, le canon de Mayence l'a fait reculer. Le siège n'est point de son goût & il avoit raison, il en vouloit à Mont-Royal. Ce qui a obligé le Conseil de l'Empereur de prendre ce parti, c'est que le Duc de Saxe a reçu des présens de ceux de Francfort pour appuyer cette résolution; & qu'ils ont fourni un million pour la dépense du siège.

L'Electeur de Brandebourg a vingt-cinq mille hommes devant Bonne, Monsieur de Lorraine cinquante mille hommes devant Mayence, & Monsieur de Baviere quinze mille chevaux qui tiennent la campagne. On ne peut guere se fier aux Suisses, à cause qu'ils sont divisez, & que les Cantons Protestans sont nos mortels ennemis, qui ne suspendent leur haine qu'à cause que nous leur sommes plus utiles que les autres.

Les Impériaux mettent tout en usage pour faire une trève avec les Turcs. On craint qu'à tort & à travers ils ne la fassent. Si la paix du Turc se fait & qu'avec les ennemis que nous avons déja, le Prince d'Orange chasse le Roi d'Angleterre de son pays, la Suede & le Dannemarck joints à tout cela, on aura besoin d'un aussi grand Roi que le nôtre pour ne pas succomber.

L. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 27 Juillet 1689.

Nous avons ici un grand Corps de Nobleſſe de beaucoup de provinces. Je vous ai déja mandé, mon cher Couſin, que mon fils, à ſon grand regret, avoit été choiſi par celle de tout ce canton. Comme ce chagrin eſt une eſpece d'honneur à l'égard des particuliers, il n'a pu le refuſer. Il eſt donc à Rennes tenant une grande table, dont il ſe paſſeroit fort bien, car cette dépenſe ne mène à rien. Monſieur de Seignelai eſt à Breſt pour hâter notre armement, qui ſera prêt dans quatre ou cinq jours. Je ſuis perſuadée qu'on congédiera toute cette Nobleſſe lors que Monſieur de Tourville aura notre Flotte; nous aurons alors dequoi faire baiſſer le pavillon à ces prétendus maitres de la mer.

Je ſuis ici dans une vraye ſolitude: je pourrai faire quelque petit voyage à Rennes pou voir la Ducheſſe de Chaunes avec qui je ſuis ve nue en ce pays-ci; j'en repartirai avec elle. j'y pouvois avoir notre cher Corbinelli, je ſerois pas à plaindre; vous ſavez le goût que j pour ſon mérite & pour ſon eſprit, vous l'av auſſi; mais comme ſes autres amis l'ont auſſi, le retiennent à Paris. Adieu, mon cher Co & ma chere Niece; il n'y a point de bonh que je ne vous ſouhaite à tous deux.

LI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident de Dijon.

A Chaſeu, ce 2 Août 1689.

VOICI un remerciement à vous faire, Monſieur. Je prends cette occaſion pour vous renouveller les aſſurances de mes très humbles ſervices, & vous entretenir un moment des affaires du monde. Nous ſommes aux écoutes & dans l'attente de voir de grands évenemens dans l'Europe. Perſonne n'eſt indifférent ſur cela: chacun y prend parti, ſuivant le bon ou le méchant état de ſa fortune, ſuivant ſa haine ou ſon amitié. On vient de me mander le ſiège de Mayence formé par Monſieur de Lorraine, qui a fait des lignes de circonvallation & de contrevallation; que Monſieur de Baviere tient la campagne avec quinze mille chevaux; que le Roi a huit mille hommes de pied dans Mayence & deux mille chevaux; que le Marquis d'Uxelles qui y commande vient de mander au Roi qu'il n'avoit que faire de ſonger à lui devant le mois de Septembre. On me mande encore, que les troupes de Brandebourg & celles que commande le Prince de Valdek ont aſſiégé Bonne. Si l'on attaque ces Places dans les formes & à la Hollandoiſe, les ennemis y perdront bien du tems, qui eſt une choſe de grande conſéquence à des agreſſeurs & qui leur pourroit faire manquer leur coup; ſi l'on y va bruſquement comme on a fait à Bude, ils perdront beaucoup de gens. Nous ne ſommes pas ſans em-

nbarras, ni les ennemis aussi. Cependant leur onduite n'est pas indifférente ; ils reculeront ils n'avancent ; ils perdront s'ils ne gagnent.

LII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M***.

A Chaseu, ce 6 Août 1689.

C'EST pour vous dire adieu pour deux mois, Madame, que je vous écris aujourd'hui. Nous allons ma fille & moi dans ses terres. Vous allez être soulagée de la peine que vous appréhendiez de m'écrire deux fois par semaine. Je ne vous supplie pas de vous souvenir de moi pendant mon absence, Madame, je vous défie de m'oublier. Je ne laisserai pas de vous écrire quelquefois, c'est-à-dire, Madame de Colligny ou moi.

De Madame de Colligny.

Il faut bien aussi vous faire mon petit adieu, Madame. Il m'auroit moins couté, si j'étois partie avant que d'avoir eu l'honneur de vous voir; ce que j'y ai gagné, c'est d'emporter ave le regret de vous quitter, les assurances qu vous m'avez données de votre estime & de vc tre amitié dont je sens vivement l'honneur le plaisir. Voici qui est bien sérieux, Madam mais je vous quitte aussi: à mon retour il p roitra à mon stile que je vous aurai retrouv

L

LIII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 9 Août 1689.

VOICI un plaiſant ſoulagement de votre abſence, Monſieur, que l'épargne à moi de deux Lettres par ſemaine. Je vous le dis franchement, j'aimerois mieux le mal que le remede. Mais je ne ſonge pas que je vous dis des douceurs. J'en reviens toujours à notre couſinage pour m'excuſer, & ce qui acheve de m'ôter tout ſcrupule, c'eſt la part que Madame la Marquiſe de Colligny y peut avoir. Au reſte, ſon adieu m'a charmée: je la quitterois pourtant volontiers du plaiſir qu'il m'a donné, pour ne me ſéparer jamais d'elle.

LIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 9 Août 1689.

* MONSIEUR de Sevigny a raiſon de regretter la dépenſe qu'il fait à la tête de ſa Nobleſſe. C'eſt la plus inutile qu'il fera de ſa vie. Monſieur de Tourville a enfin joint notre Flotte à Breſt, voilà nos côtes en ſureté, & notre Nobleſſe deſormais inutile. Le ſiège de Mayence eſt formé par Monſieur de Lorraine avec cin-

* *Voyez Lett. L.*

cinquante mille hommes. Il peut prendre cette Place, il peut la manquer; mais qu'il la prenne par un long siege ou par des attaques vives, comme il a attaqué Bude, il ruïnera son Armée, parce que nous avons dans cette Place près de dix mille hommes & le Marquis d'Uxelles qui la défendra bien. Bonne est bombardé par l'Electeur de Brandebourg. On me mande qu'il n'y a plus que douze maisons entieres dans cette ville, & qu'on y a jetté seize mille bombes à deux Louis chacune. Voilà faire du mal bien cherement.

Le Marquis de Bussy est en Alsace dans le Corps que commande Monsieur de Choiseul entre Strasbourg & Philisbourg. Je croi que ce Corps-là joindra bien-tôt Monsieur de Duras. Nous partons demain pour la Franche-Comté, votre Niece & moi; elle ne fait que d'arriver d'Auvergne où elle a été reçue du bon-homme Comte de Dalet & de sa parenté, comme elle le pouvoit souhaiter. Ils ont trouvé le petit de Colligny fort joli, & sont pleinement persuadez qu'il n'est pas mort. Je comprends bien que notre cher Corbinelli nous accommoderoit fort à nos campagnes. Il y feroit admirable, puisqu'il l'est à Paris.

LV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Monjeu.

A Chaseu, ce 9 Août 1689.

VOus arrivez à Dracy le jour que je parts de Chaseu, Madame. Si nous avions songé tous deux à nous éviter, nous n'aurions pas fait

t autrement. Cependant je jurerois que ce pas été votre dessein, & je vous assure pour i que j'en suis très fâché; car encore que je ye bien que je vous retrouverai en ce pays-quand j'y reviendrai, j'aurai perdu deux is de la belle saison, où je me ferois allé re-npenser auprès de vous, d'une si longue ab-ce. Mais enfin telle est notre destinée, qui us a entrainez à faire mille choses que nous voudrions pas faire. Ce qu'elle ne sauroit pêcher, Madame, c'est que je ne vous aime que je ne vous honore par-tout où je serai, & e je ne vous le dise ou que je ne vous l'écri-quelquefois.

LVI. LETTRE.

1 Marquis de Bussy au Comte de Bussy.

A Philisbourg, ce 12 *Août* 1689.

, y a environ un mois que Monsieur de Choi-seul reçut ordre de Monsieur de Duras d'en-yer le Régiment de Melac à Landau, où il voit trouver un ordre de joindre son Armée npée alors à Neustat à quatre lieues plus at. Cependant Monsieur de Lorraine ayant ce tems-là fait une marche qui fit croire à onsieur le Maréchal de Duras qu'il avoit elque intention d'attaquer Landau, il résolut s'en approcher avec la Cavalerie qu'il avoit; pour cet effet il y fit marcher les gros équi-ges & nous y laissa. Nous y sommes demeu-: quinze jours campez sous la ville avec la igade de Saint-Valery, pendant lequel tems us avons contribué à mettre cette Place en dé-

défenſe par cent mille faſcines que nous y avons portées.

Monſieur de Lorraine ayant formé le ſiège de Mayence, & Landau étant en aſſez bon état, Monſieur de Duras forma ſon Armée qu'il compoſa de quatre-vingt-deux eſcadrons & de ſeize bataillons qu'il tira de deſſous Landau où il en laiſſa ſept, & ſix eſcadrons de Cavalerie, & avec ce Corps qui fait près de vingt-deux mille hommes, nous vinmes tous camper à la petite Hollande, & le lendemain nous paſſames le Rhin. Le jour d'après nous arrivames près d'Heidelberg Là nous apprimes que les troupes Bavaroiſes au nombre d'environ dix à douze mille hommes étoient campées à Sintzheim & commandées par Sérigny. Nous reſtames trois jours devant Heidelberg. On ſe ſaiſit d'abord d'une Redoute, & l'on parut avoir intention d'attaquer la Place. Cependant Monſieur de Duras ne l'ayant trouvée ni brûlée, ni raſée, comme il s'y attendoit, parce que ceux qui y commandoient cet Hiver en ayant eu l'ordre ne l'avoient pas fait; ayant appris qu'il y étoit entré huit cens hommes, outre mille hommes de garniſon règlée, il ne trouva pas cette conquête aſſez conſidérable pour s'attacher à un ſiège, & après quelques eſcarmouches, où le Marquis d'Hauteville, fils de Malicorne Capitaine au Régiment du Roi, fut tué, Valiere Lieutenant-Colonel de Piémont bleſſé à l'épaule, ſon Neveu à la tête, dont il vient d'être trépané, & quelques Officiers moins connus, on en décampa pour marcher aux ennemis à Sintzheim. On ſut qu'ils avoient d'abord réſolu de marcher à nous, mais qu'ayant appris que nous étions beaucoup plus forts qu'eux, que nous avions de

de l'Infanterie & quarante pieces de canon, ils prirent leur parti brusquement, décamperent à minuit, & se retirerent dans la montagne. Cela nous obligea de marcher à un poste qu'ils occupoient à trois lieues d'ici appellé Bruchsal, qui empêche les contributions, & la garnison de Philisbourg d'en pouvoir sortir. Nous primes dans la marche un Château dans lequel il y avoit quatre-vingts hommes, qui furent faits prisonniers de guerre. Tout le monde me dit en chemin que le Comte de Rabutin commandoit dans Bruchsal : cela me fâcha, car c'est un poste à deshonorer un galant-homme ; cependant j'appris le lendemain qu'il n'y étoit pas, mais qu'étant venu avec un gros Parti de leur Armée attaquer nos fourrageurs, il en prit environ soixante : il sert de Brigadier. Le Gouverneur de Bruchsal rendit la Place le dixieme de ce mois, après huit coups de canon soufferts. Lui & sa garnison furent faits prisonniers de guerre : on les amena hier ici au nombre de douze cens hommes. L'Armée séjourna pour brûler & raser Bruchsal, & elle marche aujourd'hui à Dourlac, poste que les ennemis occupent, pour en faire de même.

Le Roi a si bien pris ses mesures & a si bien mis ordre à tout, que les ennemis avec la plus grosse Armée qu'ils ayent eu depuis cent ans contre la France, n'entreront point en Alsace, ne pourront prendre de quartiers d'Hiver sur nos frontieres, & nous vivrons à leurs dépens.

Monsieur de Choiseul a joint la grande Armée. Il a envoyé douze Escadrons à Monsieur de Boufiers qui a assemblé dans la Lorraine Allemande quatorze à quinze mille hommes. Ce que nous avons ici est parfaitement bon. Monsieur

ſieur le Duc y eſt à la tête de ſon Régiment de Cavalerie, Monſieur le Prince de Conti Volontaire, Monſieur de Vendôme Lieutenant-Général, Monſieur le Grand-Prieur Volontaire, avec une très floriſſante jeuneſſe d'Aides de Camp. Tout eſt dehors de Paris & des Provinces. Monſieur l'Intendant va aux coups & étoit à la Redoute d'Heidelberg: enfin tout eſt déchainé.

Hier Pforzeim ſe rendit à Monſieur de Choiſeul, & fut brûlé auſſi-bien que le Château de Staford. Aujourd'hui la ville de Bretten & Dourlac ont été priſes. Dans ces quatre Places on a fait douze cens priſonniers de guerre & pris huit pieces de canon. On envoye demain un détachement de l'Armée à Eſlinguen & à Baden. On dit qu'il y a dans ces deux Places mille hommes de pied qu'on prendra encore comme les autres, auſſi-bien que ce qui ſera dans Stoloffen.

LVII. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſe au Comte de Buſſy

A Paris, ce 20 Août 1689.

MONSIEUR de Duras eſt toujours can à Raſtat près de Stoloffen, où il reſt juſqu'à ce que les vivres & les fourrages ſont au delà du Rhin, & en deçà du Ne ſoient conſommez & les Places entierer détruites. La Princeſſe de Bade fait ab elle-même les murailles & les fortificatio Bade, & les habitans de la ville d'Ob ken font de même, croyant par-là ſe sau

l'incendie; mais on ne croit pas qu'ils réussissent ni les uns ni les autres.

Mayence se défend avec beaucoup de vigueur. Les ennemis firent attaquer les dehors & le chemin-couvert par quatre mille hommes le dix-sept du courant sur la minuit, & ils s'en rendirent maitres; mais sur les huit heures du matin les assiégez sortirent avec deux mille hommes & chasserent les ennemis de tous les postes qu'ils avoient pris; ce ne fut pas sans perte de part & d'autre: l'Infanterie Allemande est fort rebutée.

Le Roi a nommé Monsieur le Duc de Beauvilliers, Gouverneur de Monsieur le Duc de Bourgogne; & l'Abbé de Fénelon, Précepteur.

Le Cardinal de Bonzy part de la Cour pour une nouvelle exaltation. Il emmène avec lui la fleur du Clergé, les Abbez de Beuvron, de Castres, de Polignac & autres. Il va passer en Allemagne plus de vingt-cinq mille hommes de troupes de Catalogne, de Guienne, de Languedoc & de Dauphiné; de sorte que Monsieur de Duras se trouvera dans trois semaines à la tête de quatre-vingt mille hommes.

LVIII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 25 Mars 1689.

LE Maréchal d'Humieres a fait attaquer Walcour qui étoit sur la droite & proche le Camp des ennemis. Il y a perdu bien du mon-

monde; l'entreprise étoit trop hardie d'attaquer une ville soutenue d'une Armée.

Monsieur de Bouflers avec une Armée de quinze mille hommes, les troupes de la Maison du Roi, une partie des Garnisons de Luxembourg & de Mont-Royal, quatre bataillons tirez de Landau, tout cela doit joindre Monsieur de Duras pour tenter le secours de Mayence.

L'Armée du Maréchal de Duras est campée en trois postes, à Erlach, à Oberkirken, & à Offenbourg, qu'on doit brûler en les quittant.

Un Commandant des troupes de Saxe ayant refusé d'obéir au Prince de Lorraine, celui-ci le tua d'un coup de pistolet.

On se défend bien à Bonne, mais avec tout cela on croit que cette place ne tiendra pas encore long-tems, faute de vivres.

LIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Beauvilliers.

A Colligny, ce 27 Août 1689.

DE tous les Courtisans & de mille autre gens qui vous feront compliment, Mo sieur, sur la place où le Roi vient de vous me tre, pas un ne vous en fera un plus sincere q le mien; & ce qui me réjouit davantage, c' que je suis sûr que vous en êtes persuadé. Majesté ne pouvoit rien faire en cette renc tre qui marquât mieux son bon jugeme rien de plus avantageux pour Monsieur le J

de Bourgogne, rien de plus honorable pour vous. Ce choix ne m'a pas ſurpris, Monſieur; dès que je vis que vous étiez choiſi pour être auprès de MONSEIGNEUR à ſa premiere Campagne, je ne doutai pas que le Conſeil du Pere ne devînt le Gouverneur du fils. Encore une fois, Monſieur, j'en ſuis ravi, car je vous honore, je vous eſtime, & je vous aime plus perſonne.

LX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Montauſier.

A Colligny, ce 10 *Septembre* 1689.

SI j'étois à Verſailles, Monſieur, je vous ſupplierois de me dire ſi vous n'approuveriez pas que je diſe au Roi ce que je me donne aujourd'hui l'honneur de lui écrire. Dans tous les tems, les offres de ſervices ſont d'ordinaire bien reçues, mais particulierement dans une conjoncture comme celle-ci. Et c'eſt pour cela, Monſieur, que je m'adreſſe à vous, ayant trop de diſcretion pour vous ſupplier de prendre la peine de préſenter une Lettre au Roi de ma part qui pourroit n'être pas bien reçue. Vous en conviendrez, Monſieur, de cette diſcretion, quand je vous dirai que je n'ai point à la Cour de plus conſiderable ami, de plus ſolide, ni en qui j'aye plus de confiance qu'en vous. Je me ſuis adreſſé depuis la mort de Monſieur le Duc de Saint-Aignan à d'autres de mes amis qui ont préſenté mes Lettres au Roi, & ce fut même Monſieur le Duc de

Noailles qui donna à Sa Majesté celle sur laquelle il fit deux graces à mes enfans l'année passée en vingt-quatre heures. Soyez donc bien persuadé, Monsieur, que je suis bien éloigné de vous mettre à tous les jours, & que personne n'est avec plus d'estime & d'amitié pour vous que moi.

LXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Roi.

A Colligny, ce 15 Septembre 1689.

SIRE,

Il commence à m'être insupportable de voir presque tous vos Sujets qui portent l'épée, être tous les jours sur le point de la tirer pour le service de Votre Majesté, & que moi le plus ancien de vos Lieutenans-Généraux d'Armée sans excepter les Officiers de la Couronne, qui ai autant de santé que pas un, autant de courage & autant de zèle pour votre sacrée personne & pour le bien de son Etat, je demeure dans ma maison comme un homme inutile à votre service. J'ai déja supplié plusieurs fois Votre Majesté, Sire, en lui offrant mes très humbles services, de n'avoir aucun égard à mon rang. Je serai assez honoré quelque qualité que je la serve, & peut-être qu'en vous persuadant par-là que je vous aime plus que mon propre honneur, je trouverai quelque occasion qui vous obligera à me recompenser de mon anéantissement. Mais enfin, Sire, quand je n'aurois d'a-

avantage que celui de ſervir Votre Majeſté ou de mourir pour elle, je ſerois bien plus heureux que de vivre dans l'obſcurité où je ſuis. Accordez-moi donc, s'il vous plait, la grace de m'employer, puiſque de tous ceux qui ont l'honneur de ſervir Votre Majeſté, il n'y en a point qui le faſſe de meilleur cœur que moi, ni qui ſoit avec plus de profonds reſpects, &c.

LXII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 *Septembre* 1689.

L'ON a battu la chamade à Mayence le huit de ce mois, après que la Contreſcarpe fut priſe & le mineur attaché au corps de la Place. La Garniſon ſortit le 11 avec une honorable compoſition, pour être conduite à Landau.

Deux déſerteurs ayant aſſuré Monſieur de Lorraine le 5 de ce mois qu'il n'y avoit plus que trois cens bombes dans la ville, que la Garniſon en étoit extrêmement fatiguée & que la poudre commençoit à y manquer, cet avis fit réſoudre ce Prince de faire attaquer le chemin couvert la nuit du ſix, ce qui fut exécuté avec beaucoup de valeur de part & d'autre; car trois fois on le prit, & trois fois on en fut repouſſé avec grande perte; mais enfin à la quatrieme on s'y logea, & le lendemain on ſe rendit maitre de la Contreſcarpe.

Depuis l'affaire de Walcour, l'alarme eſt grande dans la Flandre Françoiſe.

LXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Colligny, ce 22 Septembre 1689.

JE n'ai reçu votre Lettre du 29 Août que le 10 de ce mois, & je m'impatientois fort de n'en point recevoir. Je craignois votre mauvaiſe ſanté ou votre oubli, & je vous aſſure que je ſerois bien embaraſſé à choiſir de l'un ou de l'autre. Je voudrois bien avoir été avec vous à Dracy, à Sully, à Saint-Martin & à Montjeu: nous nous ſerions promenez, nous aurions parlé de la guerre, & répondu en vers à l'amie de Monſieur Jeannin. S'il y avoit un grain d'amour dans cette amitié, je ne ſerois pas ſurpris qu'il commençât à faire des vers à ſon âge, & même qu'il les fît paſſablement bons, car l'amour fait naturellement rimer; ainſi je jugerai de ſes ſentimens pour la Demoiſelle, par le mérite de ſes vers. S'il croit ſe bien porter, il ſe porte bien, quand il ſeroit même malade au fond; le bien & le mal de cela, comme de mille autres choſes, conſiſte dans l'opinion. Ce ſeroient les amis de Monſieur Jeannin qui ſeroient plus à plaindre que lui, s'ils connoiſſoient qu'il ſe flatte.

J'ai peur que mon voyage de la Cour ne m'empêche de retrouver Monſieur Jeannin & Madame de Monjeu au pays. Nous nous verrions bien à Paris, mais ce n'eſt pas la même choſe; je n'aime pas à voir mes amis en courant, j'en veux goûter à longs traits.

Je

Je ne croi pas que la mort du Pape nous ſerve de rien: il avoit excité tous les gens qui ſont contre nous, ſa mort ne les fera pas relâcher.

Il n'eſt rien arrivé à la Cour qui me réjouiſſe davantage, que ce qui eſt arrivé à Monſieur le Duc de Beauvilliers; je lui en ai fait compliment & j'en viens de recevoir réponſe.

Au reſte, ma chere ſœur, j'ai une hiſtoriette à vous conter où vous avez part. Etant allé l'autre jour voir un Gentilhomme de mon voiſinage, je fus ſurpris de lui trouver une fille auſſi bien faite qu'elle me parut. Elle avoit la taille plus grande que petite, mais fort déliée: c'étoit une claire-brune qui avoit les yeux noirs, vifs & tendres, le nez aquilin, la bouche bien taillée & de belle couleur, mais dont le défaut étoit de ne laiſſer pas aſſez voir les plus jolies dents du monde. Par ſes bras ronds & par ſes mains potelées & blanches, on pouvoit juger qu'elle avoit le corps bien fait & la gorge belle. Elle avoit la forme du viſage plus ovale que ronde, & je ne ſai quoi de fin dans la phyſionomie. Je vous avoue, ma chere ſœur, que je me ſentis attendri:

Mais l'aimant dès que je la vis,
Je ne vous fus point infidelle.
Elle vous reſſembloit, Iris;
C'étoit vous que j'aimois en elle.

Si j'avois pu vous faire peindre quand je vous quittai, cela m'auroit bien ſoulagé, dans le tems que je ne vous ai pas vu. Ne trouvez donc pas mauvais ſi étant même dans un pays où la Coutume veut que repréſentation ait

lieu, je vous regarde en la perſonne de la fille de mon voiſin.

En attendant votre portrait,
Une pareille reſſemblance
Ne me guérit pas tout-à-fait;
Mais m'adoucit fort votre abſence.

LXIV. LETTRE.

De Monſieur de la Rongere au Comte de Buſſy.

Du 24 Septembre 1689.

MONSIEUR de Lorraine eſt reſté à Mayence, ayant envoyé ſon Infanterie à Bonne qu'on croit pris. On a perdu à la défenſe de Mayence quinze ou ſeize Capitaines d'Infanterie & environ deux mille Soldats, & les ennemis ſept à huit mille hommes. Parmi les gens qui ſe ſont ſignalez dans cette Place, on parle fort avantageuſement de votre Couſin de Rabutin Capitaine de Grenadiers dans Anjou. Il a été bleſſé d'un éclat de grenade, il en eſt guéri: à la ſortie de la Garniſon Monſieur de Baviere lui fit mille amitiez, en conſidération du Comte de Rabutin ſon frere. Le Maréchal de Lorge eſt arrivé à l'Armée que commandoit Monſieur de Bouflers, pour en prendre le commandement. L'Electeur de Baviere marche du côté de Rinfeld.

Le Premier-Préſident de Novion s'eſt démis de ſa charge en faveur de Monſieur de Harlai Procureur-Général, qui lui paye les cent mille écus de brevet de retenue & vend ſa Charge de

de Procureur-Général à Monsieur de la Briffe gendre du Premier-Président de Novion sept cens mille francs. Monsieur de Novion petit-fils du Premier-Président a la Charge de Président au Mortier de Monsieur de Croissy, à qui le Roi donne pour son fils la survivance de sa Charge de Secretaire d'Etat. Monsieur le Pelletier est fait Ministre d'Etat, & Monsieur de Pontchartrain est fait Controleur-Général en sa place. Le Roi donne dix-huit mille livres de pension à Monsieur le Premier-Président de Novion.

LXV. LETTRE.

Du Duc de Montausier au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 24 Septembre 1689.

* J'ETOIS à la campagne, Monsieur, quand j'ai reçu la Lettre que vous m'avez adressée pour le Roi; mais dès que j'en ai été de retour je la lui ai rendue en main propre, & il l'a fort bien reçue. S'il me dit quelque chose, je ne manquerai pas, Monsieur, de vous le faire savoir, & je m'assure que vous me ferez bien la justice de croire que si ma bonne fortune vouloit que je ne vous fusse pas inutile, j'aurois une véritable joye de vous pouvoir témoigner que personne ne vous honore plus que moi & ne sauroit être plus sincerement que je suis, votre très humble & très obéissant serviteur.

* *Voyez Lett. LX.*

LXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Préſident de Novion.

A Colligny, ce 10 *Octobre* 1689.

CE que vous venez de faire pour votre famille, Monſieur, eſt ſi avantageux pour elle & ſi beau pour vous, que tous vos amis & vos ſerviteurs y doivent prendre part. Vous croyez bien qu'ayant de plus l'honneur d'être dans votre alliance, cela m'a touché extrêmement; & j'ai redoublé d'eſtime pour vous, vous voyant faire une action ſi peu commune & vous trouvant encore plus paré de votre vertu, que de la grande Charge que vous avez quittée. Je ſouhaite, Monſieur, que vous jouiſſiez long-tems de la gloire que cette action vous a acquiſe, & que vous me croyiez toujours, Votre &c.

LXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montataire ſa fille.

A Colligny, ce 10 *Octobre* 1689.

JE viens d'écrire au Premier-Préſident de Novion, ma chere enfant. Mille choſes me font te trouver bien heureuſe, mais ce dernier évenement acheve de me convaincre de ta bonne fortune. Il ſemble que le Premier-Préſident

ſident de Novion n'attendoit à ſe démettre de ſa Charge, que quand tu aurois terminé les affaires où tu avois beſoin de ſa conſideration.

LXVIII. LETTRE.

De Monſieur de la Rongere au Comte de Buſſy.

Ce 19 *Octobre* 1689.

VOus n'aurez que deux mots de moi cet ordinaire, pour vous dire que Bonne capitula le 12 de ce mois & que la garniſon ſortit le treize, tambour battant, meche allumée, enſeignes déployées, avec ſoixante chariots, & ſix-vingts charettes de bagages, pour être conduite à Luxembourg. La Campagne ſe diſpoſe à ſe terminer aſſez agréablement pour nous, puiſqu'il ſemble que les ennemis prendront leurs quartiers d'Hiver en leur pays. L'affaire des Suiſſes va ſi bien, que le Magiſtrat de Zurich qui eſt un zèlé Proteſtant, a changé de ſentimens ſur le rappel de leurs troupes, qui continuent à nous ſervir. Les affaires de Rome donnent quelque eſperance d'accommodement. Le Conclave avoit bien commencé, & le nouveau Pape ſuit ſes mêmes démarches. Il a fait faire des complimens à Monſieur de Chaunes.

LXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Buſſy, ce 20 *Octobre* 1689.

J'AI lu votre Livre des *Penſées ingénieuſes*, M. R. P. je l'ai trouvé beau & il m'a donné un plaiſir extrême. Ce n'étoit pas ſans raiſon que j'avois impatience de le voir. Ce que vous citez de moi m'a paru plus beau que dans les endroits où vous l'avez pris, & quand j'en ai voulu chercher la cauſe, il m'a ſemblé que les gens auprès deſquels vous m'avez mis n'étoient pas toujours ſi naturels ni ſi ſerrez que moi; qu'Ovide, tout joli qu'il étoit, ne croyoit jamais en avoir aſſez dit; qu'ainſi mes voiſins me donnoient du relief, & que dans mes Mémoires je n'étois comparé qu'à moi-même. Vous allez donner une étrange envie à tous ceux qui vous liront, de voir mes Mémoires: ils croiront que l'Ouvrage eſt admirable, dont ils verront de ſi agréables fragmens, ne ſachant pas que le jour que vous leur avez donné en augmente le mérite.

Pour vous, M. R. P. qui ne cherchez que la gloire & la grace de Dieu, vous n'avez pas laiſſé de louer plus finement le Roi que perſonne du monde; car ſous prétexte de comparer les belles penſées des anciens avec celles des modernes, vous avez rapporté en un ſeul Livre tout ce qu'on a dit à la louange de Sa Majeſté en mille endroits, & vous avez montré par-là que les panégyriques des Empereurs, &

& des grands hommes, étoient au dessous de ceux du Roi, aussi-bien que leurs actions.

LXX. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, ce 30 Octobre 1689.

VOTRE Lettre est venue au commencement de ma retraite, Monsieur, & il m'a fallu l'achever pour vous faire réponse, car on n'écrit point de ce pays-là; c'est l'autre monde, d'où il ne vient point de nouvelles par la poste. Vous jugez bien que je suis ravi que vous ne soyez pas mal-content de mon Livre, ni de moi. J'ai eu de bonnes intentions; & je vous avoue que j'ai tâché de vous mettre dans le plus beau jour qu'il m'a été possible, en vous copiant. Au reste, Monsieur, vous ressemblez à ces grandes beautez, qui ne se trouvent point si belles toutes seules, que lors qu'elles sont dans une compagnie qu'elles ont le plaisir d'effacer. Pour moi, Monsieur, je vous admire également par-tout, & si je consulte mon goût, je vous aime mieux seul que mêlé avec des gens qui ne vous valent pas, quelque mérite qu'ils ayent. J'oubliois de vous parler de votre derniere Lettre au Roi, je suis charmé des tours nouveaux qui y sont. Il n'y a que vous, en vérité, qui ait le talent de trouver dans un sujet usé quelque chose de neuf. Madame de Coligny n'aura de moi aujourd'hui, qu'un compliment, pour toutes les douceurs qu'elle me dit; ce n'est pas parce qu'elle me loue, que je

fication de la moitié de Colligny que v
mandiez au Roi par la Lettre que je lui
senté de votre part; mais comme c'est
tard que je puis, que je me résous de :
des choses desagréables à mes amis, je
voue, Monsieur, que j'ai mieux aim
laisser perdre l'espérance de vous-mêm
de vous écrire tout cruement, que le R
fait une règle générale de ne point doi
représailles de la nature de celle que v
demandiez. Le refus qu'il a fait de la
grace à tous ceux qui la lui ont demandé
doit en quelque façon consoler de ne
pas obtenue. Cependant quand je vous
ce conseil, je sens que je ne le puis p
pour moi, & que je suis très fâché qu
si peu d'égards à vos services, & au mi
dont vous m'aviez chargé. J'espere p
que votre présence, que vous me faite
rer, opérera quelque chose de bon pou
Je m'en réjouis par avance, comme c
casion qu'elle me fournira de vous a
Monsieur, que personne n'est plus vér
ment à vous que moi. Il n'y a aucune r
le considérable.

LXXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Thésut au Comte Bussy.

A Paris, ce 15 Novembre 1689.

COMME vous m'avez témoigné, Mo
souhaiter que je vous mandasse de
velles, je le vais faire, ravi de mériter

neur de votre amitié par quelque endroit. Ce n'est pas qu'il n'y ait des inconvéniens à écrire des nouvelles, car les premieres ne sont pas toujours bien sûres, & tout le monde sait les autres.

Les ennemis mettent leurs troupes en quartier d'Hiver assez loin de nos Places, car les brûlemens les en ont éloignez. Monsieur de Lorraine, Monsieur de Baviere, & la plupart des autres Electeurs sont allez trouver l'Empereur à Ausbourg, pour l'Election du Roi des Romains. Brandebourg & Saxe-Lawenbourg ne s'y veulent pas trouver.

Les affaires de Rome vont bien. Monsieur de Chaunes gouverne toujours le Pape. Le Roi vient de donner l'Evêché d'Angoulême à l'Abbé de Rezay, frere de votre ami.

LXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Thésut.

A Chaseu, ce 22 Novembre 1677.

QUOIQU'IL n'y ait rien de mieux dit ni de plus véritable, Monsieur, que ce que vous me mandez sur les nouvelles, qui est qu'elles sont incertaines quand on se presse de les écrire, & que quand elles sont sûres tout le monde les sait ; il vaut mieux les savoir de deux côtez, que de ne les point savoir du tout, & même c'en est une confirmation. D'ailleurs si tout le monde craignoit la même chose, on ne les sauroit point du tout.

Voilà les sièges & les batailles remises au moins jusqu'au Printems : d'ici là il ne se fera que

fident son frere qui est mon intime ami
des plus honnêtes hommes du Royaum
pere que je vous ferai au premier jour u
pliment sur une pareille grace.

LXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy, à Madame la * * *.

A Chaseu, ce 23 *Novembre* 1689.

VOus me mandez, Madame, qu'on
gure ma maison comme le Palais de
ses, & que sous cette idée on voudroit
fût invulnérable à toutes sortes de maux
mierement, Madame, les Muses n'ont
de Palais. Je n'ai jamais ouï dire qu'el
meurassent ailleurs que sur le Parnasse
maison d'un bel-esprit, si je l'étois, ne
vroit point appeller le Palais des Muses
plus, il n'y a que les personnes que l'on
dire invulnérables, & point les corps ina
Ce seroit même parler improprement,
dire d'une personne qu'elle est invulnér
toutes sortes de maux. Invulnérable ne
de que les blessures, & point les maladi

falloit donc dire, qu'on voudroit que ma maison fût inaccessible à toutes sortes de maux.

LXXVII. LETTRE.

De Madame de la * * * au Comte de Bussy.

Ce 26 Novembre 1689.

J'AI à vous remercier, Monsieur, de l'attention que vous faites à mes Lettres. Je n'aurois quasi osé esperer que vous leur fissiez tant d'honneur. Ce que je conclus, c'est qu'il ne faut plus vous écrire *currente calamo*. Voilà du Latin, je vous en demande pardon, c'est parler devant les Cordeliers; je n'y retournerai plus, car je n'en sai que cela. Mais enfin il ne faut plus que je vous écrive à la hâte, je vous dirois trop de sottises & je serois contrainte de me retrancher sur le bon cœur, car c'est sur cela où l'on ne me sauroit rien montrer.

LXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur l'Archevêque de Paris, du Harlay.

A Chaseu, ce 29 *Novembre* 1689.

COMME je n'ai personne de ma famille à Paris, Monseigneur, pour vous présenter l'Abbé de Bussy mon fils, trouvez bon que je vous le présente par cette Lettre. L'impatience où je suis qu'il ait l'honneur d'être connu

nu de vous, ne me permet pas d'attendre que j'aille à Paris pour vous le mener moi-même. Je vous supplie, Monseigneur, de le recevoir comme ayant l'honneur d'être dans votre alliance. Je suis assuré que l'état de ma fortune ne vous le fera pas moins considerer. Bien loin que ma disgrace vous ait refroidi, je vous ai vu avoir plus d'empressement pour moi, que quand j'étois tout auprès des grands honneurs de la guerre. J'ai rendu cette justice à votre vertu, Monseigneur, de le dire partout où j'en ai trouvé l'occasion, & je ne l'oublierai jamais. Cependant soyez persuadé qu'avec une reconnoissance infinie, j'aurai toute ma vie pour votre personne, Monseigneur, tout le respect & toute l'amitié imaginables.

LXXIX. LETTRE.

De l'Abbé de Thésut au Comte de Bussy.

A Paris, ce 30 Novembre 1689.

JE ne sai, Monsieur, que vous dire sur le retardement de votre voyage, car d'un côté le mauvais tems invite à garder la maison, & de l'autre la Cour n'a jamais été plus belle. Je fus dernierement témoin de toute sa magnificence. J'y vis briller tous les Petits-maitres nouvellement revenus de l'Armée.

Les Impériaux font des merveilles en Hongrie. Voilà trois batailles que Monsieur de Bade a gagné cette Campagne sur les Turcs. Je ne sai si cela ne fera point faire la paix entre les deux Empires. On dit qu'il y a déja des divisions parmi les Confédérez, tant pour

la

la fucceffion de Lawembourg que pour un Roi des Romains. Ils feront beaucoup plus incommodez que nous pour les quartiers d'Hiver, qu'ils font obligez de prendre chez eux : nous les avons extrêmement refferrez par nos incendies.

Les fept mille Danois deftinez pour l'Ecoffe ne font point encore partis, & l'on dit que notre Ambaffadeur qui eft à Copenhague retarde l'embarquement. Le Roi fait un armement confidérable pour la Campagne prochaine, tant fur mer que fur terre. Les vaiffeaux qui étoient cette année du premier rang, ne feront que du fecond; nos côtes feront armées de fregates pour les garder; & pour travailler à tous ces grands ouvrages, l'on a fait paffer de Toulon à Breft & à la Rochelle, une grande quantité d'ouvriers.

L'on parle d'un voyage du Roi à Compiegne au mois de Fevrier, & cette nouvelle eft fi publique, que je doute qu'elle foit vraye. On dit toujours que le Pape eft de nos amis. Nous lui avons fait mille avances, remis le Comtat, abandonné les Franchifes : cela le devroit rendre favorable à nos interêts, & à ceux du Roi d'Angleterre; cependant il n'a encore rien fait. D'onze chapeaux vacans, il en a donné un à fon petit-neveu; il réferve les autres pour faire les promotions des Couronnes, où l'on dit que Monfieur de Beauvais fera compris.

Les affaires d'Irlande font toujours en même état. L'Armée de Schomberg eft beaucoup moins forte que celle du Roi & manque de beaucoup de chofes, car elle ne fauroit recevoir du fecours d'Angleterre que par mer, & nous avons toujours des vaiffeaux capables de

fermer

fermer les paſſages ; c'eſt ce qui feroit douter que la nouvelle Reine d'Eſpagne pût paſſer ſi tôt, car les Eſpagnols s'opiniâtrent à ne vouloir point demander de paſſeport à la France.

Monſieur de Lauſun ſe diſpoſe toujours à ſon voyage d'Irlande. Il y mène ſix mille hommes que le Roi lui donne, avec environ quinze cens Irlandois Catholiques ; ſon départ ſera au premier jour.

Les Evêchez ſont deſtinez à de meilleurs ſujets que je ne ſuis, je me rends juſtice là-deſſus ; je me borne entierement à Gigny, & c'eſt encore beaucoup pour moi. Je me prépare d'y retourner à Pâques ; & pour vous montrer, Monſieur, que je veux m'y attacher, c'eſt que j'ai fait partie avec un de mes amis, homme d'eſprit, de Lettres, & je puis dire qui ne feroit pas indigne de votre amitié, s'il étoit connu de vous ; nous avons, dis-je, projetté enſemble d'aller répandre dans notre pays les ſemences de la parole de Dieu, ſelon les talens qu'il nous a départis. Dieu veuille qu'elles ne tombent pas en une terre ſtérile & pierreuſe, & qu'elles puiſſent produire de bons fruits ! Je demande auſſi au Seigneur l'exécution de ce deſſein, pour faire voir que les Abbez Commendataires peuvent trouver une occupation honnête. Heureux ſi dans ce ſéjour, je puis profiter d'un voiſinage tel que le vôtre !

LXXX

LXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Theſut.

A Chaſeu, ce 8 *Decembre* 1689.

QUAND j'irai ce Carême à la Cour, Monſieur, je ſerai fort aiſe de la trouver belle par le Roi, la Maiſon Royale, les Miniſtres, & par les Officiers de ſa Maiſon. Car pour la fine fleur de Chevalerie, ce n'eſt pas ce que je cherche. Je ſerai fort aiſe de la trouver toute partie pour l'Armée, & d'avoir les coudées franches le peu de tems que je ſerai à Verſailles. Pour peu que vous vouliez faire réflexion ſur l'état de ma fortune, vous comprendrez aiſément que je ne ſuis pas là comme j'y devrois être, & qu'il vaut mieux que je n'y ſois point du tout ou guere, que d'y être mal.

Pour le Marquis d'Uxelles, j'ai jugé d'abord ce que j'en vois aujourd'hui, qui eſt qu'ayant tenu cinquante jours de tranchée ouverte contre une grande Armée, l'avoir fort affoiblie par ſes fréquentes ſorties, & par ſa longue réſiſtance, n'ayant plus de munitions de guerre que pour défendre ſon chemin-couvert, & après être ſorti à la tête de ſix à ſept mille hommes des meilleurs troupes de France qu'il a conſervées au Roi, il n'étoit pas poſſible que Sa Majeſté ne fût fort ſatisfaite de ſa valeur & de ſa conduite. Les heureux ſuccès de l'Empereur contre les Turcs pourroient faire la paix entre eux; & ſi cela étoit, ce ſeroit pis pour nous que d'avoir perdu Mayence: mais j'eſpere aux diviſions des Confédérez.

Les

Les préparatifs que le Roi fait pour résister à ses ennemis sur la terre, ne le font point relâcher de ceux qu'il fait sur la mer; il ne méprise pas plus les Anglois que les Allemands.

Le bruit du voyage de Compiegne ne me paroît fait que pour embarasser les ennemis, & leur faire croire que le Roi ne tient à guere pour monter à cheval.

Avec si peu de connoissance que j'ai du détail des affaires d'Irlande, je ne saurois faire aucun raisonnement sur elles. Si Lausun mène au Roi Jaques un renfort de six mille hommes, Monsieur de Schomberg aura bien des affaires sur les bras.

Tout ce que vous me mandez de modeste sur le sujet d'un Evêché, ne m'ôte pas la pensée que vous en aurez un bien-tôt: tous les Evêques tiennent ce langage jusqu'à ce qu'ils le soient. Nous espérons d'être en Comté quand vous y évangéliserez, & de grossir le nombre de vos conquêtes.

LXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 13 *Décembre* 1689.

JE suis ravi que vous soyez contente de ma conscience, Madame. Il me semble qu'effectivement, je ne suis pas aujourd'hui en trop méchant état pour un pendard comme j'ai été autrefois. J'espere que nous nous verrons un jour en Paradis vous & moi; je ne vous disputerai point le degré, vous aurez le pas devant,

vant; je ne diſpute rien aux Dames, & ſurtout quand elles ſont aimables & de mes bonnes amies.

LXXXII. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 13 *Decembre* 1689.

JE vous trouve fort juſte, mon cher Couſin, quand vous faites les honneurs du Paradis; vous ne gagneriez guere d'en uſer autrement. Je voudrois que vous en euſſiez en ce pays-ci autant que j'en eſpere en celui-là, vous auriez bien l'air de vous en tenir à mon ſouhait, & de ne rien faire pour l'autre vie: mais la tendreſſe que je me ſens pour vous, & la bonne fête me font ſouvenir que je vous devrois bien faire une petite exhortation pour élever votre eſprit à des choſes, qui valent cent fois mieux que tout ce que vous auriez droit de prétendre en ce monde.

Quand vous me donneriez un an pour répondre à vos Lettres, je ne pourrois jamais faire entre nous les choſes égales. Je vous avoue encore, car il eſt bon que vous me connoiſſiez telle que je ſuis, que j'ai une habitude à la pareſſe, qui ne me permet d'écrire que quand je ne puis plus reculer.

LXXXIII.

LXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***.

A Chaſeu, ce 15 *Decembre* 1689.

JE croi, comme je vous l'ai mandé, Madame, que vous ſerez plus haut en Paradis que moi; mais quand vous le croyez auſſi & que vous le dites, n'avez-vous point peur de deſcendre, car vous ſavez que l'orgueil perdit le premier Ange? Je vous rends mille graces des ſouhaits que vous faites pour moi, Madame. Si les honneurs & les établiſſemens que mes ſervices ont méritez m'arrivoient à préſent, je croi qu'ils ne m'empêcheroient pas de me ſauver, car je ſuis fort deſabuſé des vanitez du monde, & je me ſuis fortifié contre les proſpéritez. Mais ſi je fuſſe allé à la grande fortune plus jeune que je ne ſuis & ſans avoir paſſé par les diſgraces, je me fuſſe aſſurément perdu. Faites-moi donc réponſe ſur le champ, puiſque vous le voulez, Madame: je m'en trouverai mieux.

LXXXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Theſut au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 21 *Decembre* 1689.

EN quelque tems que vous veniez à Cour, Monſieur, vous y ſerez toujours

très bonne figure. Si vous n'y occupez pas le rang que vous méritez, il n'y a perſonne qui ne vous y traite comme digne de l'occuper, & je ne ſai ſi un bon cœur ne doit pas être content de l'eſtime des honnêtes gens, & ſi de pareils ſentimens ne doivent pas vous tenir lieu de bien des choſes.

Pourvu que mes Lettres ne vous ennuyent point, Monſieur, vous en aurez toutes les ſemaines, mais il faut que la matiere me ſoutienne; autrement je courrois riſque de vous ennuyer. On parle toujours d'un voyage du Roi à Compiegne pour voir ſa Maiſon, dont Sa Majeſté a augmenté la paye de ſix ſols par jour pour les Gardes. On parle encore d'un ſiège pour ce tems-là, & on nomme Namur ou Charleroi. Un Prince du Sang, MONSEIGNEUR ou MONSIEUR, commandera l'Armée d'Allemagne, Monſieur de Duras aura un Camp volant ſur le Rhin, & Monſieur d'Humieres reſtera toujours en Flandre. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg continuent toujours à ne vouloir point aller à Ausbourg pour l'élection d'un Roi des Romains, enſorte qu'on croit que cette cérémonie ſe remettra à une autre fois. Le Brandebourg même, qui a plus contribué à cette derniere Campagne que l'Empereur, eſt fâché que ce Prince ait promis aux Hollandois que les Miniſtres des Princes de l'Empire ne ſeront point reçus à la Diete qui ſe doit tenir à la Haye pour délibérer ſur les moyens de la Campagne prochaine, & l'on croit même que cet Electeur ſeroit aſſez diſpoſé à nous écoute. L'Electeur de Baviere n'eſt pas content non plus, & l'on dit que le Roi de Suede commence à négocier avec nous. Ce qu'il y a de

vrai, c'eſt que la guerre ſera auſſi incommode à ces Princes-là qu'à la France, & qu'ils s'en laſſeront auſſi-tôt.

Le Prince d'Orange a des affaires à Londres. On rompit dernierement ſon portrait avec les ornemens Royaux dans la maiſon de Ville; on fait de grandes recherches de l'auteur de cette action. Les Anglois ne trouvent pas trop bon que ce Prince ait retenu pour ſa garde les Danois qui étoient deſtinez pour l'Ecoſſe.

Les choſes ſont toujours au même état en Irlande. Le Roi Jaques eſt tombé malade. Monſieur de Lauſun doit paſſer en ce pays-là avec des troupes & le titre de Capitaine-Général. La Hoguette y va Maréchal de Camp, le Régiment de Trelon eſt nommé pour y aller.

L'on me mande de Catalogne que le peuple eſt révolté contre les troupes Eſpagnoles, parce que Villa-Hermoſa a fait arrêter deux ou trois perſonnes, & mourir quelques autres qu'on accuſoit d'intelligence avec les François; & la ſédition a été ſi loin, que Villa-Hermoſa a été obligé de ſe retirer à Barcelonne avec les troupes; & même en cas de plus grands troubles, il a fait préparer quatre ou cinq galeres au port pour ſe ſauver. On parle aſſez incertainement de Rome, & ce que l'on dit de plus vraiſemblable, c'eſt que le Pape ménage tous les Princes Chrétiens, pour ſe preſſer d'avancer ſa famille. Vous ſavez que le Cardinal de Furſtemberg a été obligé de ſe ſauver de Rome déguiſé en Cavalier, averti par le Pape des menées qu'on faiſoit contre lui; & peut-être eſt-ce une ruſe du Souverain-Pontife, pour ne point chagriner l'Empire qui a proſcrit le Cardinal.

LXXXV.

LXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Theſut.

A Chaſeu, ce 23 Decembre 1689.

L'AMITIE' que vous avez pour moi, Monſieur, vous fait croire que je ferai à la Cour la figure que j'y devrois faire. La plupart des gens qui ſont en ce pays-là, y ſont arrivez depuis que j'en ſuis ſorti, les choſes préſentes les occupent tout entiers; & ceux-mêmes qui m'ont vu autrefois, ou qui ont ouï parler de moi, me regardent comme un homme malheureux, dont le commerce peut nuire, ou du moins avec qui il n'y a rien à gagner. L'envie même leur fait croire que j'ai mérité ma diſgrace. Et je ne penſe pas me tromper beaucoup, quand je croi que ceux qui me ménagent ou qui me recherchent en ce pays-là ne ſont pas contents de la Cour. Il n'y a donc plus que mes bons amis qui puiſſent me rendre juſtice ſur ce que je puis valoir. Et où ſont-ils ces bons amis? Les uns ſont morts, les autres s'en ſont allez avec ma fortune, & s'il ſe trouve encore quelque bon cœur qui me voulût ſervir, c'eſt la pitié qui me l'attire; & j'aime autant ne l'avoir pas, que de ne l'avoir que par cet endroit.

Vos Lettres m'ennuyeroient ſi peu, Monſieur, que ſi je n'avois peur de vous ennuyer moi, je vous en demanderois tous les ordinaires. Mais je ſai vivre, & je ſens l'offre honnête que vous me faites, comme je dois.

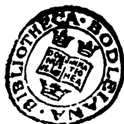
Plus ou moins de nouvelles ne feront rendre vos Lettres plus ou moins long mais elles me seront toujours agréables. vous prie de me mander quand on dit q Roi va à Compiegne ; s'il prenoit Namur feroit faire le paroli à Mayence.

Si MONSEIGNEUR ou MONSI commandoit l'Armée d'Allemagne, les e mis iroient plus bride en main & le servi Roi en iroit mieux. Si la division se met mi les Confédérez, le Roi sera bien-t maitre, & pour peu que leurs interêts les unissent, nous acheverons de les séparei d'autres interêts. C'est à cela que notre a sera bien employé.

L'ambition du Prince d'Orange pou bien le perdre, en lui faisant croire qu'il pas si loin d'être Empereur, qu'il étoit i deux ans d'être Roi.

Dès que j'ai vu que le Pape confi l'Election du Prince Clément de Bavier n'ai pas douté qu'il ne le fît pour reg la confiance des Confédérez, que les app ces de liaison qu'il avoit avec nous lui av fait perdre.

S'il y avoit encore un Dom Joseph guerite en Catalogne, comme il y a cin te ans, cette Province pourroit bien re secouer le joug des Espagnols en faveur.



LXX

LXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 1. Janvier 1690.

BON JOUR, Monſieur, & bonne année. Je vous aſſure que je vous la ſouhaite auſſi heureuſe qu'à moi-même, c'eſt-à-dire, que nous la paſſions dans la grace de Dieu & en bonne ſanté. Je croi que ce ſera aſſez, car comme je ne ſonge pas à être Maréchal de France, je ne penſe pas, Monſieur, que vous ſongiez à être Cardinal. Cependant je ſuis perſuadé qu'il y a bien des gens dans le ſacré College fort au deſſous de votre mérite; & ſans vanité, plus de quatre Officiers de la Couronne qui ne me valent pas.

LXXXVII. LETTRE.

De l'Abbé de Theſut au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Janvier 1690.

VOus voulez bien, Monſieur, que je vous ſouhaite la bonne année & qu'elle ſoit ſuivie de quantité d'autres, dans leſquelles vous m'honoriez toujours de vos bonnes graces.

Le Roi vient de donner l'Abbaye de Saint-Germain des Prez au Cardinal de Furſtemberg. Elle vaut cent mille livres de rente. Cela ne

vaut pas l'Electorat de Cologne, mais cela est fort bon au défaut de l'autre.

Le Marquis d'Aluys est mort, & le Roi a donné le Gouvernement d'Orleans au Comte de Sourdis son cadet. Le Marquis d'Hoquincourt vient aussi de mourir. Le Marquis de Saint Simon, à quatre-vingt dix ans, sans pouls & sans mouvement, a été cru mort pendant un jour; il est enfin ressuscité & revenu de-là: il dit n'avoir jamais dormi plus tranquillement qu'il venoit de faire.

Le Roi a ordonné ses équipages prêts pour le premier de Mars. De savoir maintenant si c'est pour Sa Majesté, ou pour Monseigneur, ce sont Lettres closes: toujours assure-t-on fort que Monseigneur commandera l'Armée d'Allemagne, & Monsieur celle de Flandre. Dieu sur tout.

On ne sait rien encore de bien positif, sur l'union des Confédérez. Les uns disent que la Suede commence à nous écouter, d'autres que Monsieur de Baviere n'est point content, & enfin que Brandebourg & Saxe ne veulent point assister à la Diete d'Ausbourg pour l'Election du Roi des Romains. Les Electeurs Protestans demandent qu'on donne l'Electorat à un Prince de Lunebourg; les Catholiques à l'Evêque de Salsbourg. Enfin beaucoup de gens croyent que la succession de Saxe-Lawenbourg est capable de causer des divisions parmi eux, & que d'ailleurs l'argent leur manquera plutôt qu'à nous, & d'autant plus que l'on dit qu'il n'y a point d'apparence qu'il y ait de paix entre les deux Empires.

L'Armée de Monsieur de Schomberg est en-

tie-

tierement ruïnée par la dyssenterie. Il y est mort plus de quatorze Colonels, & l'on ne sait pas encore si ce Général n'est point du nombre. Un Mylord Anglois a passé avec son Régiment dans l'Armée du Roi Jaques, & Boisselot Maréchal de Camp en Irlande s'est emparé de quelques postes occupez par les ennemis, & y a trouvé plus de mille hommes morts depuis peu de la dyssenterie.

LXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Evêque d'Autun.

A Chaseu, ce 3 Janvier 1690.

JE ne fus pas surpris de ne recevoir pas de réponse de vous dimanche dernier, Monsieur, & je n'y songeai pas quand je vous écrivis ce jour-là; mais mon zèle m'emporta: vous avez trop d'occupation de pareils jours. Il est vrai que vos soins pour votre Diocese vous font desormais dès jours de fêtes de tous les jours; cela interrompt bien le commerce des profanes avec vous.

LXXXIX. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6 Janvier 1690.

JE vous souhaite cette année, Monsieur, aussi heureuse que vous le méritez, & je vous sup-

 plie

plie de croire que la révolution de mille ſiecles me trouveroit dans ce ſentiment. Je dis la même choſe à Madame de Colligny. J'ai lu avec plaiſir les réflexions que vous faites ſur les affaires publiques. Je voudrois que le Roi eût vu la Lettre que vous m'écrivez. J'ai trouvé le Livre *des Penſées ingénieuſes* du Pere Bouhours, excellent; mais ſans vous il ne le ſeroit pas tant de la moitié. Madame de Sevigny ne reviendra que l'Eté prochain. Je dinai hier chez Monſieur de Lamoignon, avec Deſpreaux, Racine & deux fameux Jéſuites. On y parla des Ouvrages anciens & modernes; on oppoſa le ſeul Paſcal à Ciceron, à Seneque & au divin Platon. La converſation eût été digne de vous. Pour moi, j'oppoſai Fra-Paolo à tous ces gens-là, & je n'en veux rien rabattre; bien des connoiſſeurs ſont de mon ſentiment.

XC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy, de Monſieur d'Autun & de Meſdames de Toulonjon & de Colligny, à Madame de Sevigny.

A Autun, ce 6 Janvier 1690.

UNE partie de vos amis & de vos parens, Madame, ſe trouvant enſemble pour faire les Rois, après vous y avoir ſouhaité, ſe ſont propoſez pour un de leurs plaiſirs de vous écrire. Ce ſont des gens qui ont quelque réputation d'eſprit, c'eſt pour cela qu'ils veulent cauſer avec vous. Le nombre des agreſſeurs ne vous fera pas peur, Madame. Vous avez déja

vu & vous êtes encore ſur le point de le revoir, qu'une ſeule tête qui penſe bien, qui prend de juſtes meſures & qui n'a point d'Alliez qui la contrarient, réuſſit mieux que des Confédérez. Mais pour parler ſans figure, vous ſerez auſſi peu embarraſſée à nous répondre, que le Roi à battre l'Empereur.

Nous ſommes en peine de ſavoir ſi vous êtes de retour de Bretagne à Paris. Nous ſavons que vous y êtes allée avec la Ducheſſe de Chaunes, & qu'elle va de là trouver ſon mari à Rome. Pas un de nous n'a cru que vous la vouluſſiez accompagner en ce voyage, ſachant que

Rarement à courir le monde,
On en devient plus gens de bien.

Avez-vous été bien aiſe de l'augmentation des monnoyes? Pour moi, je ne m'en ſuis réjouï que pour mes amis dont la bourſe étoit pleine quand on a publié l'Edit. La belle Magdelonne paſſera-t-elle l'Hiver à Paris? Voilà un article conſidérable pour vous, Madame, & pour nous, par l'interêt que nous y prenons. Si vous voulez ſavoir la vie que nous faiſons, nous vous dirons que la plupart de nous fait très bonne chere & que nous nous en ſentons tous; qu'après cela nous nous quittons pour ſonger à nos affaires. Nous ne paſſons pas un jour ſans nous raſſembler pour jouer & nous entretenir de nouvelles. Nous traitons quelquefois des matieres de morale & de Religion, mais non pas théologiquement. Les étrennes nous ont occupé quelque tems, on s'en eſt donné réciproquement où la façon a été plus conſidérable que la matiere.

Il faut dire la vérité, Madame, c'est-là passer doucement la vie; elle paroît courte: cependant il faut travailler à quelque chose de plus solide que tous nos amusemens. Nous y sommes bien résolus; les uns prennent pourtant les affaires plus à cœur que les autres. Il y en a parmi nous qui ne se pardonnent rien, & vous devinez bien qui c'est. Il y en a de plus indulgens, mais quoiqu'ils diffèrent de sentimens pour les moyens de se sauver, ils s'accordent tous pour l'amitié & le respect qu'ils ont pour vous.

XCI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Thesut.

A Chaseu, ce 8 Janvier 1690.

* JE vous rends mille graces, Monsieur, des souhaits que vous faites pour moi; j'en fais autant pour vous.

Si le Roi marche cette Campagne, il ne demeurera guère de gens chez eux.

Si nous pouvons desunir les Confédérez, cela vaudra mieux pour nous que de prendre des Places, ou que de gagner des batailles. Tous les deux couteront de l'argent au Roi, mais dans l'un il conserve ses hommes. Pour la paix de Constantinople & de Vienne, je ne comprends pas que l'Empereur ne la fasse point, quoi qu'il lui en coute; car enfin il nous hait & nous craint encore plus que les Turcs.

Si

* *Voyez Let. LXXXVII.*

Si le Pape vit quelque tems, il nous servira dans une paix générale; s'il meurt bien-tôt, il n'aura fait du bien qu'à sa Maison.

Je ne croyois pas qu'il fallût une maladie d'Armée pour emporter Monsieur de Schomberg, il a plus de soixante & dix ans. Pour le Prince d'Orange, j'ai peur qu'il ne soit assassiné. Les Anglois feront un pareil coup plus impunément qu'ils n'ont fait la révolte contre leur Maitre; celui-ci a un fils, & l'autre n'a point de suite.

XCII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise de Monjeu.

A Chaseu, ce 10 Janvier 1690.

MANDEZ-nous, Madame, avec qui vous avez passé les Rois; si Mademoiselle de *** y étoit: je croi son commerce encore meilleur de près que de loin. Je savois déja comment elle écrit, je voudrois bien savoir comme elle parle.

J'aurois encor la curiosité
De voir les traits de son visage.
Je saurois volontiers, si sa jeune beauté
Est, comme son esprit, digne de notre hommage,
M'en coutât-il la liberté.

Si je la perdois avec elle, Madame, j'enterrerois la Synagogue avec honneur; & cette derniere passion ne seroit pas la moins raisonnable de ma vie. Le commerce qu'elle & Monsieur

*** ont ensemble, ne m'empêcheroit pas de m'engager; s'il a bien du mérite de son côté, j'ai du moins l'avantage d'être le dernier venu, & d'ordinaire cela n'est pas d'une petite considération auprès des Demoiselles. Cependant comme il est encore incertain que nous devenions rivaux lui & moi, vous voulez bien, Madame, que je lui souhaite de la santé & du repos d'esprit, & à vous la continuation de votre amitié pour moi.

XVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Thesut au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13 Janvier 1690.

Il est certain que le Roi a ordonné à Monsieur le Grand, à Monsieur le Premier & à Monsieur de Livry, que ses équipages fussent prêts pour le premier de Mars; & ensuite de cela on dit que toutes les Armées seront commandées par des Princes du Sang.

Dieu veuille que le Pape fasse son devoir de Pere commun, pour le repos de la Chrétienté Ce n'est pas que nous ne soyons en état de ré sister à tous nos ennemis, quelque nombreu qu'ils soient; mais le dedans du Royaume e souffrira, car les peuples sont déja si miserabl qu'il faut peu de choses pour les accabler. D'a leurs si les Confédérez demeurent unis, ils no feront de la peine. Il est vrai que la Franc besoin de guerre pour occuper la jeunesse pour l'instruire dans ce métier-là, mais guerre comme celle-ci passe la raillerie.

P

parle diverſement de la paix des deux Empires; les nouvelles publiques diſent que les Envoyez Turcs a Vienne ont été congédiez, parce que les Allemans mettent la paix à ſi haut prix, que les conditions en paroiſſent inſupportables; d'autres veulent que les Turcs ſoient en état de l'accepter à toutes conditions. Enfin il n'y a rien de certain à tout cela.

L'on dit que les Confédérez ſont plus unis que jamais, ainſi toute notre reſſource eſt dans la valeur de nos troupes & dans la bonne conduite du Roi, qui gouverne & donne ſeul le mouvement aux Armées; au-lieu que nos ennemis ſont compoſez de corps différens qui ont chacun leur interêt particulier, qui ne ſe rapporte pas toujours au bien commun. On ne parle plus de la mort de Monſieur de Schomberg. Nous ne ſommes guere inſtruits de ce qui ſe paſſe en Irlande & en Angleterre; dans deux ou trois mois nous ſerons mieux informez. Cependant la fermeté des Suiſſes mettra les deux Bourgognes à couvert.

Le Pape demande bien des choſes pour ſe réconcilier avec nous. Il veut qu'on révoque tout ce qui a été fait au Parlement & au Clergé ſous le précédent Pontificat; qu'on reſtitue les canons & les autres choſes priſes dans le Comtat d'Avignon. Tout cela me paroît aſſez impoſſible, & attendu ſa vieilleſſe, il y a apparence qu'il ſera mort avant que cela ſoit accommodé. Madame de Thiange eſt fort mal.

XCIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Toulonjon.

[illegible], ce 18 Janvier 1690.

[illegible] mille graces, ma chere sœur, [illegible] de Monsieur d'Autun ; j'aime [illegible] ayez part à tous les plaisirs [illegible] Je demanderai pourtant au Pré[illegible] [illegible]page quand il sera tems, car il faut [illegible] sois auparavant assuré du gîte. Cela est [illegible] de voir que mon frere se réjouisse d'a[illegible] la goute, & cela fait bien connoitre, que [illegible] maux sont des biens en comparaison de [illegible] grands maux. Ce n'est pas assez pour vous, ma chere sœur, pour mon frere & pour moi, [illegible] votre mal de poitrine n'augmente point, il faut encore qu'il diminue; car votre esprit, votre Raison, & toute votre personne me font trouver que vous êtes digne d'une longue & heureuse vie.

XCV. LETTRE.

De la Comtesse de Toulonjon au Comte de Bussy.

A Autun, ce 18 Janvier 1690.

J'AI impatience de savoir, Monsieur, quel jour nous aurons l'honneur de vous voir. Monsieur de Toulonjon a fort la goute aux genoux.

Il fut hier à la chasse pour augmenter son mal, & il a réussi; je croi qu'il n'en demandera pas davantage. Pour moi, Monsieur, je sens comme je dois les bontez que vous m'écrivez sur la petite incommodité que j'ai eue. On ne reçut hier aucunes nouvelles, sinon que Madame de Thiange est fort mal.

XCVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Thesut.

A Chaseu, ce 19 Janvier 1690.

* JE ne sai plus que dire du Pape; ce que je sai assurément, c'est que pour sa famille il n'a pas la conscience si délicate que l'avoit son prédécesseur; & que pour ce qui regarde l'Empire & la France, il en use, par ses ménagemens, en vrai Italien. Vous dites plaisamment, Monsieur, qu'il faut de la guerre à la France pour exercer la jeunesse, mais que si celle-ci dure, elle passera la raillerie. Il est vrai que si on laissoit faire les ennemis, il ne resteroit point de François pour se servir des leçons qu'ils auroient prises dans cette guerre; mais Dieu & le Roi y mettront bon ordre. Je voudrois bien que les Turcs ne fissent point la paix, mais je voudrois aussi qu'ils fissent mieux la guerre: c'est qu'ils n'ont point de tête pour soutenir le méchant état de leurs affaires, & cela me fait craindre & croire qu'ils feront enfin un Traité.

Il me paroit que le Roi a raison de mettre des Princes du sang à la tête de ses Armées, sur-tout

* Voyez Lett. XCIII.

tout quand il en commande une lui-même. Les troupes feront mieux leur devoir sous des Princes du sang que sous des Gentilshommes. Il ne faut pas seulement que ceux-ci sachent bien la guerre pour être dignement respectez, il faut encore qu'ils ayent de l'esprit, l'air grand & les manieres nobles; & où les trouverez-vous ainsi en France aujourd'hui?

Je suis comme vous, Monsieur; je croi le Roi la meilleure piece de notre sac. On me vient de mander que Monsieur de Schomberg [illegible], & ce qui le fait croire, c'est [illegible] marier; mais c'est une marque, à [illegible] dix ans qu'il a, qu'il veut bien-tôt [illegible]. Pour les canons & les autres choses [illegible] Saint Siège dans le Comtat d'Avignon, [illegible] qu'on les a rendus quand on a rendu la [illegible]

XCVII. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Bussy.

A Autun, ce 26 Janvier 1690.

C'ETOIT assez, mon Cousin, de n'avoir point l'honneur de vous voir aujourd'hui après m'y être attendue, sans apprendre que vous êtes malade. Ce sont deux chagrins dont vous pouviez m'épargner la moitié. J'espere que vous ne me laisserez pas long-tems me plaindre de vos maux & de votre absence. Quand on aime bien ses amis, on se porte bien, & on les vient voir souvent. Voilà les seules preuves que je demande de votre amitié.

On

On me mande que le Marquis de Saint-Simon a été mort vingt-quatre heures: & comme on vouloit l'enterrer, il pria qu'on remît la cérémonie à une autre fois. Envoyez-moi vos nouvelles, Monsieur, vous ne manquez pas de gens qui vous en mandent. Ils sont assez bien payez par vos réponses, & par le soin que vous prenez de les faire connoitre à la postérité. Ce qui me réjouït c'est qu'elle n'aura que mes restes, & que j'aurai eu avant elle le plaisir de vous lire & de vous admirer. On m'a dit qu'on vous avoit envoyé des Vaudevilles. S'ils sont propres à passer par une grille, envoyez-les moi.

XCVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Autun, ce 25 Janvier 1690.

VOUS ne sauriez croire, ma chere Cousine, combien je suis content de votre Lettre: je l'ai lue en bonne compagnie, on a battu des mains, on l'a trouvée naturelle, avec des traits délicats & vifs, enfin elle est de mon goût. L'endroit où vous dites que la postérité n'aura que vos restes, est plaisamment dit; je le trouverois tel, quand il ne me flatteroit pas. Je voudrois bien, Madame, que ceux qui m'écrivent des nouvelles, les égayassent comme vous; vous avez trouvé le secret de me faire rire de la létargie de Monsieur de Saint-Simon, quoique ce soit la matiere du monde la plus triste. Je vous envoye les chansons

que

que vous me demandez. Elles peuvent passer par une grille aussi honnête que la vôtre. Dieu n'y est point offensé, car on peut en conscience médire en gros du genre-humain, il n'y a que le détail de défendu. Sainte Thérese en auroit fait un sujet de méditation. J'irai vous apprendre l'air au premier jour, vous en ferez après cela l'usage qu'il vous plaira; il est assez commode de pouvoir chanter & prier de la même chose.

XCIX. LETTRE.

De l'Abbé de Thésut au Comte de Bussy.

A Paris, ce 26 Janvier 1690.

LE Maréchal de Lorges a manqué d'être pris ces jours passez par un Parti des ennemis près d'Huningue, il n'avoit avec lui que quarante dragons.

On prétend que les Hollandois sont assez disposez à s'accommoder avec nous. La crainte que leur Commerce ne soit tout-à-fait ruiné par les vaisseaux du Roi, & d'ailleurs les réflexions qu'ils ont faites sur la conduite un peu hautaine du Prince d'Orange, leur donnent lieu de songer à eux. Si cela étoit, le chapelet commenceroit à défiler. On ne dit rien de positif d'Angleterre ni de Rome. Monsieur le Maréchal d'Humieres vient à la Cour pour le mariage de sa fille. Le bruit est qu'il y a trente-deux amans sur le tapis. L'Abbé Berrier quitte ses Bénéfices, pour faire du Prieuré de Perrecy une maison comme celle de la Trappe.

Le

Le couronnement du Roi des Romains a été fait à Ausbourg à la fin de Janvier; mais cette fête a été troublée par la nouvelle qu'on y reçut, que trois ou quatre Régimens Impériaux commandez par le Duc de Holſtein, ont été défaits en Bulgarie par les Tartares. Cuproly, frere du Grand-Viſir qui prit Candie, vient d'être fait Grand-Viſir; on en eſpere des merveilles. La paix entre les deux Empires n'eſt pas trop en chemin de ſe faire cette année, & les Turcs ſe diſpoſent à mettre cent mille hommes ſur pied. On ne comprend rien à la conduite du Pape.

C. LETTRE.

Du Préſident de Rezay au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31 Janvier 1690.

VOus voulez bien, Monſieur, que je vous faſſe tout à la fois mon compliment ſur la mort de Monſieur le Comte de Dalet, ſur la ſucceſſion de Monſieur le Marquis de Colligny votre petit-fils, & ſur le ſuccès de la Thèſe de Monſieur l'Abbé de Buſſy. Il ne s'eſt pas encore vu de Thèſe, ni remplie de plus de matiere, ni ſoutenue avec plus d'eſprit & de capacité. L'approbation générale qu'il a eu m'a donné la plus grande joye que j'aye eu de ma vie. Je ne penſe pas que j'en puiſſe avoir davantage, à moins qu'il ne ſe préſentât occaſion de vous rendre un ſervice important & de vous faire connoître, Monſieur, combien je ſuis, Votre &c.

CI.

CI. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31 Janvier 1690.

JE ne ſai, Monſieur, comment j'ai attendu ſi tard à vous donner le bon jour, & à vous ſouhaiter une heureuſe année pleine des bénédictions du Ciel & de celles de la Terre, qui ne gâtent quelquefois rien. J'ai été fort intrigué au ſujet d'une perſonne des mes amies à qui il eſt arrivé une affaire deſagréable; & le mouvement que je me ſuis donné de ce côté-là, m'a rendu un peu pareſſeux ſur d'autres devoirs; mais je n'ai pas laiſſé de vous faire en ſecret ma cour, & d'entendre avec plaiſir tout ce qui ſe dit de vous & de votre eſprit dans le monde.

Mademoiſelle de ** m'a fait dire par Madame la Marquiſe de Monchevreuil, qu'elle m'étoit bien obligée de mon préſent, & que mon Livre avoit de grands agrémens pour elle. Cela ne peut guere tomber que ſur les endroits qui regardent le Roi, & cela vous regarde ſans doute plus qu'un autre. Mais ce n'eſt pas aſſez, Monſieur, & quoi que vous en diſiez, je ne ſerai pas content que vos penſées ne produiſent quelque choſe de ſolide, c'eſt-à-dire, que les fruits ne viennent après les fleurs.

J'ai à vous faire compliment ſur la Thèſe de Monſieur l'Abbé de Buſſy. Il ſoutient parfaitement bien, & fait paroître beaucoup d'eſprit & de ſavoir. Comme il s'attache à l'étude & qu'il a de l'honneur, je ne doute pas qu'il ne réuſ-

réussisse, & qu'il ne se distingue dans sa profession, pourvu qu'il continue à vivre toujours régulierement, & à avoir non-seulement une bonne conduite, mais encore une bonne réputation.

On m'a dit que Madame de Colligny étoit allée en Auvergne recueillir une succession: je m'en réjouïs avec elle & avec vous, & je vous prie de me faire savoir quand elle sera revenue. J'ai à lui demander pardon sur le droit d'ainesse que je lui ai donné sur Madame sa sœur Religieuse à Dijon, & je me flatte qu'elle sera assez bonne pour me pardonner une faute de cette nature, quand elle saura que je suis bien-aise de m'être mépris.

CII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Thésut.

A Autun, ce 5 Février 1690.

* LA nouvelle du dégoût que les Hollandois ont de la conduite du Prince d'Orange se mande ici de plusieurs endroits. Ce seroit une fortune pour nous, si cette liaison commençoit à se rompre.

Je compte le mariage de Monsieur de Schomberg pour une mort un peu plus éloignée de quelques jours. Le mécontentement des Anglois sur les troupes étrangeres & sur les subsides, produira tôt ou tard quelque chose de bon pour nous. Je pense comme vous, que le détachement des Gardes Françoises & des Gardes Suisses n'est que pour une recrue, & que le Roi

* *Voyez Lettre XCIX.*

Roi n'eſt pas fâché que l'on croye cela myſtérieux pour embaraſſer les ennemis. Penelope n'a jamais eu plus de ſoupirans que Mademoiſelle d'Humieres. Je ne penſois pas que la réforme de la Trappe pût avoir des imitateurs. Si les Turcs prennent courage, ce ſera une grande diverſion pour le Roi. Un Grand-Viſir de mérite peut rétablir les affaires de cet Empire.

CIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 5 Février 1690.

* JE vous rends mille graces, M. R. P. des ſouhaits que vous me faites des bénédictions du Ciel & de la Terre; j'eſpere ces premieres pas vos prieres & par vos *Penſées Chrétiennes*, qui eſt ma lecture ordinaire de dévotion; & je m'attends aux autres par la raiſon que tout finit, les diſgraces comme les proſpéritez, & ſur-tout par les ſentimens que j'ai dans le cœur pour le Roi & que je ne lui laiſſe pas ignorer.

Pour la réputation de mon eſprit, elle me coûte trop cher pour que je ſois bien-aiſe de la mériter. Il n'a pas tenu à moi que ma fortune ne fût auſſi bien établie; mais il n'a pas plu à Dieu de récompenſer tant de peines que je ne prenois pas pour lui. Je ſuis ravi de l'approbation que vous donnez à l'Abbé de Buſſy, & que vous ſoyez auſſi content chez vous de ſes mœurs que de ſon eſprit.

Vous m'avez fait un grand plaiſir de m'en-voyer

* *Voyez Lett. CI.*

oyer la Lettre de Monsieur de la Chambre; lle est fort bien écrite, & ne dit de vous que e que tous ceux qui vous connoissent, doient penser. Madame de Colligny ne vous ardonneroit pas aisément de la prendre pour ainée, si vous aviez vu sa sœur; mais elle e trouve point que ce soit une offense de l'aoir présumé: il pourroit même y avoir un ôté obligeant à cette méprise.

CIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

Aux Rochers, ce 5 Février 1690.

CETTE date vous représente d'abord un desert, une solitude. Mon fils y passe une partie de sa vie avec son Epouse: ils ont tous leux bien de l'esprit. C'est en ce lieu que votre Lettre m'a trouvée. Mais, mon Cousin, avant que de vous rendre compte de ce que je fais, l faut que je commence par l'Eglise, & que je rende mille graces à notre Prélat de l'honneur de son souvenir. J'en ai été véritablement touchée: j'avois pensé plusieurs fois à lui, je l'avois même écrit à Monsieur l'Abbé de Roquette qui est venu à nos Etats: mais j'en étois demeurée là; & me trouvant trop loin pour me faire entendre, je me contentois de conserver dans mon cœur tous les sentimens d'estime & de respect, qu'on a infailliblement pour lui dès qu'on a l'honneur de le connoitre. Dans cette disposition, son nom me fauta aux yeux en ouvrant votre Lettre. Je vous laisse à ju-

juger, Monſieur, quelle joye & quelle reconnoiſſance m'a donné un ſouvenir ſi précieux. Après que notre Prélat a vu cet endroit, je ſuppoſe qu'il n'a pas le tems d'écouter le reſte de cette Lettre, & qu'étant paſſé dans ſon cabinet pour des affaires importantes, je puis vous parler avec notre liberté ordinaire. Je ne voi auprès de vous que Madame de Toulonjon & ma Niece, qui ne me font nulle peur: je vous trouve en très bonne compagnie; & dans une telle ſociété il n'y a nul chapitre que vous ne puiſſiez traiter auſſi bien que dans Paris. Nous avons auſſi quelquefois de fort bonnes converſations ici. Je vins en ce pays, comme vous ſavez, avec Madame la Ducheſſe de Chaulnes, il y a dix mois. J'étois ſouvent avec elle à Rennes, & elle me fit faire un fort joli voyage en Baſſe Bretagne. Ce fut là où Monſieur le Duc de Chaulnes reçut ordre du Roi de retourner inceſſamment à la Cour, & puis à Rome. Cela renverſa tous nos projets d'aller voir la Flotte à Breſt. Nous revinmes fort triſtes à Rennes, & le 20 d'Août ils partirent pour Paris. Madame de Chaulnes me vint dire adieu ici, où elle coucha, & m'y laiſſa avec douleur. J'eſperois qu'elle me rameneroit, comme elle m'avoit amenée: la Providence en avoit diſpoſé autrement.

Vous ſavez le reſte de ce qui regarde le voyage de Rome; & pour moi je ſuis reſtée ici avec une partie de ma famille, dans une belle maiſon, au milieu de mes affaires; car j'ai deux Terres en ce pays. Je n'ai rien gagné au rehauſſement des monnoyes: je n'ai point eu de vaiſſelle d'argent à revendre. La belle Madelonne eſt dans ſon Château de Provence, & moi fort

 nt paisiblement dans celui-ci. Je croi que je retournerai à Paris à la fin de l'Eté. Voilà ma ie & mon projet, & Dieu sur tout. Il n'y a en que je souhaitasse plus fortement que d'ê-e dévote, & occupée de la seule grande af-ire que nous avons tous à faire. Nous fai-ons des lectures toutes divines ; mais j'avoue u'encore que mon esprit soit parfaitement onvaincu de toutes les grandes véritez, mon œur n'est pas touché comme je le voudrois, : cet état nous fait sentir le besoin que nous vons de la grace du Seigneur. J'ai envie 'en demeurer là, mon cher Cousin ; puis-je nir à un plus bel endroit ? Tout paroîtroit ivole après cela. Cependant le bon Dieu ouvera bon, s'il lui plait, que je vous dise ncore un mot de mon amitié qui ne s'est point elâchée, & qui durera autant que ma vie. me semble que je n'ai point assez embras-é les deux aimables Dames qui sont auprès e vous.

CV. LETTRE.

De la Marquise de * * * au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21 Février 1690.

'E croyois que je vous envoierois une Lettre de Mademoiselle de * *, Monsieur : elle l'avoit promis de vous écrire ; mais elle m'a it aujourd'hui qu'elle avoit commencé plu-eurs fois, sans avoir pu se résoudre d'ache-er, parce, dit-elle, qu'elle vous craint & ue vous avez trop d'esprit pour elle. Je suis

 fort

fort fâchée que vous lui paroissiez si terrible, ce commerce-là nous auroit valu de jolies choses de part & d'autre. Si vous venez à Paris, comme on le dit, Monsieur, vous accoutumerez la Demoiselle à ne pas croire qu'il faille faire tant de façon avec vous.

CVI. LETTRE.

De l'Abbé de Thésut au Comte de Bussy.

A Paris, ce 1. Mars 1690.

J'AI lu ces jours-ci un Livre qui m'a fait beaucoup de plaisir: ce sont les *Pensées ingénieuses des anciens & des modernes*. Ce qui m'en a plu, c'est qu'il y est parlé de vous avec dignité. On y rend justice à votre valeur, à votre politesse, à votre esprit, &, si je l'ose dire, à vos disgraces. L'Auteur vous en a envoyé un exemplaire, sans cela je vous l'envoyerois. Il faut maintenant vous parler de nouvelles. Les unes sont vrayes, je ne réponds pas des autres. Le Roi partit lundi pour Compiegne. Monsieur de Louvois est resté ici avec la fievre. Monsieur de Croissy a une violente goutte. Monsieur de Seignelai ne l'a guere moindre que son oncle. Voilà bien des Ministres sur le grabat. Dieu les fait souvenir de tems en tems, qu'ils sont hommes comme nous. Les Impériaux ont été battus par les Turcs & par les Tartares: je n'en sai point le détail. Cela retardera la paix entre les deux Empires. Les affaires du Prince d'Orange paroissent en bon état en Angleterre. Il se prépare

à aller en Irlande avec un Corps considé-
'. Si cela est, je croi qu'il en sera bien-
: maitre, & que Monsieur de Lausun au-
it un voyage desagréable.
:s nouvelles nous interessent autant que le
de la patrie nous oblige d'y prendre part;
nous devons regarder de plus près, pour
: interêt particulier, à ce que feront les
es. Le Capitaine Locman, qui avoit une
ipagnie au Régiment des Gardes Suisses,
y a quelques jours au Roi, que son Can-
qui est Zurich lui avoit ordonné de repré-
:r à Sa Majesté, qu'il ne s'étoit obligé
sa garde & à la suivre par-tout où elle iroit,
non pas de faire la guerre aux Alliez de
atrie, comme les Allemans & les Hollan-
. Le Roi lui répondit qu'il ne vouloit
:r que des troupes qui fussent disposées à
: la guerre à tous ses ennemis, de sorte
est parti avec sa Compagnie & on lui a
ié une route.
: Ministre du Prince d'Orange qui est à
ch, sollicite un secours de quatre mille
imes, qu'il pourroit bien obtenir. Pour
je croi que ces Messieurs-là veulent s'en-
:nir avec tout le monde. Le Pape com-
ce à bien faire. Il a déja envoyé le Cha-
i à Monsieur de Beauvais qui a pris le nom
Cardinal de Janson. Le Duc de Lorraine
claré la guerre au Roi & a fait afficher des
ards dans toutes les villes de Lorraine, où
vite ses Sujets de le venir trouver. C'est
iremment pour être compris dans le Trai-
e paix.

CVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Théfut.

A Chaseu, ce 5 Mars 1690.

LE Pere Bouhours m'a fait beaucoup d'hon neur dans son Livre, Monsieur; vous e parlez encore plus honorablement que lui. J vous rends mille graces des sentimens qu vous avez sur cela. Je ne saurois plaindre l Roi pour la maladie de ses Ministres, il en fai lui seul plus qu'eux tous. On me mande qu Madame la Dauphine se voit mourir avec l fermeté d'un Caton. Elle disoit il y a quel que tems à Monsieur de Meaux: Ce sera vou assurément, Monsieur, qui ferez mon Orai son funebre: mais qu'en pourrez-vous dire car je n'ai rien fait qui mérite d'être redit? U discours aussi ferme que celui-là, d'une Princ se de son rang & de son âge, devroit faire ho te aux particuliers de craindre la mort.

Les Turcs commencent à reprendre vigue Ce nouveau Visir est bien capable de rétal leurs affaires. Dès que je vois le Roi ne pc ménager les Cantons Protestans, je m'en bien à lui, je ne les crains guere. Il est que nos terres sont dans les deux Bourgog mais ces Provinces sont à Sa Majesté, il de sa gloire aussi-bien que de son interé garantir ce pays-là du malin vouloir des ses.

CV

CVIII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 5 Mars 1690.

VOTRE Lettre du 5 de Février m'a fait un grand plaisir, mais je l'ai trop attendue. Ce n'est pas votre faute, c'est celle de la fortune qui nous sépare de trop loin. Je n'ai pas ici ma fille de Colligny, il y a deux mois qu'elle est en Auvergne pour recueillir la succession qui est échue à son fils par la mort du Comte de Dalets son beau-pere. Je l'attens le 15 de ce mois. Je voudrois que vous fussiez aussi prête de revoir la belle Madelonne: cependant vous ne souffrez pas tant de son absence que moi de celle de ma fille, car Monsieur votre fils & Madame votre belle-fille qui ont de l'esprit vous remplacent la Provençale; mais je ne suis pas si heureux. Il ne me reste ici pas un de mes enfans; car ma fille de Montataire & mes fils sont à Paris.

Quand votre Lettre est arrivée, ma chere Cousine, Monsieur d'Autun étoit à Lion, à une Assemblée du Clergé: il vient d'en revenir: je lui ai envoyé votre Lettre, qui lui a fait un grand plaisir; il me mande qu'il va vous écrire. Je m'en vais à ce Pâques-ci faire un tour à Versailles, il me paroît honnête à moi d'offrir au Roi mes services dans la conjoncture présente, quand je saurois encore plus assu-

* Voyez Lett. CIV.

rément que je ne fais, qu'il ne me prendra pas au mot: c'eſt toujours un acte de mes diligences. Je vous écrirai de ce pays-là. Comme vous vous repréſentez à nous, il y a de la tiédeur dans votre fait, ma chere Couſine: mais qui eſt-ce qui n'en a point? Il n'y a que les Impies & que les Saints; & il vaut encore mieux être comme vous, que dans l'extrémité du vice, ne pouvant parvenir à celle de la vertu. On a beau dire, je ne penſe pas que Dieu nous revomiſſe. Je ne vous parle point des nouvelles du monde; cela m'engageroit à de trop grands raiſonnemens: je vous dirai ſeulement que le Marquis de Buſſy vient de partir pour ſe rendre promptement à Mont-Royal où eſt le Régiment de Melac. On me mande de bien des endroits que ſon frere l'Abbé vient de ſoutenir en Sorbonne des Thèſes avec l'approbation générale. Adieu, ma très chere Couſine, ayez ſoin de votre ſanté, & pour cela tenez-vous l'eſprit gai. Voilà comme j'en uſe. Il y a long-tems que je ſerois mort, ſi j'avois pris les affaires a cœur: la Raiſon m'a beaucoup aidé, le temperament encore plus. Ces deux choſes me paroiſſent aſſez bonnes en vous, & c'eſt ce qui me fait compter pour vous ſur une longue vie, & de vous entretenir, de vous écrire, & de vous aimer encore trente ans durant. Après cela, ma chere Couſine, je veux bien vous aller attendre en Paradis.

CIX. LETTRE.

De Monsieur de *** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13 Mars 1690.

JE vous envoye la liste des Officiers-Généraux, Monsieur. Ils furent faits avant-hier, & le même jour, le Roi dit que MONSEIGNEUR commanderoit l'Armée d'Allemagne. Il y a cinq ou six jours que le Roi dit à Monsieur du Montal, qu'il l'assuroit qu'il verroit cette année les ennemis. Le Comte de Sourdis va en Guyenne à la place de la Trousse qui se meurt. Monsieur l'Archevêque de Paris a la nomination du Roi pour un Chapeau de Cardinal à la premiere promotion.

CX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Colligny, sur son mariage avec Mademoiselle de Lassé.

A Chaseu, ce 18 Mars 1690.

JE vous ai déja témoigné en d'autres rencontres, Monsieur, que l'alliance & l'amitié qui étoient entre feu Monsieur votre pere & moi m'obligeroient toute ma vie à prendre part à ce qui vous arriveroit. Le sujet du compliment que je vous fais aujourd'hui me lie encore plus à vous. Vous prenez une femme

dans une Maiſon où j'ai mis ma fille. Vous voyez bien que ce redoublement de parenté nous doit encore unir davantage. Pour vous parler maintenant de la grandeur de cet établiſſement, je vous dirai qu'il n'y a point d'Officier de la Couronne qui ne fût bien heureux de trouver un auſſi grand parti pour la naiſſance & pour le bien, que celui que vous rencontrez. Je ne vous dis rien du mérite de la perſonne, cependant j'ai ouï parler d'elle comme d'une des plus jolies filles de France; bien de l'eſprit & beaucoup d'agrémens ne gâtent point un ménage. Encore une fois, mon cher Couſin, j'en ſuis ravi.

CXI. LETTRE.

Du Comte de Colligny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Mars 1690.

JE vous ſuis très obligé, Monſieur, de l'honneur que vous m'avez fait & de la part que vous avez pris à mon mariage. Je ſuis très aiſe que vous l'ayez approuvé, & d'être rentré de nouveau dans votre alliance par l'honneur que j'ai d'être bien proche de Madame votre fille. C'eſt une perſonne d'un ſi grand mérite, qu'on ne la ſauroit connoitre ſans l'eſtimer. Pour moi je la reſpecte infiniment; elle en a ſi bien uſé dans cette occaſion, que j'en aurai toute ma vie de la reconnoiſſance. Je vous ſupplie, mon cher Couſin, de me continuer toujours vos bonnes graces. Je vous les demande avec inſtance, & de me croire &c.

CXII.

CXII. LETTRE.

[Le] Comte de Bussy à la Marquise de Coligny sa fille.

A Paris, ce 9 Avril 1690.

[A]RRIVAI hier ici, ma chere enfant, en la [m]eilleure santé du monde: voici ce que j'ai [appr]is en arrivant. MONSEIGNEUR com[man]dera l'Armée d'Allemagne, le Maréchal de [Lor]ges sous lui, dix Lieutenans-Généraux, [do]uze Maréchaux de camp, du nombre des[quel]s sont Monsieur le Duc & Monsieur le [Prin]ce de Conti, vingt-huit mille hommes de [pie]d & vingt-deux mille chevaux. Monsieur [de] Bouflers commandera un Corps de vingt-[mill]e hommes sur la Moselle, pas loin de [MO]NSEIGNEUR. Le Maréchal de Luxem[bou]rg sera à la tête de l'Armée de Flandre [com]posée de quarante mille hommes. Le Duc [de N]oailles aura le commandement de l'Armée [de C]atalogne, & Catinat celui de l'Armée de [Pié]mont qui sera de dix-huit à vingt mille [hom]mes. On fait le Maréchal d'Humieres [Du]c, & sa fille porte en même tems la Duché [à C]hapes cadet de Villequier, qu'elle épouse [& q]ui portera son nom. Ce sera une Duché [à] elle, qu'elle porteroit à un autre mari si [celu]i-ci mouroit sans enfans. Madame la [Dau]phine se meurt.

[J]e t'envoye un Bref du Pape à Madame de [Mai]ntenon, le plus honorable du monde pour [elle]. Elle le mérite bien.

BREF

De notre Saint Pere le Pape Alexandre VIII.

A notre très chere Fille en Jesus-Christ, Noble femme Madame de Maintenon.

CHERE *fille en Jésus-Christ, Noble Dame. Vos vertus insignes & vos nobles & recommandables prérogatives nous sont si connuès, qu'elles nous engagent à vous donner des marques toutes particulieres de notre affection paternelle. Notre cher fils François Trevisani notre Camerier vous en rendra de bouche un éclatant témoignage, en portant la barette que nous envoyons à notre cher fils Toussaint Cardinal de Fourbin. Les effets vous la feront encore plus évidemment connoitre dans les occasions qui se pourront présenter. Nous vous prions aussi de notre part de vouloir bien donner toute l'assistance & toute la protection possible dans une Cour où vos belles qualitez vous ont acquis avec justice une faveur qui est approuvée de tout le monde, à notre susdit fils, qui par un mérite égal à sa naissance, & sur-tout par la commission que nous lui donnons, est digne d'une considération particuliere Nous vous prions aussi avec un zèle également fort de faire valoir, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, l'affection filiale que vous avez pour le Saint Siège, & d'en défendre tous les justes interêts. Et sur ces espérances, je prie Dieu qu'il vous ait, &c.*

CXIII.

CXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Colligny ſa fille.

A Paris, ce 12 *Avril* 1690.

MONCLAR Meſtre de camp général de la Cavalerie vient de mourir. Le Roi a donné cette charge à Roſe, homme de mérite & qui la fera bien. Tavanes me vient de voir pour avoir, dit-il, mon approbation ſur la Lieutenance de Roi de Bourgogne qu'il achete de Rouſſillon, dont il prétend parler au Roi: elle lui coutera quinze mille écus.

Je viens de chez MADEMOISELLE; elle a eu de la peine à me reconnoitre, tant elle m'a trouvé frais & fleuri. Il n'y avoit que Rolinde ſon Intendant, & la Comteſſe de Fieſque, avec elle dans ſon grand cabinet. La Comteſſe étoit à l'autre bout. MADEMOISELLE m'a dit tout haut: Ne dites mot. Et enſuite elle a appellé la Comteſſe, à qui elle a dit: Connoiſſez-vous cet homme-là? regardez-le bien. MADEMOISELLE me diſoit tout haut: Ne parlez pas. Enfin après un demi-quart d'heure la Comteſſe dit qu'elle ſe rendoit. Quoi, lui a dit MADEMOISELLE, vous ne connoiſſez plus votre ami Buſſy? Sur cela la Comteſſe s'eſt récriée: Eſt-ce vous qui n'avez pas trente ans? Comment, lui ai-je dit, Madame la Comteſſe, vous croyez qu'il n'appartient qu'à vous d'être jeune & belle? Après cela, le Duc de Noailles eſt entré, qui avoit quelque choſe à dire à MADEMOISSELLE en particulier. Elle eſt entrée

avec lui dans sa chambre, & nous a laissé la Comtesse & moi seuls. Et que n'avons-nous pas dit? Entre autres choses, nous avons traite fort plaisamment le chapitre de mon Infidelle. MADEMOISELLE est revenue & m'a fort questionné sur la mort du Comte de Dalet. Je lui ai dit que votre fils en avoit hérité de deux Terres, que vous lui aviez fait prendre le nom de Langhac, & pris vous-même celui de Dalet. Elle m'a dit que vous aviez fort bien fait de ceder le nom de Colligny à la jeune Colligny à qui il appartient, & qu'un homme qui s'appelloit Langhac n'avoit pas besoin d'emprunter le nom de Colligny.

CXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise de Colligny sa fille, sous le nom de la Comtesse de Dalet.

A Paris, ce 23 Avril 1690.

VOUS ne sauriez croire, ma chere enfant, combien tous mes amis ont été aises de me voir. Ils m'ont trouvé frais & gaillard; le bon accueil du Maitre m'avoit encore fardé aux yeux du Courtisan. Le Chevalier de Lorraine m'a dit: Où diable avez-vous pris le visage que vous avez, car ni vous ni moi ne sommes plus jeunes? C'est, lui ai-je répondu, en ne prenant point les matieres à cœur. MADAME m'a rencontré dans la gallerie: Il y a long-tems, m'a-t-elle dit, qu'on ne vous a vu ici, Bussy. Il y a deux ans, Mada-

dame, lui ai-je répondu, mais voici un tems à venir se montrer. Comme j'entrois chez Monsieur de Soubise, j'ai trouvé le Cardinal d'Etrées qui en sortoit; nous nous sommes embrassez. Le lendemain du jour que je saluai le Roi, je l'attendis dans son antichambre sur les six heures du soir; & comme il sortoit de la chambre où il s'habille pour aller chez Madame de Maintenon, je lui dis: Sire, voilà un petit Mémoire que je supplie très humblement Votre Majesté de lire. Il me tendit la main & me dit: Donnez, Bussy. Madame la Dauphine perdit connoissance mercredi matin 19 de ce mois, & on ne la trouva pas en état de lui donner l'Extrême-Onction; la Raison lui revint le soir & elle se porta un peu mieux. Le jeudi matin vingtieme, le Roi alla chez elle au sortir du Prié-Dieu. Il n'y demeura guere, & il en sortit les larmes aux yeux. On ne crut pas qu'elle pût passer la journée; aussi mourut-elle le soir entre sept & huit heures. J'entrai dans sa chambre comme le Roi venoit d'en sortir, & un moment après les convulsions la prirent. Le Pere de la Chaise sortit dans ce moment, en disant tout haut: Voilà ce que c'est que les grandeurs du monde.

On me dit qu'un peu avant qu'elle rendît l'esprit, Monsieur de Meaux dit au Roi: Il faudroit, Sire, que Votre Majesté se retirât maintenant. Non, non, reprit le Roi, il est bon que je voye comment meurent mes pareils; & il y demeura encore quelque tems. Après cela, MADAME sortit, criant les hauts cris: MONSIEUR pleuroit, Madame d'Arpajou & la Maréchalle de Rochefort se désoloient; mais plus que toutes Bessola.

CXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Toulonjon.

A Paris, ce 28 *Avril* 1690.

JE vous aſſure, ma chere ſœur, que tout ce que je vois ici de belles choſes ne me font point vous oublier; que quoique le Roi faſſe meilleure chere que vous, j'aime mieux votre table que les ſiennes, en un mot Toulonjon que Verſailles; & ſi je ne ſuis pas fou. Je vous ſupplie auſſi, ma chere ſœur, de ne me pas oublier; vous ſeriez une petite ingrate, car je vous aime de tout mon cœur. Puiſque ma fille de Dalet eſt avec vous, ma chere ſœur, je m'en vais vous dire à toutes deux ce que j'ai fait depuis la derniere Lettre que je lui ai écrite. Vous m'aimez aſſez pour me lire avec autant de plaiſir que les nouvelles générales.

Je viens de chez MADEMOISELLE. Il y eſt venu vingt Ducheſſes ou autres Dames en mante; c'étoit une ſcène fort lugubre, car en cet habit on n'oſeroit parler que de mort, de convoi & d'oraiſon funebre. Lors que toutes ces Ombres ont été ſorties, nous avons commencé une converſation moins triſte, & enfin elle eſt venue juſqu'à la gayeté. Vendredi dernier Monſieur l'Archevêque de Paris étant au lever du Roi & moi auprès de lui, Sa Majeſté lui parla de l'Académie qui le devoit haranguer ce matin-là, ſur la mort de Madame la Dauphine, comme faiſoient les Cours ſouveraines. Ce ſera vous, Monſieur, dit le Roi à l'Archevêque,

que, qui parlerez. Non, Sire, lui dit ce Prelat, ce sera l'Abbé de Lavaur qui le fera mieux que moi. L'Archevêque lui parla assez long tems à l'oreille, & s'étant relevé nous parlions ensemble lui & moi, lors que le Roi dit en me regardant : Bussy en est de l'Académie. Oui, Sire, lui dis-je, & des plus anciens. L'Archevêque ajouta, & un Académicien d'importance; c'est dommage que nous ne le voyions plus souvent en ce pays-ci.

Quand le Roi eut achevé de s'habiller, de prier Dieu, & qu'il fut rentré dans son cabinet, l'Archevêque & moi nous allames dans une chambre, où Messieurs de l'Académie, avec Saintot Maitre des cérémonies, attendoient qu'on les vînt prendre pour aller à l'audience. Nous marchames donc deux à deux, chacun selon son rang d'ancienneté. L'Archevêque étoit à notre tête, à droite de l'Abbé de Lavaur qui devoit haranguer; le second rang étoit l'Abbé Regnier & l'Abbé Talleman ; le troisieme Pélisson & moi ; & le reste, parmi lesquels étoient Dangeau, l'Abbé son frere & l'Abbé de Choisi.

J'ouïs fort bien la harangue de l'Abbé, qui fut belle & courte. Le Roi remercia la Compagnie & lui promit toujours sa protection. Nous lui fimes de profondes révérences, & nous nous retirames dans le même ordre que nous étions venus, conduits par le Maitre des cérémonies.

Après la Messe du Roi, nous vinmes une douzaine d'Académiciens sans ordre au diner de Sa Majesté qui mangeoit à son petit couvert. Monsieur le Duc y étoit, Monsieur le Prince de Conty, Monsieur de Vendôme, le Duc de Villeroy, le Duc de Roquelaure, le Comte de Gram-

Grammont, l'Archevêque, deux autres Courtisans entre lui & moi & cette douzaine d'Académiciens. Le Roi dit à Monsieur de Vendôme: Vous qui avez de l'esprit, Monsieur, vous devriez songer à être de l'Académie. Je n'en ai guere, Sire, répondit Monsieur de Vendôme; mais peut-être me feroit-on grace, & je croi qu'il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir tant d'esprit. Comment, reprit le Roi, il n'est pas nécessaire? Voyez Monsieur l'Archevêque, voyez Monsieur de Bussy & tous ces autres Messieurs, s'il ne faut pas avoir de l'esprit? Ensuite on parla des faiseurs de harangues, combien il étoit difficile de s'en bien acquitter, & les accidens qui arrivoient tous les jours aux harangueurs. Ce discours dura pendant tout le diner du Roi, après lequel nous allames l'Archevêque & moi avec dix Académiciens diner au Chambellan, où le Roi avoit commandé à Livry de nous bien régaler; ce qu'il fit. Nous fumes six heures à table, où la santé du Protecteur de l'Académie ne fut pas oubliée.

Cependant au milieu de tous ces agrémens je trouve, ma chere sœur, que c'est un étrange pays que celui-ci; les gens qui y sont les mieux établis y avalent bien des couleuvres; mais c'est un Enfer pour les malheureux. Tout ce que je sai & tout ce que je vois sur cela, me fait trouver heureux dans ma province. Vous croyez bien que votre voisinage ne nuit pas à mon bonheur. Monsieur de Montausier n'est pas encore mort, il y a dix jours qu'il est à l'agonie. Il est abandonné des Médecins, & ses parens mêmes ne le voyent plus. J'en suis très fâché. Vous savez, ma chere sœur, qu'il a disputé toute sa vie contre tout le monde: à présent

qu'il

qu'il ne voit plus perſonne, il diſpute contre la mort. Deux ou trois jours avant qu'il fût à l'extrémité, Madame Cornuel l'étant allé voir, il lui manda par un Gentilhomme qu'il la prioit de l'excuſer & qu'il ne voyoit plus de femmes. Elle répondit à l'Envoyé : Je vous prie de dire à Monſieur de Montauſier, que ni lui ni moi n'avons plus de ſexe.

Adieu, ma chere ſœur : quel que ſoit le ſuccès de mon voyage, j'en veux rendre graces à Dieu, ou par réſignation ou par reconnoiſſance. Je vous envoye une Lettre que Monſieur de Lorraine écrivit à l'Empereur en mourant, elle m'a touché.

LETTRE DU DUC DE LORRAINE à l'Empereur.

SAcrée Majeſté, je ſerois parti d'Inſpruck pour aller recevoir vos ordres ; mais un plus grand Maitre m'appelle, & je parts pour lui aller rendre compte d'une vie que je vous avois conſacrée. Je ſupplie très humblement Votre Majeſté de vous reſſouvenir d'une femme qui lui touche d'aſſez près, des enfans ſans bien, & des Sujets dans l'oppreſſion.

CXVI. LETTRE.

De la Comteſſe de Toulonjon au Comte de Buſſy.

A Toulonjon, ce 3 *Mai* 1690.

JE ſuis fort touchée, mon cher frere, de la préférence que vous faites de moi à tout ce

que vous voyez. J'aime à vous croire au premier mot & je n'en veux rien rabattre. Vous avez raiſon de croire que les nouvelles qui vous regardent me font plus de plaiſir que celles de la Cour & de la guerre, & même que celles des Rois de Maroc & de la Chine. Il n'y a point de tête couronnée qui m'intéreſſe tant que vous; mais ſans badiner, rien ne me réjouit plus en votre abſence que vos Lettres. Nous avons trouvé Madame votre fille & moi la deſcription de la cérémonie & des diſcours des Ombres chez MADEMOISELLE, fort plaiſante; & nous avons jugé qu'une partie de l'ennui que vous avez à la Cour vient de votre caractere naturel & ſincere, qui vous fait ſouffrir de ne trouver que des gens qui ne diſent jamais que ce qu'ils ne penſent point, dont la diſſimulation fait toute l'étude, qui ne paroiſſent chagrins ou contents qu'autant que ceux à qui ils parlent ſont l'un ou l'autre. Revenez vſte, mon cher frere, retrouver la nature. Mais j'ai bien peur que ma niece de Dalet qui vous va trouver ne vous retienne encore long-tems. Perſonne ne peut avoir plus d'impatience que j'en ai de vous revoir.

CXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Paris, *ce* 31 *Mai* 1690.

IL y a ſix ſemaines que je ſuis en ce pays-ci, Madame. J'ai été chercher deux fois notre ami Corbinelli ſans le trouver. Mais il faut vous

vous entretenir de ma famille, & du ſujet de mon voyage. Votre niece de Colligny qui a herité des Terres de Dalet & de Melintras par la mort de ſon beau-pere, vient d'arriver ici ſous le nom de la Comteſſe de Dalet. Voici les raiſons qui lui ont fait prendre ce nom. Depuis trois cens ans les ainés de la Maiſon de Langhac ſe ſont toujours appellez les Comtes de Dalet; & cela eſt tellement établi dans cette famille, que ſi ſon mari vivoit il auroit pris ce nom-là. Pour revenir donc à cette nouvelle Comteſſe de Dalet, je vous dirai qu'elle eſt venue ici avec ſon fils; & pour moi je ſuis venu offrir mes ſervices au Roi dans un tems où je voi que les Arriere-bans deviennent des troupes règlées. Il me reçut agréablement. Jamais vous n'avez ouï parler d'une réſignation pareille à la mienne: cela eſt bon pour la ſanté auſſi-bien que pour le ſalut. MONSEIGNEUR eſt arrivé en bonne ſanté ſur le Rhin, bien réſolu de battre ſon beau-frere, & je croi que cela pourroit bien arriver; car un Prince, à qui la Providence ôte à point nommé un ennemi de deſſus les bras, comme Monſieur de Lorraine, doit attendre d'elle toutes ſortes de proſpéritez. Monſieur de Luxembourg a paſſé l'Eſcaut pour faire contribuer, ou pour brûler tout ce qui ne voudra pas le faire. Mandez-moi ce que vous faites: quand vous reviendrez ici, c'eſt-à-dire, quand y reviendra la belle Madelonne; car je croi que vos meſures ſont priſes pour n'y pas revenir l'une ſans l'autre. Adieu, ma chere Couſine. La Comteſſe de Dalet & moi vous embraſſons mille fois.

CXVIII.

CXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Verſailles, ce 2 Juin 1690.

JE vous écrivis de Paris avant-hier, Madame, je vous écris aujourd'hui de Verſailles ; c'eſt que je parlai hier de vous toute l'après-dinée avec un de vos amis & des miens qui m'eſt d'une grande reſſource en ce pays-ci. C'eſt Monſieur de ***, Madame. Il y a long-tems que nous nous connoiſſons, mais nous n'avions jamais parlé de vous. Je me mis ſur votre chapitre ; & que ne lui dis-je point ? Il me laiſſa tout dire ; & quand il me crut épuiſé, il me conta les huit jours qu'il fut aux *Rochers*, & la ſuite du commerce qu'il a eu à Paris avec vous. Après être convenu avec moi que vous étiez la femme de France du plus agréable commerce, il me dit mille biens de la belle Comteſſe ; & il vous définit ſi bien toutes les deux, que je connus qu'il vous avoit fort examinées. Il faut dire la vérité, Madame, c'eſt un joli Cavalier que *** : il y a vingt ans que c'étoit un dangereux rival ; mais de l'heure qu'il eſt, c'eſt un des plus honnêtes hommes de France. Il n'y a rien de nouveau ici que la mort de Calvo, qui laiſſe vacant le Gouvernement d'Aire, & dix mille écus de penſion du Roi.

CXIX.

CXIX. LETTRE.

Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 22 Juin 1690.

J'AI reçu deux de vos Lettres, mon Couſin, une grande de Paris, & une petite de Verſailles. J'aurois fait réponſe à la premiere, ſi j'avois ſu où l'adreſſer. Je commence par approuver extrêmement le changement de nom de ma Niece. Il y a des exemples; mais s'il n'y en avoit point, je voudrois qu'elle fût la premiere à le donner. Toutes les raiſons que vous dites ſont très bonnes. Soyons donc Madame la Comteſſe de Dalet: ce nom eſt beau & bon: ma Niece eſt bien heureuſe d'en avoir à choiſir, & à changer de cette beauté. Si j'avois en mon particulier à ſouhaiter quelque choſe en cette rencontre, ce ſeroit que pour la facilité de la prononciation vous vouluſſiez me permettre, comme faiſoit ma vieille amie la Comteſſe de Dalets de la Maiſon d'Eſtin, de manger l'article, & au lieu de faire dire rigoureuſement, Madame la Comteſſe de Dalets, vous vouluſſiez bien vous contenter de la Comteſſe Dalets.

Ma chere Niece, ſi je puis obtenir cette grace, perſonne ne ſoutiendra mieux que moi la juſtice de ce changement. Pour parler ſérieuſement, ma chere Niece, rien ne pouvoit être mieux; mais vous ferez bien de faire appeller votre fils le Comte de Langhac quand il entrera dans le monde; c'eſt le nom de ſa Maiſon.

Quand

Quand on eſt d'une auſſi grande naiſſance, il ne faut rien déranger, & ne prendre d'autres noms que quand on y eſt abſolument obligé. Vous devez, ce me ſemble, avoir beaucoup de plaiſir & d'attention à l'éducation de ce joli garçon. Il doit être grand préſentement; & ſi vous & Monſieur votre pere ne lui avez pas donné de l'eſprit, vous en rendrez compte au tribunal des honnêtes gens.

Je reviens à vous, mon Couſin, je ſuis ſujette à m'égarer. Je ne ſuis point ſurpriſe que le Roi ait reçu avec bonté les offres de vos ſervices: il connoit bien le fond du cœur de ſes François, & ne doit pas douter du vôtre; mais il n'y a plus de place pour vous, que celle qu'il n'a pas plu à la Providence de vous donner. Je ſuis ravie que vous ſoyez dans la bonne maxime de vous ſoumettre à ſes volontés: ſans cette vue les malheureux ſeroient des enragez, des forcenez; & avec cette ſoumiſſion, on demeure un fort honnête homme en ce monde-ci, & on a droit d'eſperer un ſolide bonheur dans l'autre. Ainſi, mon cher Couſin, on gagne beaucoup; & je ſuis tellement frappée de la néceſſité de cette doctrine, que je vous en aime mieux d'être dans ces ſentimens. Je ſouhaite cependant que vous obteniez ce que vous avez demandé. Je ne vous répons rien ſur toutes les nouvelles dont vous me parliez il y a quinze jours; il eſt inutile & ridicule de raiſonner de loin, d'un jour à l'autre les affaires changent.

Ma fille eſt en Provence avec ſon Mari. Son fils eſt à la gueule au loup, comme le vôtre: il eſt à la tête du Régiment de Grignan. Cette place l'auroit contenté dans dix ans, ju-

gez

gez de la joye de l'avoir à dix-ſept. Je ſuis tranquillement dans cette ſolitude, où j'ai eu l'honneur & le plaiſir de voir Monſieur de T * *. Ces endroits de la vie ne s'oublient point. Il y a bien ici des beautez préſentement qui n'y étoient point en ce tems-là, & il y en avoit alors qui n'y ſont plus. Je ſuis de votre avis ſur ce que vous me dites de lui. Je le trouve dans le paſſé & dans le préſent, comme vous le trouvez. Je ſuis ravie qu'il ſe ſouvienne de moi agréablement, je ſuis bien de même pour lui. Vous êtes très heureux d'être en ſi bonne compagnie; celle que j'ai ici ne vous déplairoit pas. Mon fils a bien de l'eſprit, & d'un eſprit cultivé qui réveille le mien. Sa femme en a beaucoup auſſi, ſur-tout une intelligence vive qui ſurprend, & qui fait croire qu'elle a paſſé ſa vie dans le monde, quoiqu'elle ne ſoit jamais ſortie de cette Province. Jugez ſi je puis être mieux. Cependant je compte d'être cet Hiver à Paris, & de vous aimer toujours, mon cher Couſin, par bien des raiſons.

MARIE DE RABUTIN.

Du Marquis de Sevigny.

Ma Mere vous dit beaucoup de bien de moi, Monſieur. Je n'en ſuis point fâché, parce que je ſuis à cent lieues de vous, & que rien ne vous empêchera de le croire ſi vous le voulez. Mais elle ne vous dit pas, Monſieur, que perſonne ne vous honore plus que je fais, & ne ſouhaite plus ardemment que moi que la fortune vous rende enfin juſtice, & vous faſſe obtenir & jouir encore long-tems des graces & des honneurs que vous méritez.

CXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marechal de Luxembourg, ſur la bataille de Fleurus.

A Verſailles, ce 4 *Juillet* 1690.

TOUT le monde ici eſt ravi de votre victoire, Monſieur. Il y a pourtant des degrez de joye, & je vous aſſure que la mienne eſt extrême. Car depuis 1647, vous vous en ſouvenez, j'aì toujours fait profeſſion de vous aimer & de vous eſtimer; & de l'air dont vous vous y prenez, je voi bien que vous ne diminuerez jamais en moi ces ſentimens, & que je ſerai toute ma vie &c.

CXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 22 *Juillet* 1690.

IL y a huit jours que j'ai reçu votre Lettre *, Madame: mais j'étois à Verſailles avec une eſpece de goutte, qui bien qu'elle ne m'ôtât pas la liberté d'écrire, m'ôtoit celle d'écrire avec la gayeté d'eſprit que je veux avoir avec vous. Je ſuis venu ici pour la reprendre, & j'eſpere d'y parvenir. Ma fluxion eſt fort diminuée; & à un homme de l'humeur dont je ſuis, un moindre mal eſt un bien. Votre Niece de Dalets eſt ravie de

* *Voyez Lett. CXIX.*

de l'approbation que vous donnez à ſon changement ; & la liberté qu'elle vous laiſſe de ſupprimer la particule *de*, eſt la moindre choſe, dit-elle, qu'elle voulût faire pour vous. Son fils eſt joli par ſa taille & par ſa figure. Je ſuis de votre avis pour lui faire prendre le nom de Langhac, qui eſt le ſien. Je le menai l'autre jour à MADEMOISELLE, qui le trouva fort à ſon gré. Il a naturellement de l'eſprit, & un eſprit naturel. Nous l'avons cultivé : c'eſt à la Cour & au monde à l'achever de peindre. Je n'ai encore rien fait pour mes affaires ; j'ai toujours ma reſſource qui ne me manquera pas au beſoin, la réſignation, & la perſévérance. Je vous trouve fort heureuſe, ma chere Couſine, d'être dans une agréable maiſon à la Campagne avec Monſieur votre fils & Madame votre belle-fille : vous ne ſeriez pas ſi bien à Paris avec eux. Vous jouiſſez où vous êtes, plus tranquillement les uns des autres : mais pour que votre bonheur ſoit complet, il ne faut pas que vous croyiez que vous ſeriez mieux ailleurs ; & c'eſt un état où il eſt difficile de parvenir. Adieu, ma chere Couſine ; je voudrois bien être en quart avec vous trois aux Rochers pour huit jours.

A Monſieur de Sevigny.

Quand je croi Madame votre Mere ſur le bien qu'elle me dit de vous, Monſieur, je n'ai aucun mérite à ſon égard par ma complaiſance. Il y a long-tems que j'ai connu que vous aviez de l'eſprit ; & la retraite, où vous êtes depuis quelques années, vous a dû acquérir d'aimables connoiſſances. Il y a dix ans que vous étiez bon à voir quelquefois : vous êtes aujourd'hui bon à

 l'uſer,

l'hiver, c'est-à-dire, à tous les jours. Plût à Dieu que nous fussions voisins! Je comprens dans mon souhait Madame votre Mere, aussi-bien que Madame votre Femme. Si cela étoit, je me consolerois plus aisément que je ne fais des graces & des honneurs qui me manquent, & que vous me désirez. Je vous en remercie de tout mon cœur, & je suis assurément votre, &c.

CXXII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

Aux Rochers, ce 22 Juillet 1690.

JE veux vous écrire, mon Cousin, sur la bataille qu'a gagnée Monsieur de Luxembourg: c'est un sujet de discourir fort naturel. Ne trouvez-vous pas que Dieu prend toujours le parti du Roi, & que rien ne pouvoit être ni plus glorieux à la reputation de ses armes, ni mieux placé que cette pleine victoire? Ces grandes nouvelles donnent toujours beaucoup d'émotion aux interessez, ou qui ont peur de l'être. Le petit de Grignan, qui étoit dans le Corps que commande Monsieur de Bouflers, a pu être de ceux qui ont été détachez pour aller joindre Monsieur de Luxembourg. J'ai encore deux ou trois jeunes gens à qui je prens interêt. Jusqu'à ce que j'aye démêlé ce qu'ils sont devenus, le cœur me bat un peu, & puis je n'ai plus que la pitié générale pour tous ceux qui ont péri à cette bataille. J'ai été fâchée de Villarceau: il y a des circonstances à sa mort qui me paroissent terribles. Je plains aussi les pauvres meres,

comme

comme Madame de Saucour & Madame de Cauviſſon. Pour les jeunes veuves, je ne les plains pas tant; elles feront leurs maitreſſes, ou elles changeront de maitres. Je prens part à la gloire du Roi, & au bon effet de cette nouvelle répandue dans l'Europe, dont nous ſentirons les effets en plus d'un endroit. Je ſuis amie & ſervante de Monſieur de Luxembourg & de Madame ſa Sœur à qui je viens d'écrire. Enfin, mon Couſin, vous voyez bien par tout ce que je vous dis, que je n'ai pas manqué d'affaires depuis quatre ou cinq jours: & en vérité ces émotions ſont néceſſaires de tems en tems à la Campagne; ſans cela on oublieroit aiſément qu'on a une ame. Le repos y eſt ſi grand qu'il viſe à la létargie. Dieu merci, me voilà bien reſſuſcitée, & jamais l'eau de la Reine de Hongrie n'a fait un plus grand effet.

Mandez-moi ſi Monſieur votre Fils y étoit. Il étoit bien dans le nombre de mes jeunes garçons où je prens interêt. Dieu ne vous conduit pas, mon cher Couſin, par les chemins agréables. Ils en feront plus ſûrs; & après tout, la vie eſt bien-tôt paſſée. Si nous étions bien ſages, nous n'aurions qu'une ſeule affaire en ce monde, qui feroit celle de notre ſalut. Vous avez un ami tout parfait, tout admirable, que j'honore & que je revere infiniment, qui ne me dédiroit pas de cette vérité. Il eſt inutile que je vous le nomme: je vous défie de confondre avec les autres le Duc de Beauvilliers. Je vous remercie, ma chere Niece, de votre complaiſance. Je me doutois bien que pour une ſyllabe de plus ou de moins nous ne nous brouillerons pas. Si Monſieur d'Autun eſt à Paris, je vous conjure de lui faire mes très humbles complimens.

 Adieu,

Adieu, mes chers Parens; je vous recommande l'un à l'autre, & je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

CXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Bussy, ce 30 Juillet 1690.

JE suis parti de Paris, Monsieur, dans une conjoncture à donner de la curiosité; aussi en suis-je tout rempli. On attendoit le Roi d'Angleterre à Saint-Germain le jour que je partis de Paris; l'on ne disoit point le sujet ni le détail de sa retraite, ni en quel état il avoit laissé Tirconel & Lausun.

Voilà un courier que le Roi envoye à Soleurre, qui me vient de dire que Sa Majesté Britannique repart cette nuit de Saint-Germain pour Dunquerque. Va-t-il joindre notre Flotte pour faire une descente en Angleterre? Cela ne feroit pas mal pensé de troquer ce Royaume contre celui de l'Irlande. Mandez-moi, je vous prie, Monsieur, ce qui l'a obligé d'abandonner si brusquement l'Irlande, le détail du combat qui s'y est donné & ce que sont devenus nos deux Généraux, car nous savons la mort de Schomberg & la blessure du Prince d'Orange.

N'admirez-vous pas la bonne fortune du Roi? il a toute l'Europe sur les bras, en trois mois il gagne deux batailles, & il perd deux des plus redoutables Capitaines de ses ennemis, le Duc de Lorraine & Schomberg.

CXXIV.

CXXIV. LETTRE.

De la Marquise de *** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 30 Juillet 1690.

LES nouvelles d'Irlande sont bien changées depuis que vous êtes parti d'ici, Monsieur. Le 10 de Juillet le Prince d'Orange ayant fait passer la riviere de Boine à son Armée, dont nos troupes croyoient être à couvert sur ce qu'elles en avoient fait rompre les ponts, vint en pleine bataille à l'Armée du Roi d'Angleterre. L'aîle droite toute composée d'Irlandois plia, les François firent un peu mieux leur devoir & se retirerent sans être suivis, ce qui les surprit; cependant Tirconel & Lausun, voyant la bataille perdue, trouverent à propos que le Roi revînt en France, ce qu'il fit & nous apporta la nouvelle de ce combat. Il ne savoit pas que ses ennemis avoient plus perdu que lui, car Schomberg avoit été tué de deux coups de sabre sur la tête, & d'un coup de mousquet à la gorge, & le Prince d'Orange blessé à l'épaule.

CXXV. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 31 Juillet 1690.

ON ne parle déja plus de la bataille de Fleurus, Madame; & voulez-vous savoir pourquoi?

* *A la Lettre CXXII.*

quoi? C'eſt qu'on parle d'une bataille navale gagnée par la Flotte du Roi ſur les Anglois & ſur les Hollandois. Elle n'eſt pas ſi complette que la premiere: mais auſſi ne coûte-t-elle pas ſi cher. Avez-vous jamais ouï parler de tant & de ſi longues proſpéritez, ma chere Couſine, & ne trouvez-vous pas qu'il faut ajouter aux attributs de LOUIS LE GRAND, le Victorieux & le Bien-ſervi, encore celui de LOUIS le Fortuné? Les trois ou quatre jeunes gens à qui vous vous intereſſez fort, ou n'étoient pas à Fleurus, ou n'y ont point été bleſſez. Mon fils eſt à Mont-Royal dans un Corps que MONSEIGNEUR en retire pour le mettre dans ſon Armée. Tout le monde plaint les Villarceaux pere & fils; & ſur ce ſujet on remarque combien la Providence ſe joue de la conduite des hommes. Villarceau le pere refuſe le Cordon-bleu pour le faire avoir à ſon fils, & par cette action mérite l'eſtime générale. A la vérité c'eſt ce Cordon-bleu qui fait tuer ſon fils. Il le montra pour s'attirer par-là des égards & des reſpects de ceux qui l'avoient pris. Ceux ci diſputant entre eux à qui auroit un priſonnier de cette conſéquence, le tuerent ne ſe pouvant accorder. Il y a telles des jeunes veuves de cette bataille, avec leſquelles il faudroit ſe réjouir de la mort de leurs maris, & telles autres Dames qu'il faudroit conſoler de la vie des leurs réchappez de leurs bleſſures. Les Dieux d'Hymen & d'Amour ſont incompatibles il y a long-tems. Vous dites plaiſamment, ma chere Couſine, que ces grandes nouvelles ſont de tems en tems néceſſaires à la Campagne, & que ſans les émotions qu'elles donnent, on y oublieroit aiſément qu'on a une ame; & que le repos qu'on y a eſt ſi grand, qu'il

vise à la létargie. Il est vrai que la scène y languit trop, & qu'on y mourroit si de pareils évenemens ne ranimoient. Pour ce qui me regarde, ma chere Cousine, je vous dirai que je parts de la Cour pour Chaseu, fort content du traitement que j'ai reçu du Roi, & de mes espérances. Vous vous moquerez peut-être de moi, ma chere Cousine, quand vous saurez qu'à mon âge je me réjouïs, & que je compte sur des promesses. Sur cela je vous dirai que si je voulois être fâché, j'en pourrois venir à bout sans en aller chercher bien loin des sujets; mais que je veux être content: & comme je vous ai déja dit, ces sentimens contribueront à ma santé & à mon salut. Cet ami que vous honorez & que vous révérez tant, les approuve; & se portant fort bien, marche au Ciel par des voyes toutes contraires aux miennes; car il est comblé de graces & de prospéritez. Il faut dire la vérité, personne aussi n'en est plus digne.

CXXVI. LETTRE.

De l'Abbé de Brosse au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8 *Août* 1690.

JE vous envoye, Monsieur, une Relation de la Bataille de Boine envoyée par le Comte de Benthen à la Princesse d'Orange. Vous la trouverez bien écrite.

Relation de la Bataille de Boine.

Le dixieme de Juillet le Roi Guillaume s'avança avec toute son Armée vers Drogheda, & com-

comme il étoit trop tard pour rien entreprendre contre l'Armée du Roi Jaques qui étoit en bataille de l'autre côté de la riviere de Boine, Sa Majesté passa le reste du jour à reconnoitre les ennemis, & les chemins par où on les pouvoit attaquer, & s'avança à la portée du canon; ce qui pensa nous porter le plus funeste coup que nous puissions jamais recevoir, car Sa Majesté fut atteinte d'un boulet de canon, qui lui effleura la peau de l'épaule droite, & lui fit une playe très peu profonde. Sa Majesté se fit panser à la tête de ses troupes & fut encore quatre heures à cheval ce soir-là. Le lendemain le Roi envoya le Duc de Schomberg, avec l'aile droite de sa Cavalerie, deux Régimens de Dragons de l'aile gauche, la brigade d'Infanterie de Trelawny & cinq petites pieces de canon, à un gué à trois milles au dessus du camp. Il se trouva défendu par huit Escadrons qui firent assez de résistance; & le Duc de Schomberg les ayant forcez, il se mit en bataille de l'autre côté vis à vis de l'ennemi. Le Roi Guillaume, averti du succès avec lequel le Duc de Schomberg avoit passé la riviere, fit passer le reste de son Armée à trois gués différens; celui du milieu qui répondoit à un village étoit assez bon; les chevaux nageoient à celui qui étoit plus bas, & l'Infanterie en avoit jusqu'à la ceinture à celui du dessus. Le Régiment des Gardes Flamands au gué de la gauche, la Brigade de Tamarie & celle de la Melloniere à la droite. Comme les ennemis avoient mis beaucoup d'Infanterie & de Dragons dans le village, le combat y fut assez opiniâtré, mais enfin ils furent forcez & nous y fimes quantité de prisonniers. Trente Officiers ou Gardes du Corps des ennemis, étant revenus

venus à la charge, & pouſſant avec fureur juſqu'au bout du village, il y en eut vingt-cinq de tuez, & ce fut dans cette occaſion que le Duc de Schomberg fut tué. Sans cette perte, notre victoire ne nous auroit preſque rien coûté. Cependant le Roi avoit paſſé la riviere à la tête de quelque Cavalerie, qu'il avoit gardée auprès de lui avec dix-ſept bataillons; & croyant que ſon aile droite auroit peine à ſoutenir le nombre des ennemis qui lui étoit oppoſé, il la renforça de douze bataillons; mais auſſi-tôt toute l'aile gauche des ennemis jetta les armes bas ſans combattre.

Le Roi marcha ſur une hauteur pour voir ce qui ſe paſſoit à l'aile gauche, mais à peine l'ennemi l'eut-il apperçu que tout prit la fuite dans un extrême deſordre. On ſuivit l'Infanterie juſqu'à Dulech, mais comme ce pays eſt plein de défilez & que les Irlandois vont bien du pied, ils ſe ſont facilement ſauvez. Le Roi fit revenir celles de ſes troupes qui s'étoient le plus avancées & les ramena à Drogeda, où étoit le reſte de ſon Armée.

CXXVII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9 Août 1690.

LE Roi a donné le Gouvernement de Gravelines à la Tournelle & celui de Maubeuge à Ximenès. Tourville eſt avec la Flotte devant Plimouth. Le Chevalier de Treſſan eſt arrivé d'Irlande, il a laiſſé Lauſun à Limerick,

avec cinq mille François; nos vaisseaux les iront prendre aisément. On craint que Tirconel ne fasse son accommodement. Onze Capitaines du Régiment de Mérodes sont arrivez à Versailles. Le Roi a dit, qu'ils racontoient la bataille de Boine fort naïvement. Tourville a brûlé douze vaisseaux Anglois dans le Port de Tinmouth. On ne croit pas qu'on puisse aller à Plimouth.

La Diete des Suisses est assemblée & prétend empêcher le passage à Monsieur de Baviere. On dit que les affaires de Rome s'accommodent, le Cardinal de Bouillon & le Duc de Chaunes ont pressé le Pape à l'approche du Cardinal de Fourbin. Je vous dirois bien aussi de petites nouvelles; mais je n'y songe pas. Est-ce ainsi que l'on écrit à l'homme de France qui écrit le mieux; ne faudroit-il pas y songer en rongeant ses ongles? Je ne les ai jamais rongez, & je suis trop vieux pour commencer.

CXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Benserade.

A Paris, ce 10 *Août* 1690.

JE ne sai, Monsieur, si vous avez reçu un billet que je vous écrivis en partant de Paris, par lequel je vous disois encore adieu. Mandez-moi quelquefois des nouvelles de votre santé, car je vous assure que personne ne s'y interesse plus vivement que moi. Mandez-moi aussi des nouvelles de la guerre, si le Prince d'Orange est aussi bien mort que le Maréchal de Schom-

Schomberg. Nous voyons en ce fiecle-ci des chofes fans exemple; on a vu, & on voit affez fouvent la mort de quelques particuliers fe cacher pendant quelques jours, mais jamais la mort d'un Souverain être trois femaines incertaine.

On me mande que Waldeck, avec les troupes d'Efpagne, de Brandebourg & le débris des fiennes, eft en préfence de Monfieur de Luxembourg prêt à prendre fa revanche.

Quand nous donnerez-vous vos Pfeaumes? Madame de Dalet dit qu'elle a une grande impatience que vous la faffiez prier Dieu, & qu'elle ne fe veut fauver que de votre façon. Pour moi qui ai commencé ma vie dans le grand monde avec vous, j'efpere que nous nous trouverons un jour en Paradis enfemble.

CXXIX. LETTRE.

* Réponfe de Madame de Sevigny au Comte de Buffy.

Aux Rochers, ce 13 *Août* 1690.

JE reçus une Lettre de vous quand vous partites de Paris, mon cher Coufin, qui étoit une efpece d'adieu. Au travers de tout votre courage, & de la bonté de votre temperament qui fe défait aifément de toute mélancolie, il me paroiffoit que n'ayant pas obtenu ce que vous demandiez à la Cour, il vous en étoit refté au fond du cœur quelque leger chagrin. Il n'en falloit pas davantage pour m'en donner plus qu'à vous, à moi qui n'ai pas tant de force d'efprit.

* *A la Lett.* CXXV.

d'eſprit. Je penſe que dans une converſation nous aurions fait des réflexions, que l'éloignement met hors de portée de faire.

Je viens de recevoir des Lettres de Paris, par leſquelles on me mande, que le Prince d'Orange n'eſt pas mort, & qu'il n'y a que Monſieur de Schomberg. Nous aurions été plus aiſes de la mort de celui-ci, ſi on ne nous avoit fait attendre à l'autre. Mais ce ſera pour une autre fois. Les Armées de Flandres ſont ſi proches, qu'il ſemble qu'elles ayent encore envie de ſe battre. Celles d'Allemagne ſe regardent, le Rhin entre deux. Il faut tout recommander au Dieu des batailles, qui ſera le Dieu de la Paix quand il lui plaira. C'eſt toujours là-haut que je conſulte l'avenir, & que je tâche d'y conformer mes deſirs.

CXXX. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16 *Août* 1690.

ON écrit de Londres que le Prince d'Orange eſt à Dublin, & on écrit de Dublin qu'il eſt à Londres. Bien plus un Marchand écrit d'Amſterdam qu'on commence à ſoupçonner qu'il y eſt mort.

Monſeigneur eſt campé à Offembourg, & Monſieur de Baviere à Dourlach, où il ſe fortifie. Monſieur de Saxe eſt à Hisdesheim à deux lieues de Bruchſal & ne veut point, dit-il, obéir à Monſieur de Baviere. Monſieur de Tilladet a pris de l'Emétique & ſe porte mieux. MONSEIGNEUR mande

ande au Roi qu'il est dans un lieu où les fou-
ges sont en abondance. Monsieur de Feuquie-
s a brulé tous les villages des vallées de Pra-
las & d'Angrogne, pour empêcher les Barbets
y subsister l'Hiver. Monsieur de Catinat a for-
l'épée à la main la roche de Canours, & a tué
à sept cens Barbets. Les Piémontois se sont
sis du Col de Fenestrelle, qui empêchoit la
mmunication de Pignerol avec le Dauphiné.
onsieur de Feuquieres se prépare à les en
asser. Les Algeriens ont déclaré la guerre
x Anglois. Le Roi a la goute & se fait trai-
r en roulette. Madame la Princesse de Conti
in rhumatisme. Il y a des vaisseaux sur les
tes d'Irlande pour embarquer Messieurs de
irconel & de Lausun, avec les troupes, en cas
'ils ne puissent plus demeurer en Irlande.
onsieur de Seignelai est toujours fort mal.

CXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Bussy, ce 17 Août 1690.

; viens de recevoir votre Lettre *, Monsieur.
J'avois appréhendé que vous ne fussiez ma-
le, ou que vous ne m'eussiez oublié. Votre
ettre me rassure fort contre tout cela : elle est
in homme qui a non-seulement le corps &
sprit sain, mais qui a même de la vivacité &
: la joye. Au reste, Monsieur, c'est bien à
ous à craindre quelqu'un & à songer pour é-
crire

* *Voyez Lett. CXXVII.*

crire une Lettre, vous qui avez ſatisfait un ſiecle délicat par de grands ouvrages que vous ne nous avez pas fait attendre!

Je ſuis fort aiſe que le Roi ait donné le Gouvernement de Gravelines à la Tournelle, il eſt mon parent & mon ami. Pour Ximenès, je ne le connois pas.

La Gazette ne nous deſeſpere pas encore de la conſervation de l'Irlande, cependant elle nous aſſure que le Prince d'Orange n'eſt pas mort. En ce cas-là, cet uſurpateur eſt bien glorieux, d'avoir gagné une bataille, d'y avoir été bleſſé & d'avoir connu, par la joye extraordinaire qu'on a témoignée du bruit de ſa mort, combien on appréhendoit de ſa vie.

Je ne penſe pas que Monſieur de Baviere aſſiège une Place devant MONSEIGNEUR. Huningue & Fribourg valent bien mieux que Bonne & Mayence, & Monſieur de Baviere eſt trop ſage pour prétendre aller auſſi vîte devant MONSEIGNEUR que devant nos Généraux, quelque habiles qu'ils ſoient.

C'eſt dommage que Monſieur de Nîmes ait eu à faire l'Oraiſon funebre d'un auſſi galant homme que Monſieur de Montauſier. Vous autres grands Orateurs ne devriez travailler que ſur des matieres ingrates.

CXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Charpentier.

A Buſſy, ce 18 Août 1690.

ENFIN me voici arrivé chez moi, Monſieur, où après avoir appris par les chemins la

a mort & la résurrection du Prince d'Orange, 'apprends qu'on ne sait pas assurément ni l'une ai l'autre. Que dit-on de l'Armée d'Allemagne? Que dit-on de celle de Savoye? Messieurs de Luxembourg & de Tourville nous ont accoutumé à des scènes chargées d'évenemens: quand les Acteurs sont en repos, les Spectateurs s'ennuyent. Le Roi d'Angleterre est-il parti de Saint Germain comme on disoit?

Mandez-moi toutes les nouvelles, Monsieur. Si on en est curieux à Paris, on l'est quatre fois davantage à la campagne: ne savoir point ce qui se passe dans le monde, a bien l'air d'être mort. N'y a-t-il rien de nouveau à l'Académie? Vous comprenez bien que je ne vous demande pas le progrès du Dictionaire. Je m'informerois plutôt des contes & des digressions du Président. Mandez-moi enfin comment vous vous portez: si vous avez mis quelque ordre à vos chaleurs de foye. Je ne sai si vous êtes de mon sentiment; mais je tiens la santé le premier bien de la vie, les honneurs le second, & le troisieme l'argent.

CXXXIII. LETTRE.

De Monsieur Charpentier au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21 *Août* 1689.

JE commençois, Monsieur, à me plaindre, mais je n'osois pas encore vous accuser; je rejettois sur les embarras du voyage le retardement de vos Lettres, & je ne pouvois pas croi-
re

re que vous euſſiez oublié la promeſſe que vous m'avez faite & que je mérite bien, ſi l'on s'en peut rendre digne par une eſtime toute ſinguliere que j'ai de votre mérite. Dieu merci, nous voici en beau chemin, puiſque vous êtes maintenant dans votre belle maiſon de Buſſy, où vous aurez le loiſir vraiſemblablement de tourner quelquefois la tête du côté de Paris. Ce n'eſt pas qu'un Philoſophe qui ſe poſſede ſoi-même en pleine paix, ne ſe puiſſe bien paſſer du reſte du monde; mais on ne ſe paſſe pas ſi facilement de vous. Vous tenez à toute l'Académie par des liens inviſibles & qui n'en ſont pas moins forts, on y parle ſouvent de vous, on y cite l'autorité de vos penſées & de vos paroles, & quand vous ſaurez tout ce qui ſe dit ſur votre ſujet, vous reconnoitrez que vous n'êtes pas le Héros du ſeul Pere Bouhours. Notre Armée de Savoye a pris un poſte conſidérable appellé la Roche de Canours, on y a tué ſept à huit cens hommes, la plupart Barbets, on n'a épargné ni ſexe ni âge. MONSEIGNEUR a paſſé le Rhin. On ne ſait rien de certain d'Irlande. Il n'eſt pas vrai que le Roi d'Angleterre ſoit parti de Saint Germain. On aſſure que le Prince d'Orange n'eſt pas mort. Les Armées de Flandres ſont aſſez proches les unes des autres; cependant on ne croit pas que les ennemis veuillent hazarder un ſecond combat, ſur-tout Monſieur de Brandebourg ne veut pas hazarder ſes troupes qu'il regarde comme la meilleure partie de ſon bien.

Vous me faites trop d'honneur de me demander des nouvelles de ma ſanté : je ne ſuis pas encore hors d'affaire, mais je ſuis toujours paſſionnément à vous.

CXXXIV.

CXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Buſſy, ce 21 Août 1690.

* LA difficulté que fait Monſieur de Saxe d'obéir à Monſieur de Baviere les empêchera d'entreprendre rien de conſidérable. Cette diviſion doit bien faire ſentir à l'Empereur la perte du Duc de Lorraine à qui le Duc de Saxe obéiſſoit ſans conteſte. Juſqu'ici les affaires du Roi en Piémont vont fort bien. Je ne comprends pas les reſſources du Duc de Savoye. La diverſion des Algeriens embaraſſera les Anglois. Je me réjouis de la goute du Roi, c'eſt une marque de longue vie. La fortune de Monſieur de Seignelai lui coupe la gorge : s'il n'avoit pas pu tout ce qu'il a voulu, il auroit vécu plus longtems qu'il ne fera. Il meurt d'une maladie que les Médecins appellent *ab exhauſto*. Si Tirconel & Lauſun ſont obligez de quitter l'Irlande, nous n'y retournerons pas ſi-tôt. La banqueroute de l'Ambaſſadeur de Savoye marque le mécontentement que ſon Maitre a de lui.

* *Voyez Lett.* CXXX.

CXXXV. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23 Août 1690.

PIBRAC diſoit que tout le bon-ſens eſt dans les proverbes ; par exemple, tout ce qui reluit

Qu'il soit mort, ou qu'il soit en vie,
Il est toujours digne d'envie.
S'il est mort, il est glorieux.
S'il est vivant, il est heureux.

CXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 26 Août 1690.

TOus les proverbes sont de bon-sens; mais tout le bon-sens n'est pas dans les proverbes, avec le respect que je dois à Pibrac. Votre Lettre fait voir la joye que donne une prompte convalescence acquise avec peine, & combien cette joye éveille l'esprit. Quelque précaution que vous ayez prise pour empêcher la Comtesse de Dalet de voir votre Lettre, je l'ai trouvée trop vive & trop plaisante pour la lui cacher; & sur ce sujet elle dit que vous la faites rire & pleurer quand il vous plait. Je suis ravi de la nouvelle grace que le Roi vient de faire au Duc de Beauvilliers, il n'y a que de la recevoir moi-même qui me fît plus aise & plus aimer Sa Majesté: ce n'est pas que notre ami n'ait lieu d'être content.

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

Je ne connois personnellement pas un des autres gens, que le Roi a mis dans la Maison des petits Princes ni dans la Gendarmerie, que le Marquis d'Epinac qui est frere de ma belle-sœur de Toulonjon, & un homme de mérite.

CXXXVII.

CXXXVII. LETTRE.

e l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 30 *Août* 1690.

E détail de la bataille de Staffarde n'est pas ' encore arrivé. Les Couriers ont été tuez r les Barbets. Il y a une Lettre de Pignerol ıi dit que Monsieur de Catinat a douze cens isonniers & onze pieces de canon; que Monur de Savoye rassemble une Armée près de ırmagnole; qu'il fait marcher tous ses Sujets, que dès que le Prince Eugene sera arrivé il ut avoir sa revanche. Monsieur de Catinat pris Saluces.

Monsieur de Saint-Ruth a soumis cinq Pronces de Savoye; il ne s'est passé pour cela ı'une action, mais fort vigoureuse. Les Marıis de Châtillon & du Cambout, avec trois ns Cavaliers qui ont quitté leurs bottes, ont rcé cinq-cens hommes retranchez dans une ontagne & en ont tué la moitié.

Monsieur de Catinat a eu cinq-cens hommes ez ou blessez. Château-Renaut a eu un coup : mousquet au travers du corps, Liancourt le :as percé, Mongommery le bras cassé, le fils e Cernon tué; Pelle-port, Rebé, Montignac, 'escots, Robecq & Montmorency fort blessez; ıit Capitaines tuez; trente Officiers blessez.

Monseigneur est campé à Vilstet où Moneur de Turenne fut tué, à deux lieues de :rasbourg. Le Marquis d'Uxelles l'a joint, il quarante mille hommes & est campé avantaeusement. Messieurs de Baviere & de Saxe

re-

reviennent de ſon côté & ſont pour le moins auſſi forts. Monſieur de Lorraine n'eût pas donné bataille, mais Monſieur de Baviere eſt bien hazardeux.

Monſieur de Bouflers aſſemble quinze mille hommes. Monſieur de Luxembourg eſt campé à Lignes avec 52 bataillons & 117 eſcadrons, Monſieur de Maulevrier à Datigny avec neuf eſcadrons & neuf bataillons, & Monſieur de la Valette avec ſix bataillons & ſix eſcadrons eſt campé à Resheim ſous Menin. Les ennemis n'en ont pas davantage.

La Flotte du Roi eſt entrée à Breſt & commence à deſarmer, mais depuis quatre jours un Courier a apporté l'ordre de remettre en mer. Il y avoit ſur la Flotte cinq mille malades. Chateau-Renaud l'oncle eſt hors de danger.

La Hoguette, avec douze cens François & ſept ou huit mille Irlandois, a fait lever le ſiège d'Athlone. Monſieur de Lauſun ſe fortifie à Galloway. Mylord Tirconel eſt d'un autre côté avec vingt mille Irlandois : cependant l'Armée Angloiſe ſous le Comte de Solms marche contre eux. Le Prince d'Orange ne paroît point. On n'y comprend plus rien ; on ne le croit pas mort, mais il eſt impoſſible qu'il ne ſoit malade. Monſieur Heinſius Penſionnaire de Hollande dit qu'il avoit reçu une Lettre du Roi Guillaume, & quand on le preſſa de la montrer, il dit qu'il l'avoit perdue.

On a envoyé un Courier au Cardinal de Bouillon, pour le faire revenir inceſſamment. Le Marquis de Nangis eſt mort, ſon fils qui n'a que ſix ans a ſon Régiment. Louvigny a été bleſſé à la cuiſſe à la bataille de Staffarde. Le Marquis de Breuil & le Chevalier Tare

tuez.

, Varenne Lieutenant-Colonel du batail-
le Savoye a été pris, il eſt du Dauphiné;
ndra-t-on?

CXXXVIII. LETTRE.

)e Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 1. *Septembre* 1690.

ſuis ravie de votre retour, mon Couſin,
je ne ſaurois m'empêcher de vous l'écri-
quoique j'aye une inflammation de gorge
me fait garder le lit. Je mourois d'envie
ous faire une belle & longue Lettre, mais
ı mal & quelques petites affaires ne m'en
nent pas le loiſir.

oilà un beau préliminaire, mon Couſin;
s vous êtes bon, vous m'excuſerez, & je
ai par vous envoyer la harangue que mon
e vient de faire au Roi, dont Sa Majeſté
moigné être fort contente. Mandez-m'en
re ſentiment, s'il vous plait, car je m'en
)lus à vous qu'à perſonne.

CXXXIX. LETTRE.

. Comte de Buſſy à Madame de M***.

A Chaſeu, ce 2 *Septembre* 1690.

ſuis bien fâché de votre inflammation de
;orge, ma chere Couſine, j'eſpere qu'une
ſai-

faignée l'emportera ; une inflammation de cœur ne se guériroit pas si aisément. Vous vouliez, dites-vous, me faire une belle & longue Lettre, si vous aviez eu le loisir. Et ne savez-vous pas, Madame, qu'elles sont d'autant meilleures, qu'on a eu le loisir de les faire courtes ?

J'ai trouvé votre préliminaire admirable, parce qu'il n'est pas long, qu'il est naturel, & que sans essayer d'avoir de l'esprit, vous me dites tout ce que vous avez envie que je sache. Vous ne sauriez croire, ma chere Cousine, combien je suis content de vos Lettres; l'amour-propre y trouve son compte, car je croi avoir contribué à votre perfection : ce n'est pas la Chrétienne.

Pour la harangue de Monsieur votre frere, je suis du goût du Roi. Et quoique ce grand Prince ait plus de connoissance & de discernement que moi, mon approbation en cette rencontre fait plus d'honneur à la harangue que la sienne ; car elle loue Sa Majesté, & moi j'en juge sans interêt.

CXL. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 4 Septembre 1690.

DANS le tems que Monsieur de Savoye a refusé le parti que le Roi lui a offert, nous l'avons trouvé mal conseillé ; mais depuis que nous venons de le voir bien battu, nous le trouvons encore plus mal avisé. J'ai de la peine à croi-

croire que Monsieur de Baviere qui est brave & audacieux ne hazarde une bataille contre MONSEIGNEUR : ce sera un rude combat, mais nous serons victorieux, car il y a des troupes invincibles dans notre Armée d'Allemagne; joignez à cela l'émulation des autres Armées qui ont déja vaincu, & la présence de Monseigneur.

On ne fera rien en Flandre le reste de la Campagne. Vous allez dire que je fais le Nostradamus, mais au moins je parle plus clairement que lui. Que veut-on faire faire à notre Flotte si tard?

Ce Pape que l'on croyoit si bon François, qui a donné tant de jalousie aux Espagnols par la promotion du Cardinal de Fourbin, est bien lent à nous satisfaire : je croi que nos prospéritez le refroidissent. Monsieur de Savoye fera bien de se faire tuer dans un combat, pour ne pas survivre à sa conduite & à la perte de ses Etats. Pour le Roi, il est sage, heureux & bien servi.

CXLI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Toulonjon.

A Chaseu, ce 5 Septembre 1690.

JE vous envoye mes nouvelles, ma chere sœur. C'est toujours la continuation des prospéritez du Roi. La Fortune l'a choisi pour s'établir la réputation de constance qu'elle avoit négligée depuis le commencement du monde.

Pour moi qui aime à donner des raisons de tout ce que je vois, je croi que la Fortune n'avoit encore trouvé personne qui par sa conduite méritât son attachement. Je voulois vous aller dire ce que je vous mande, ma chere sœur, mais ma fille s'est trouvée mal.

Si je ne puis en vous voyant,
Avoir un plaisir extrême;
Au moins en vous écrivant
Je vous dirai plus hardiment,
Que je vous aime.

Si mon frere n'étoit mon confident, vous seriez une Dame à me faire taire; mais lui & vous savez bien que je fais parler avec vous l'amitié comme l'amour, & que je ne vous demande qu'autant de tendresse qu'en mérite votre beau-frere & votre bon ami. Notre alliance, votre vertu, votre âge & le mien ne vous laissent rien à craindre, ni à moi rien à hazarder.

CXLII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6 Septembre 1690.

IL arriva hier la nuit un Courier de MONSEIGNEUR, qui mande au Roi que Monsieur de Baviere n'est plus qu'à deux lieues de lui & qu'il pourroit avoir envie de l'attaquer. Il a cinquante mille hommes, Monseigneur n'en a que quarante; mais il est bien posté & il a de gros canon: on attend à toute heure quelque action de ce côté-là.

Mon-

Monsieur de Catinat a pris Fossan & quelques autres petites Places en Piémont. La question est d'y établir des quartiers d'Hiver. On dit que pour cela il faut prendre Carmagnole, mais qu'il n'est pas aisé à la vue de Monsieur de Savoye qui a encore une Armée. Le Roi tirera un million par an de la Savoye, outre des quartiers pour ses troupes.

Monsieur de Boufflers assemble une Armée sous Treves. Monsieur de Luxembourg acheve de manger la Flandre, sans que Monsieur de Waldeck ose s'y opposer.

Il est constant que le Prince d'Orange est dans un Château auprès de Dublin; qu'il y a été fort malade de sa blessure & de la dyssenterie; que se portant un peu mieux il s'étoit mis à la tête de ses troupes pour aller attaquer Monsieur de Lausun; qu'il est retombé plus mal que jamais & qu'on l'a reporté dans ce Château. Monsieur de Lausun est à Galloway avec quatre mille cinq cens François & n'y craint rien, la Place est fort bonne & quand il voudra il s'embarquera. Monsieur de Tirconel est à Limerick avec douze mille Irlandois résolus de se bien défendre.

Sept Galeres sont arrivées à Rouen où elles desarment. On y attend les autres. Monsieur de Seignelay est tantôt bien, tantôt mal, celui-ci plus souvent que l'autre.

Messieurs les Archevêques de Paris, de Rouen & le Coadjuteur de Rouen sont convenus du même projet pour l'accommodement avec Rome, & l'Abbé de Polignac le portera incessamment.

Le Comte d'Etrées arriva hier en poste de Brest, & deux heures après il repartit pour aller trouver Monseigneur.

tous les jours il leur enleve des convois. On croit que le Prince d'Orange ſera obligé de lever le ſiège de Limerick. Boiſſelot a répondu à la ſommation qu'on lui a faite de ſe rendre, qu'il vouloit mériter l'eſtime de Monſieur le Prince d'Orange.

L'Evêque de Viviers de la Maiſon de Suze eſt mort, il avoit été nommé Evêque en 1613.

Nos habitations de la nouvelle France ont beſoin de ſecours. L'Evêque de Quebec en faiſant ſes viſites a trouvé un peuple dont tous les hommes ſont boſſus & toutes les femmes boiteuſes, & dont les cheveux reſſemblent au plumage des perroquets.

Monſeigneur a détaché quatre ou cinq Régimens pour aller ſur la Moſelle joindre Monſieur de Boufflers, qui doit s'oppoſer au Landgrave de Heſſe.

Le Nonce du Pape qui va en Portugal eut hier une audience particuliere du Roi.

Monſieur de Catinat a pris Villefranche, où il a trouvé quatre milliers de poudre & beaucoup de proviſions. Caſtanaga va être Gouverneur de Milan.

CXLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 13 Septembre 1690.

JE n'ai point encore répondu à votre Lettre *, Madame, parce que je ne la reçus qu'à la fin de

* *Voyez Lett.* CXXIX.

de l'autre mois. Vous me mandez qu'au travers de mon courage & de la bonté de mon temperament, il vous a paru quelque leger chagrin de n'avoir pas eu ce que je demandois. Je vous répondrai, ma chere Cousine, que pour être Philosophe Chrétien, & d'un heureux temperament, je n'en suis pas moins sensible ; mais que ma résignation & ma fermeté me remettent bien vîte en mon naturel. Cela me fait croire que vous avez deviné mon chagrin. Vous avez crû que j'en avois parce que j'en devois avoir, & que vous en auriez eu si vous aviez été à ma place.

Catinat vient de faire une belle action contre Monsieur de Savoye.

CXLVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbe de Choisy.

A Chaseu, ce 19 *Septembre* 1690.

* IL faut que Monsieur de Bouflers ait paru bien pressé à Monseigneur, pour l'obliger à se défaire de quatre ou cinq Régimens en présence de Monsieur de Baviere qui est déja plus fort que lui. Je me défie des relations des rendus. *Timeo Germanos nuntia ferentes.* Il y a des Sinons en Allemagne, aussi-bien qu'en Grece. Par cette même raison je ne monterois pas le cheval Polonois à poil extraordinaire le jour d'une bataille, si j'étois à la place de Monsieur de Luxembourg.

L'Evêque de Viviers nommé en 1613 & mort en 1690 avoit plus de cent ans : j'espere que l'autre ira aussi loin. Cela est plaisant que dans

* *Voyez Lett.* CXLIV.

dans le Diocese de Quebec les hommes & les femmes bien faites passent pour des monstres: les étrangers sont chastes à bon marché en ce pays-là.

CXLVII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Bussy.

A Autun, ce 19 Septembre 1690.

* VOus avez fort bien jugé de mon mal, Monsieur, j'en ai été quitte pour une saignée & pour avoir gardé le lit quelques jours. Je vous croi sur ce que vous me mandez, qu'une inflammation de cœur ne seroit pas si aisée à guérir qu'une inflammation de gorge; on s'en peut rapporter à vous, après le manuscrit que vous m'avez fait lire. Je n'ai jamais ouï parler de pareille chose, mon Cousin; vous méritez de passer sous l'arc des loyaux amans & d'avoir rang parmi les Heros qui pleuroient, qui tomboient malades & qui mouroient pour leurs maitresses. J'avois cru jusqu'à présent qu'il ne s'en trouvoit que dans les Romans, mais vous avez fait voir qu'on en peut faire une Histoire.

La premiere Lettre que vous écrivites à l'Infidelle, quand elle voulut vous quitter, est incomparable; je ne croi pas qu'en ce genre-là, il s'en puisse jamais voir de plus belle. Avec tout votre esprit, mon Cousin, je vous défierois d'en faire autant à l'heure qu'il est. Vous ne vous en souvenez peut-être plus de cette Lettre, mais je l'ai bien dans la tête: je trouve vos folies belles, mais enfin je les trouve folies.

J'ai-

* *Voyez Lett.* CXXXVIII.

J'aime fort l'approbation que vous donnez à la harangue de mon frere, & quelque modestie que vous ayez sur le respect que vous rendez au jugement du Roi, je me défierois des applaudissemens qu'a eu mon frere, s'il n'en avoit pas eu de votre part. Sur ce pied-là je dois bien être contente de moi, quand vous en dites du bien; la liberté que je vous ai donné d'en dire du mal, me rend vos louanges bien plus honorables. Si on avoit des inflammations de vanité comme de gorge, j'aurois de la peine de m'empêcher d'en être malade sur votre parole. En vérité, mon Cousin, vous me mettez en péril au moins de me faire tourner la tête. C'est à vous d'y songer & de me faire rentrer en moi-même au premier faux-pas que je ferai. Voici une grande Lettre, elle n'en vaudra pas mieux; mais toujours y verrez-vous le plaisir que j'ai de vous entretenir, & cela lui donnera du mérite.

CXLVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20 Septembre 1690.

MONSEIGNEUR est campé à une lieue de Fribourg, à trois de Brisac & à quatre du Rhin. Il a su que Monsieur de Baviere marchoit par les montagnes pour se saisir de la plaine de Stoloffen où il y a beaucoup de fourages, c'est ce qui l'a obligé d'occuper les passages, & présentement les ennemis ont à passer douze lieues d'un pays ruïné avant que de joindre Monseigneur qui a tout en abondance. On

ne doute point que les ennemis ne se séparent. Monsieur de Saxe fait cuire du pain à Heidelberg.

Le Tekeli a forcé les passages de Transilvanie, défait quatre mille Allemans & six mille Transilvains, & pris le Général Heusler. Le Prince de Bade, sur cette nouvelle, a fait passer le Danube à son Armée à Semendria, sans plus songer à secourir Nissa. On croit que le Grand-Visir laissera Nissa bloqué & marchera en Transilvanie. Les Venitiens pressent toujours Napoli de Malvaisie.

Le Roi d'Angleterre a eu nouvelle que Monsieur de Lausun s'est jetté dans Limerick avec six cens dragons & trois cens chevaux; que les vaisseaux François ont fait entrer dans la Place soixante milliers de poudre, & qu'on croit que les Anglois en leveront le siège. Le bruit est plus grand que jamais, que le Prince d'Orange est retombé malade. Il a paru quelques jours au siège de Limerick, & puis il a disparu; mais constamment il n'est pas mort. Il est arrivé en Irlande un Portugais de l'ancienne Maison de Tirconel, qui prétend suivant une Prophétie rétablir le Roi Jaques. Les peuples le suivent, il a déja rassemblé dix mille hommes dans le Nord d'Irlande. Les Anglois ont pris l'Isle de Saint-Christophle, ils y ont mis huit mille cinq cens hommes à terre. Le Chevalier de Guitaut qui y commande, s'est jetté dans un Fort avec trois cens François. Les Sucreries vont cesser & nos autres Isles courent fortune. Les Anglois & les Hollandois ont quarante vaisseaux en mer. Nous en avons sur les côtes d'Irlande quinze gros, & vingt fregates.

Le Roi d'Espagne a tauricidé pour la victoi-
re

re de Fleurus. Nous lui permettons auſſi de faire chanter le *Te Deum* à pareil prix.

Monſieur le Comte de Saint-Ruth a défait douze cens Savoyards, commandez par le Comte de Sales qui a été pris ; deux cens tuez, quatre cens priſonniers, le reſte en fuite. Moutier & Saint-Jean de Morienne ont envoyé les clefs. On mène des bombes à Montmelian. Les Irlandois ont fait merveille. Mylord Mont-Caſſel a eu un coup de mouſquet à la mammelle. Monſieur de Catinat attend quelques troupes pour aller attaquer Monſieur de Savoye à Montcailler où il ſe retranche. Sant Silveſtre a forcé l'épée à la main le bourg de Sommerive, où cinq cens hommes ont été tuez & le bourg pillé. On ne l'a pas brûlé, parce qu'il appartient au Marquis d'Urfey. Le Marquis de Clerambaut a été échangé avec des Piémontois. L'Electeur Palatin eſt mort. Madame de Tirconel s'eſt miſe dans un Couvent auprès de Breſt. Le Roi a donné à Saint-Pierre, Exempt, un petit Gouvernement ſur le Rhône qui vaut deux mille cinq cens livres. Meſſieurs de Choiſeul & de Tilladet ſont guéris. Madame de Bouillon eſt arrivée à Marſeille, & le Prince de Turenne eſt allé joindre Monſieur de Catinat. Monſieur le Cardinal de Bouillon eſt encore à Rome.

Le Comte de Grammont eſt allé en poſte trouver Monſeigneur, croyant voir encore une fois en ſa vie, une bataille. Il y a plus de cinquante ans qu'il n'en a vu.

Monſieur le Duc du Maine, ayant écrit à Bruxelles pour avoir des dentelles, Monſieur de Caſtanaga lui a envoyé, dans une chaiſe roulante, une belle Marchande avec toute ſa boutique.

Les Anglois donnerent le 6 de ce mois un aſ-

ſaut à Limerick. Boiſſelot les laiſſa monter ſur la breche où il leur fit lâcher du canon chargé de cartouches, en tua deux mille & reprit ſa contreſcarpe. Il mande au Roi que les Irlandois ſont devenus des Ceſars.

Madame de Senneterre vient de perdre ſon procès contre le Chevalier de Senneterre : Madame de Florenſac eſt à plaindre.

CXLIX. LETTRE.

Du Monſieur Charpentier au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Septembre 1690.

VOus n'avez que trop bien deviné, Monſieur, quand vous avez cru que je ne me portois pas bien ; & je vous ſuis fort obligé de l'impatience que vous avez eu ſur ce ſujet. La plus grande incommodité que je reçoive de mon mal, c'eſt qu'il m'ôte le ſommeil. Je ne ſaurois m'accoutumer à perdre la moitié de ma vie, & il me déplait de ne paroître pas ſur le théâtre avec les hommes, quoique je ne ſois pas un des grands Acteurs. Mais, Monſieur, vous avez trouvé le moyen de me conſoler de mes maux, en me donnant des marques de votre ſouvenir & de l'honneur de votre amitié.

L'Armée de France & celle des Impériaux ſont ſi proche l'une de l'autre, que l'on croyoit ces derniers jours qu'il y auroit un combat. Monſeigneur a fait faire un mouvement à ſon Armée, pour la mettre en état que les ennemis ne la puiſſent attaquer qu'avec un grand deſavantage. Monſieur de Baviere vouloit à toute force don-

ier bataille ; mais Monſieur de Caprara qui
confiance de l'Empereur, lui a déclaré qu'il
t ordre de ne pas hazarder les troupes de
Maitre, ce qui a donné lieu à quelque pe-
nécontentement entre eux. On tient que
ıſieur de Caprara lui a fait entendre qu'il y
t dans l'Armée de Monſeigneur quinze à
: mille hommes de troupes invincibles,
leſquelles il y a tout à perdre & rien à
ıer. Le Comte de Grammont eſt parti ces
iers jours en poſte, pour ſe trouver auprès
Monſeigneur dans une bataille, s'il y en a.
vient d'apprendre que Monſieur de Baviere
éloigné de notre Armée, ce qui fait croire
ne ſe paſſera rien cette Campagne de con-
'able en Allemagne. On parle de quelques
ıtages remportez en Savoye par l'Armée
Roi. Le Commandant d'un gros détache-
t a été pris.
vous envoye une Lettre de Monſieur Boiſ-
: Gouverneur de Limerick, par laquelle
; verrez l'état de nos affaires en Irlande.
ı nouvelle que les Flottes Angloiſe & Hol-
oiſe fortes de quatre-vingts vaiſſeaux ſe ſont
'ſes en mer, & qu'on les a vu paſſer devant
.is. Les affaires ſe brouillent de nouveau à
ıe. On mande que dans le Couvent des Cor-
ers de Mantoue, les Religieux étant au ré-
oire, un grand nombre prirent querelle ſur
:jet des interêts du Roi & du Prince d'O-
;e, les uns criant Vive France, les autres
: Orange; leur chaleur alla ſi loin qu'ils ſe
ıt des armes de tout ce qui ſe rencontra ſur
eu, & donnerent un petit combat où cinq
es bons Peres demeurerent ſur la place &
.eurs furent dangereuſement bleſſez.

LETTRE DU COMTE

DE BOISSELOT

[illegible] Angleterre,

[illegible] Novembre 1690.

[illegible] heures les ennemis attaque-
[illegible] couvert: leur grand nombre
[illegible] grenades obligerent nos gens de
[illegible] leur traverse du chemin-couvert
[illegible] ferme. Les ennemis étant maitres
[illegible] couvert monterent à la breche en gran-
[illegible] même plusieurs Officiers & Grena-
[illegible] entrerent dans la palissade de la retirade.
[illegible] avois caché une batterie de canons char-
[illegible] cartouches que je fis tirer à propos, &
[illegible] les avoir intimidez de ce feu de mousquet
[illegible] canon, je fis monter des Officiers de mon
Regiment & des soldats choisis pour les chasser
[illegible] à la main, & à coups de grenades & de
[illegible] que l'on rouloit. Ils en furent chassez
[illegible] voulant faire leurs logemens: nos
gens qui s'étoient retirez derriere la pallissade, en
même tems chasserent les ennemis de la contrescar-
pe. Il ne nous a pas paru qu'ils ayent fait grand
ouvrage cette nuit. Ils ont perdu bien du monde,
car le chemin-couvert & la contrescarpe sont pleins
de corps morts. Les Officiers des ennemis vouloient
rallier leurs soldats à coups de plat d'épée, mais ils
n'ent ont pu venir à bout. Tous mes ordres se sont
bien exécutez & je suis très content des Irlandois.
Cette action a duré quatre heures avec un très
grand feu. Nous avons eu deux cens hommes tuez
ou blessez. J'ai perdu mon Lieutenant-Colonel
Beaupré tué sur la breche, & mon Major Arpen-
tigny blessé à mort. Il y avoit hier au soir une
gran-

grande consternation parmi les ennemis. Les troupes qui nous ont attaqué sont des détachemens de Grenadiers de leur Armée, des bataillons du Prince d'Orange, des bataillons de Brandebourg François & Danois. Nos gens sont résolus à se bien défendre. On dit que les ennemis ont perdu plus de deux mille hommes. Nous avons pris deux Officiers, un François & un Ecossois. Nos gens ont gagné deux cens outils, quantité d'armes & de juste-au-corps. Les ennemis ont fait un détachement entre la têta de notre tranchée & de notre chemin-couvert. Je les ai fait chasser à coups d'épées & de piques. C'est un logement où il y avoit soixante hommes pendant l'attaque. Le Prince d'Orange étoit au Fort de Cromwel.

CL. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 21 Septembre 1690.

* DEPUIS que nous avons commerce ensemble, ma chere Cousine, vous ne m'avez pas écrit une si jolie Lettre que celle que j'ai reçue de vous. Elle est toute naturelle, avec des pensées agréables & fines. Voilà comme je vous voulois. Il me souvient en gros que la premiere Lettre que j'écrivis à mon Infidelle, quand elle voulut rompre avec moi, est une des plus belles qu'on puisse écrire sur ce sujet; & je demeure d'accord avec vous que je n'en écrirois pas une de cette force à présent, que je crois avoir plus d'esprit que je n'en avois alors. C'est qu'il

* *Voyez Let. CXLVII.*

qu'il faut ſentir de l'amour pour en bien parler. Je ne ſuis point ſcandaliſé de vous voir juger ſi habilement des ſentimens tendres que vous n'avez point eu; mais il faut auſſi que je croye que l'eſprit en cette rencontre vous tient lieu de cœur. Je ne vous mets point en péril ſur la vanité, ma Couſine, vous avez la tête bonne: ſi j'étois capable de vous la faire tourner, ce ne ſeroit pas ſur cela.

CLI. LETTRE.

Du Duc de Beauvilliers au Comte de Buſſy.

A Verſailles, *ce* 22 *Septembre* 1690.

JE ſuis bien perſuadé, Monſieur, que c'eſt tout de bon que vous vous intereſſez à l'honneur que le Roi m'a fait de me donner le gouvernement de Monſieur le Duc d'Anjou. Je croi que vous l'êtes de ma ſenſibilité pour toutes vos bontez. Vous ne me rendrez que juſtice, ſi vous la croyez achevée & qu'on ne peut, Monſieur, vous honorer plus que je le fais, ni vous être dévoué plus abſolument que je vous le ſuis.

CLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Charpentier.

A Chaſeu, *ce* 24 *Septembre* 1624.

* JE vous plains fort, Monſieur, de ne pas bien dormir. L'inſomnie vient de trop de chaleur

* *Voyez Lett.* CXLIX.

chaleur, & la chaleur vient de l'insomnie. Ainsi ces maux deviennent la cause & l'effet chacun à son tour. Rafraichissez-vous. Si la saison n'étoit pas si avancée, je vous conseillerois de venir aux eaux de Sainte-Reine & je vous offrirois ma maison de Bussy pour les prendre; il n'y a qu'une demi-lieue de l'une à l'autre. Mais il n'est pas que vous n'ayez quelque habile homme de vos amis qui pourroit moderer ces chaleurs. Mettez-y ordre, Monsieur, & ne mêlez point les affaires avec les remedes, il les faut prendre avec tranquillité.

Il n'y aura point de bataille en Allemagne, & cela sera aussi glorieux à Monseigneur de rendre vains les grands efforts de l'Empereur & des Confédérez sur le Rhin, qu'à Monsieur de Luxembourg d'avoir battu l'Armée de Flandre. Je trouve que Caprara a raison d'aller bride en main avec Monseigneur, & de juger que si les Armées du Roi en Flandre & en Savoye sont supérieures à celles des ennemis, celle du Rhin où est Monseigneur & la Maison du Roi est bien plus terrible. La résistance de Boisselot dans Limerick fait bien de l'honneur aux Irlandois & à lui. C'est une Hydre que la Flotte des ennemis, ils sont plus forts qu'avant que d'avoir été battus. La querelle des Cordeliers de Mantoue fait bien voir l'esprit du siecle, qui ne permet à personne de demeurer neutre.

CLIII.

CLIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 24 Septembre 1690.

* JE ne pense pas qu'il y ait cette année de grande action en Allemagne; & en l'état où sont les affaires, ce seroit moins à Monseigneur de gagner une bataille que d'empêcher, comme il fait, les ennemis de faire aucun progrès. A ce que je vois, les affaires de Hongrie vont encore plus mal pour l'Empereur que celles du Rhin, le nouveau Visir & Tekeli embarrassent fort le Prince de Bade.

Napoli de Malvaisie dure long-tems: mais je n'entends rien dire de mon ami Gadagne qui est à ce siège, & qui assurément y fait son devoir.

Ce Tirconel Prophete est un de ces évenemens qui peuvent quelquefois avoir de grandes suites, quand il plait à la Providence d'entêter les peuples d'une Pucelle d'Orleans.

A propos des réjouissances qu'on a faites à Madrid pour la bataille de Fleurus, je trouve que les Rois ont raison d'en faire accroire à leurs Sujets autant qu'ils peuvent; & quand les affaires ne sont pas décisives, ils en tirent toujours des secours, qu'ils tireroient avec peine si on leur disoit la vérité.

Monsieur de Savoye est assez opiniâtre pour perdre ses Etats plutôt que de s'accommoder. La mort du Palatin est une suite de la bonne fortune du Roi. Son Successeur ne sera peut-être pas si animé contre nous.

La

* *Voyez Lett. CXLVIII.*

La galanterie de Castapaga est à propos à un jeune Prince comme Monsieur le Duc du Maine. Cela me fait souvenir que le Roi ayant envoyé l'année passée à ce Gouverneur des Pays-Bas Torse l'un de ses Ordinaires, cet Espagnol lui dit qu'il parloit si honnêtement au prix des autres Envoyez de Sa Majesté, qu'il doutoit qu'il vînt de Versailles.

Je suis fâché de la perte du procès de Madame de Senneterre ; elle est ma parente, & Florensac est de mes amis.

CLIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy, de la Comtesse de Toulonjon & de la Comtesse de Dalet, à l'Evêque d'Autun.

A Chaseu, ce 27 Septembre 1690.

VOUS avez bien des amis, Monsieur, mais vous n'en avez pas trois plus véritables que nous. Il y a deux heures que nous sommes ensemble, nous en avons passé la moitié à parler de vous, & à nous plaindre du retardement de votre retour en ce pays-ci. Cette conversation a fini par le dessein de vous écrire, & de nous réjouir avec vous de vos prospéritez au Palais & de vos agrémens à la Cour. Avec la tête que nous vous connoissons, Monsieur, nous n'avons pas appréhendé que les nouveaux honneurs vous changeassent les mœurs, mais seulement que les fonctions de ces nouveaux titres demandassent votre présence en ce pays-là, qui ne feroit pas notre compte en ce pays-ci. Cependant

pendant, tant que vous ferez notre Prélat, nous efpérerons que vous ne nous quitterez pas tout-à-fait. Nous difions de vous il n'y a qu'un moment, Monfieur: Pourquoi a-t-il tant de mérite? Avec moins il ne feroit pas fi recherché qu'il eft, & il ne laifferoit pas d'être pour nous autant aimable : nous nous pafferions de ces grands talens qu'il a pour plaire aux Princes, & nous ferions contens de l'efprit qu'il a avec fes amis particuliers. Mais enfin, a dit Madame de Dalet, il nous le faut garder tel qu'il eft, & l'aimer avec toutes fes vertus. Ma Niece a raifon, a dit Madame de Toulonjon, il faut prendre le bénéfice avec fes charges; & en cet endroit nous avons fait réflexion que c'étoit trop vous amufer, vous qui pouviez avoir affaire à Verfailles ou à Saint-Germain dans le tems que vous recevriez notre Lettre. Nous allons donc finir, Monfieur, comme nous avons commencé, en vous affurant que vous n'avez pas trois amis plus véritables que nous.

CLV. LETTRE.

De l'Abbé de Choify au Comte de Buffy.

A Paris, ce 29 Septembre 1690.

ON dit dans l'Armée de Monfieur de Catinat qu'il voudroit bien prendre Carmagnoles, mais l'affaire eft difficile. Peut-être fera-t-il quelque mouvement de ce côté-là pour engager Monfieur de Savoye à un fecond combat, fans ...quel il aura peine à prendre des quartiers en ...mont. Il y en a qui difent que c'eft pour cela qu'il



qu'il a renvoyé l'argent du Roi à Pignerol.

La Morienne s'eſt rendue à Monſieur de Saint-Ruth. Monſieur de Savoye n'a plus de Places ni de troupes au deça des monts, excepté Montmélian. Ce que Monſieur de Savoye a reçu de troupes d'Allemagne juſqu'à préſent, ne va qu'à quatre mille hommes. On n'a nulle nouvelle d'Irlande. On prépare à la Rochelle dequoi loger nos troupes qui reviennent d'Irlande & qui ſont réduites à environ trois mille hommes; on y attend auſſi ſept à huit mille Irlandois.

Le Roi part le 5 du mois prochain pour Fontainebleau, il en reviendra le 25. Le Roi & la Reine d'Angleterre y doivent aller le 9, ils y demeureront quatre jours & ſeront logez dans l'appartement de la Reine-Mere, à moins que le ſoupçon que cette Princeſſe a d'être groſſe ne ſe confirme dans ce tems-là. Le Conſeil ne ſuivra point. On a marqué le logement de la Chancellerie pour Meſſieurs les Cardinaux. Le Cardinal de Bonzy n'y demeurera pas long-tems, il part bien-tôt pour les Etats de Languedoc. On croit que Monſeigneur arrivera à Fontainebleau peu de tems après le Roi.

Le Roi a donné l'Evêché de Viviers à l'Evêque de Rhodez, neveu du défunt. Il avoit déja eu il y a près de deux ans une Abbaye de ſon oncle. Ce bon-homme donne par ſon teſtament à l'Evêque qui ſera ſon ſucceſſeur, un beau jardin qu'il avoit fait faire au bourg Saint-Andeol, ſa demeure ordinaire, à condition qu'il ne prétendra rien pour les réparations.

Il ſe forme une Armée vers le pays de Luxembourg, compoſée de troupes de dix ou douze

Princes

Princes différens, Liégeois, Hollandois, de Brandebourg, de Hesse, de Brunswick. Elle doit être de trente mille hommes, à ce qu'ils prétendent. Monsieur de Boufiers les observe avec un Corps de troupes fort inférieur. On dit qu'ils ont déja attaqué la Roche en Ardenne, & qu'ils voudroient bien prendre des quartiers d'Hiver en ce pays-là.

On disoit hier que les Turcs avoient pris Nissa, & que Vidin s'étoit rendu quelques jours auparavant. Le Grand-Visir trouvera le chemin fort libre pour aller à Belgrade, d'autant plus que le Prince Louis de Bade a eu ordre de marcher en Transilvanie contre Tekeli.

Le 22 de ce mois Monseigneur décampa de Minguen entre Brisac & Fribourg, pour aller le long du Rhin en remontant du côté de Huningue. Monsieur de Baviere étoit de l'autre côté des montagnes de la Forêt-noire, & marchoit vers Heinsfeldt; mais il n'étoit encore qu'à la hauteur de Lohr. Il lui falloit pour le moins quatre jours de marche pour aller à Villenghein, & de là quatre autres pour aller à Heinsfeldt. On ne sait si Monsieur de Saxe lui tiendra compagnie en cette marche, peut-être même sera-t-il obligé de se défaire d'une partie de son Armée pour l'envoyer contre les Turcs.

CLVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 5 Octobre 1690.

ON peut insulter une Place quand elle est insultable, mais il est trop tard pour commencer

mencer le siège d'une Place comme Carmagnoles. Pour des combats, on en donne en tout tems, quand les deux parties le veulent. Je ne sai si Monsieur de Savoye ne sera pas rebuté du premier combat qu'il a donné.

Si on prépare à la Rochelle des logemens pour nos troupes d'Irlande & pour un nombre considérable d'Irlandois, je tiens les affaires de ce pays-là desesperées ; cependant si le Prince d'Orange est mort, il est bien glorieux pour lui qu'il gagne des Royaumes en ce monde quand il est dans l'autre. Si la Reine d'Angleterre est grosse, le Roi son mari ne perd pas son tems en France, il fait des recrues de Princes pour regagner ses Etats.

J'estime la Campagne que vient de faire Monseigneur, bien plus que celle qu'il fit à Philisbourg il y a deux ans. On voit par-là qu'il y a des tems où il est plus beau de ne rien perdre, qu'en d'autres de gagner. Je ne fais pas grand cas des troupes qu'on ramasse contre Monsieur de Bouflers. Les Turcs reprennent le dessus contre l'Empereur. La sacrée Majesté n'est pas contente cette année.

CLVII. LETTRE.

De Monsieur Charpentier au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8 *Octobre* 1690.

LA prospérité de la France augmente tous les jours. Monseigneur revient chargé d'honneur d'avoir réduit Monsieur de Baviere à la né-

néceſſité de ſe retirer ſans avoir rien fait. On dit un bon-mot d'un Trompette que Monſeigneur lui avoit envoyé. Monſieur de Baviere lui ayant demandé ſi Monſieur le Dauphin ne voudroit pas bien que les Armées ſe viſſent de plus près, le Trompette lui répondit, qu'il ne ſavoit pas le deſſein de Monſeigneur, mais qu'il ſavoit fort bien que ſi S. A. Electorale étoit ſur les terres de Monſeigneur, il l'en feroit bien-tôt déloger.

Les Anglois ont levé le ſiège de Limerick avec tant de précipitation qu'ils ont brûlé tout leur bagage, & l'on ajoute que le feu prit à leur Hôpital & que leurs bleſſez & leurs malades furent tous brûlez. On a douté quelque tems de la priſe de Niſſa par le Grand-Viſir, mais la nouvelle eſt venue que cette Place a été priſe par capitulation, auſſi-bien que Vidin. Le Viſir marche au ſecours de Tekeli avec quarante mille chevaux, pour l'établir Prince de Tranſilvanie. L'épouvante eſt déja grande dans Vienne, dans la vue des ſuites de tant de mauvais ſuccès. N'admirez-vous pas, Monſieur, l'aveuglement de l'Empereur qui a abandonné une Conquête aſſurée en Hongrie pour venir ſe morfondre ſur le Rhin ? Il me ſemble que je philoſopherois agréablement avec vous ſur tant d'évenemens extraordinaires que nous voyons arriver tous les jours; je croi que nous ferions des raiſonnemens qui vaudroient mieux qu ceux de l'Empereur & du Prince d'Orange, d moins n'en couteroit-il la vie à perſonne nous pourrions nous tromper impunément. I ...and nous aurions fait le procès à tous l ...litiques de l'Europe, nous nous rabattrio ...r les Belles-Lettres que vous ſavez mie



que perſonne. Je vous demanderois des nouvelles de l'hiſtoire du Roi. Je ne me laſſerois point de vous entretenir, ſur-tout ſi c'étoit la nuit, car je ne dors non plus qu'un lutin: les remedes n'ont fait qu'augmenter mon mal, je ſuis réſolu de les quitter. J'ai oublié de vous mander qu'après la levée du ſiège de Limerick l'Armée des Irlandois de vingt mille hommes, commandée par Mylord Barwick, s'eſt miſe aux trouſſes des Anglois & les pourſuit ne faiſant quartier à perſonne. Boiſſelot eſt à Breſt avec les François qui étoient en Irlande. Meſſieurs de Tirconel & de Lauſun y ſont auſſi avec ſept mille Irlandois.

CLVIII. LETTRE.

Du Comte de V * * au Comte de Buſſy.

A Auxerre, ce 9 Octobre 1690.

APRÈ'S avoir bien rêvé aux moyens de me juſtifier auprès de vous, Monſieur, ſur le tems que j'ai mis à vous aſſurer de mes très humbles reſpects, je me trouve réduit à me condamner & à vous ſupplier très humblement de prendre la peine de lire mes raiſons dans Voiture. Vous les trouverez dans la Lettre écrite à Madame de Vardes en pareille rencontre; & je ſuis ſûr que vous les trouverez belles & bonnes. Je vous aſſure d'homme d'honneur que Voiture ne parloit pas plus ſincerement que moi. Vous n'aurez pas de peine à me croire, quand vous ferez réflexion que ce reſpect & cette vénération, que j'ai été aſſez heureux pour

être à portée de sentir pour vous dès l'âge de dix-sept ans, s'est considérablement fortifié avec mon âge & mon discernement. Je m'en retourne dans quinze jours en Allemagne; si vous me jugez propre à porter quelque Lettre à Monsieur le Marquis de Bussy ou à quelque autre en ce pays-là, je loge ici chez Monsieur le Comte de Courson, où vous avez une Cousine qui a, dit-elle, beaucoup d'inclination pour vous. Je n'ose dire ici à Madame la Marquise que je suis l'homme du monde qui ai le plus de vénération pour elle.

J'ai acheté un Livre que je ne donnerois pas pour toute la Bibliotheque du Chancelier, si ce Livre-là n'y étoit pas; c'est le Pere Bouhours qui l'a fait, & qui parmi mille gens dont il cite les pensées, a le gout assez bon pour y citer les vôtres plus souvent que pas un. C'est dans les fragmens qu'il donne de vous que je puise des sentimens de valeur, de morale, de politique, d'amitié & de tendresse, que je n'oublierai jamais.

CLIX. LETTRE.

De l'Abbe de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 11 *Octobre* 1690.

MONSEIGNEUR arriva Dimanche à Fontainebleau à quatre heures du soir, il alla trouver le Roi qui étoit à la chasse. Sa Majesté descendit de cheval & l'embrassa, & monta en carosse seul avec Monseigneur.

Boisselot est arrivé à Brest, il a envoyé un Cou-

Courier à Monſieur de Louvois, avec une Lettre dans laquelle il lui a marqué tout ce qui s'eſt paſſé pendant le ſiège de Limerick. Il lui mande que le Prince d'Orange le fit ſommer d'abord de ſe rendre, qu'il lui manda que dans un mois il ſeroit plus honnête de lui faire une propoſition comme celle-là; qu'enſuite il fit battre la Place ſi furieuſement qu'il fit une breche de vingt-quatre toiſes de large, & fit attaquer la Place par toutes les têtes des Régimens de ſon Armée, par les François & par les plus braves Officiers; mais que les Irlandois ſe défendirent avec tant de valeur, que le Prince d'Orange qui avoit perdu beaucoup de gens lui envoya dire qu'il vouloit bien lui donner quelque tems pour retirer les morts. Il répondit au Tambour qu'il n'en avoit point à retirer, mais qu'il lui donnoit à lui depuis quatre heures jusqu'à cinq pour retirer les ſiens, à la charge toutefois qu'il n'approcheroit pas de vingt toiſes de la Contreſcarpe. Il s'apperçut alors que le Prince d'Orange fit retirer ſon Armée, & brûler les bleſſez & les malades qu'il ne pouvoit emmener. Ce Prince ſe retira à Dublin, avec ſon Armée, dans une grande conſternation. Il a perdu à ce ſiège cinq mille hommes preſque tous Officiers, & la tête de ſes Régimens. On a perdu dans la Place cent ſoixante & deux hommes & quatre-vingt-quatre Officiers. Mylord Barwik fils naturel du Roi d'Angleterre eſt à la tête de vingt mille Irlandois qui ſuivent les Anglois, ne faiſant quartier à aucuns. Après la levée du ſiège de Limerick, Boiſſelot s'eſt retiré en France; les Irlandois ont élu entre eux quatre Chefs, & ſont demeurez d'accord entre eux que le premier

qui parleroit de traiter avec le Prince d'Orange feroit pendu. La raifon pour laquelle Boiffelot eft revenu, c'eft que les Irlandois ne veulent point fouffrir d'étrangers chez eux: fans la bonne conduite qu'il a eu au fiège, ils avoient fait mille confpirations contre lui. On affure que pendant le fiège les Irlandois n'ont manqué que deux fois de pain. Ils étoient contents chacun d'une chopine d'avoine, qu'ils faifoient rôtir, qu'ils écrafoient & dont ils faifoient une efpece de gruau.

Monfieur de Serini Envoyé de l'Empereur à la Diete des Suiffes, commença la harangue qu'il fit à l'Affemblée par dire, qu'il n'auroit jamais cru les forces de la France au point qu'elles étoient; & que bien loin d'être écrafée comme toute l'Europe le croyoit au commencement de la Campagne, elle avoit gagné trois batailles & tenoit l'Allemagne en refpect de l'autre côté du Rhin.

Le Prince de Bade eft en Tranfilvanie, avec quatre mille chevaux;& le Grand-Vifir y eft entré avec quarante mille hommes, ce qui obli gera le Prince de Bade d'en fortir, fi cela eft l'on ne doute pas que le Grand-Vifir n'aille Belgrade.

On affure que le Pape & les Venitiens trava lent à établir le repos de l'Italie, & qu'ils c fait propofer au Roi la neutralité. Sa Maje y confent, pourvu qüe le Duc de Savoye en f exclus. Saint-Ruth eft entré dans la va d'Aofte. Le Comte de Luynes eft mort.

Vous me direz votre fentiment fur les fuivans que je vous envoye.

SUR LE MERITE DU ROI.

A Monsieur.....

POurquoi vous étonner de voir
oute l'Europe unir contre nous son pc. .oir?
Pourquoi chercher ce qui l'irrite,
Et cause aujourd'hui tant de maux,
Vous qui savez que le Mérite
N'a jamais paru sans rivaux?

L'Envie a toujours fait la guerre
ux Vertus que ses yeux ont vu trop éclater;
t dès les premiers tems, sans craindre le tonnerre,
La gloire du grand Jupiter
it-elle pas armer les enfans de la Terre?

'est ainsi que l'on voit vainement s'assembler
Contre LOUIS & son Empire,
'ant de Princes jaloux unis pour l'accabler.
Chacun d'eux contre lui conspire,
Et tous voudroient lui ressembler.

es antiques Héros d'immortelle mémoire,
dorez sur la Terre & dans les Cieux admis,
l'auroient jamais trouvé de place dans l'Histoire,
S'ils avoient manqué d'ennemis.
Et le généreux fils d'Alcmene,
)ui remplit autrefois l'Univers de son nom,
Doit toute sa gloire à la haine
De l'impitoyable Junon.

Eſpérons ſous un Prince auſſi brave & plus ſage,
Des ſuccès auſſi glorieux.
Nous en avons déja trois victoires pour gage,
Qui nous ont répondu de la faveur des Cieux:
La fureur des audacieux
Tôt ou tard de honte eſt ſuivie;
Et la même Vertu qui fait naitre l'Envie
Confond enfin les envieux.

CLX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Charpentier.

A Paris, ce 14 *Octobre* 1690.

* LE bon-mot du Trompette de Monſeigneur eſt noble & fier, & mériteroit d'avoir été dit par un Lieutenant-Général d'Armée. Il eſt vrai que la conduite de l'Empereur eſt pitoyable; cependant ſi Monſieur de Baviere nous avoit battus, ſa ſacrée Majeſté ſeroit excuſable d'avoir un peu négligé la Hongrie. Ce ſont d'ordinaire les évenemens qui font bien ou mal juger de nos deſſeins. Je crois, Monſieur, que ſi nous étions enſemble, les réflexions que nous ferions ſur l'état où nous voyons toute l'Europe, mériteroient d'être écrites, car nous penſons naturellement & nous ſavons nous faire entendre. Je ſerois ravi de vous parler ſur toutes ſortes de matieres; je ceſſerois de raiſonner à dix heures du ſoir, parce qu'alors le ſommeil brouil-

* *Voyez Lett.* CLVII.

brouille mes idées; mais si vous étiez éveillé à cinq heures, je vous prêterois le colet.

CLXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de V * *.

A Chaseu, ce 15 Octobre 1690.

* TOUS vos voyages, Monsieur, vous justifient assez auprès de moi de ne m'avoir point écrit, outre que je suis persuadé de votre amitié par celle que je vous ai témoignée. Je ne sai si ma Lettre vous trouvera encore à Auxerre. Je ne laisse pas de l'adresser chez Monsieur le Comte de Courson, & de vous supplier de dire à ma Cousine, que je sens comme je dois l'inclination que vous me mandez qu'elle a pour moi & que je suis son très obéissant serviteur. La Marquise de Colligny, qui est devenue la Comtesse de Dalet par la mort de son beau-pere, vous rend mille graces de votre souvenir. Comme je ne suis pas de ces gens qui persuadez de la bonté de ce qu'ils disent ou de ce qu'ils écrivent, n'en veulent pas demeurer d'accord avec ceux qui les élevent, je vous avouerai, Monsieur, que le Pere Bouhours m'a fait honneur en me citant, & je suis fort aise que ces citations vous plaisent; & quand vous serez de retour de la guerre & que vous pourrez disposer de vous, je serai ravi de vous voir ici & de vous dire que je suis toujours, &c.

CLXII.

* *Voyez Lett. CLIII.*

CLXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé Dance.

A Toulonjon, ce 26 Octobre 1690.

COMME il n'eſt pas aiſé d'avoir des Lettres de vous, Monſieur, quand vous êtes à Paris, nous prenons notre tems que vous êtes à la campagne, où vous avez plus de loiſir, & nous nous raſſemblons quatre de vos amis pour vous écrire, afin qu'il ne vous en coute qu'une Lettre. Vous voyez par-là que nous ne vous mettons pas à tous les jours, que nous vous ménageons autant que vous le pouvez ſouhaiter, & que vous ne vous en coucherez pas un moment plus tard qu'à l'ordinaire. Peut-être direz-vous que cela vous fera perdre autant de tems de la converſation de Monſieur l'Avocat-Général, qui eſt ce que vous,êtes venu chercher à Baſville. Nous en ſavons le prix, Monſieur, & nous vous aimons trop pour vous demander un plaiſir qui vous coutât ſi cher; mais prenez le tems qu'il travaille aux affaires, il y en a plus qu'il n'en faut pour faire une Lettre, à vous particulierement qui n'allez pas chercher loin ce que vous voulez dire. Vous avez des nouvelles à Baſville comme à Paris; ſi après les avoir écrites vous nous vouliez faire part de vos réflexions, au moins de celles qui ſe peuvent écrire, vous nous feriez grand plaiſir: ſur-tout mandez-nous ce que vous penſez du Prince d'Orange.

Pour

Pour les progrès des armes du Roi, je croi que Sa Majesté en doit être contente. Alexandre & César ne gagnoient tout au plus qu'une bataille par campagne, & le Roi en a gagné trois celle-ci, & ce n'est peut-être pas encore fait. La plupart des autres grands Capitaines ont beaucoup fait, quand ils ont fait la guerre à l'œil; pour le Roi, depuis Versailles, il conduit fort bien ses Armées & il ne laisse à ses Généraux que le soin de les mettre en bataille.

CLXIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18 *Octobre* 1690.

ON a eu avis que l'Escadre des vaisseaux commandez par Monsieur d'Amfreville étoit arrivée le 10 à Brest avec nos troupes qui reviennent d'Irlande, qui sont au nombre de sept mille hommes, parce qu'on a embarqué douze cens Irlandois à la place de pareil nombre de François qui sont morts en ce pays-là. Monsieur Tirconel est sur cette Escadre avec ses Gardes. Mylord Barwik commande en Irlande, mais il n'a pas la qualité de Vice-Roi.

Monsieur l'Electeur de Saxe étoit allé en Suisse *incognito*, mais les Magistrats de Zurich qui l'ont su, lui ont fait le meilleur traitement qu'ils ont pu pendant trois jours. Quoiqu'il ait vivement sollicité contre nous, la Diete s'est séparée sans prendre la résolution qu'il souhaitoit.

Le Grand-Viſir eſt devant Belgrade, dont on croit qu'il a deſſein de faire le ſiège. Monſieur de Luxembourg ſera à la Cour le 5 ou le 6 du mois prochain. Il a déja envoyé une partie de ſes troupes pour prendre des quartiers ſur la Meuſe. Monſieur de Boufiers commandera en Flandre depuis Dunkerque juſqu'à la Meuſe. Monſieur de Brandebourg a auſſi envoyé une partie de ſes troupes pour prendre des quartiers dans le pays de Liège. L'Armée d'Allemagne a ordre de repaſſer le Rhin. On dit qu'on fera prendre à nos troupes des quartiers chez les Suiſſes, qu'on leur donnera d'abord pour huit cens mille francs de ſel & de bled, & que d'ailleurs les troupes payeront tout ce qu'elles prendront. Le Marquis d'Uxelles reſtera ſeul Commandant en Alſace. Le Maréchal de Lorge ſera à la Cour le 12 ou 13 du mois-prochain, & ira enſuite aux Eaux de Bourbon.

Le Duc de Savoye eſt toujours campé à Montcailler, & il envoye ſouvent des partis juſqu'auprès de Pignerol. Monſieur de Catinat fera bientôt repaſſer ſes troupes en-deça des montagnes. On croit qu'avant que de repaſſer on brûlera tout ce qui ne paye point de contributions, parce qu'on ne croit pas y pouvoir rentrer, les paſſages étant occupez par les Barbets qui ont déja tué & bleſſé beaucoup de nos gens.

On a appris par un vaiſſeau nouvellement arrivé de Canada que trente-ſix vaiſſeaux Anglois ont paru à l'embouchure du fleuve de Saint-Laurent: on craint fort pour cette Colonie.

On apprend par des Lettres de Liſbonne que Infante de Portugal ſe porte beaucoup mieux. eſt un Camaldule qui l'a entrepriſe, contre le ntiment de tout ce pays-là. Le Roi ſon pere

re l'avoit priée de ne point prendre d'autres remedes que ceux des Médecins ordinaires, mais elle s'étoit si bien trouvée de ceux du Camaldule qu'elle a obtenu la permission de continuer à s'en servir.

Celui qui a été fait Président de Castille à la Place du Comte d'Oropeza, est d'une sévérité qui fait enrager tous les Grands d'Espagne. Il a commencé par leur vouloir ôter toutes leurs maitresses.

CLXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25 Octobre 1690.

LE Grand-Visir ayant pris Nissa, Vidin & Semendria, arriva le premier Octobre à Belgrade avec soixante-dix mille hommes; Il trouva la Place au même état qu'elle étoit quand Monsieur de Baviere la prit. Les Allemans avoient seulement mis quelques palissades devant les breches. Il disposa les attaques, fit dresser les batteries & le 8 du mois à trois heures du matin, il vit la ville tout en feu & entendit un grand bruit. C'étoit le Magazin à poudre qui avoit sauté & qui avoit accablé plus de huit cens personnes. Il voulut profiter de ce desordre & fit donner un assaut général; les Allemans se défendirent fort bien pendant trois heures & furent enfin forcez. Mille hommes furent passez au fil de l'épée. Le Duc de Croy, le Comte d'Apremont, vingt Officiers & deux cens soldats se sauverent par le Danube.

be. Monſieur de Louvois qui a reçu des Lettres de Vienne du 16 de ce mois, a dit ces nouvelles au Roi.

Il n'eſt pas encore décidé ſi Monſieur de Catinat repaſſera les monts, ou non. On parle de lui envoyer encore dix mille hommes, & en ce cas-là, il ſera aſſez fort pour ſe maintenir en Piémont. Monſieur de la Hoguette eſt allé commander en Savoye. Toutes les Places que nous tenons en Piémont ſont minées & prêtes à ſauter.

Le Duc de Tirconel a été trois heures enfermé avec le Roi, & en ſortant il s'écria: Ah! quel Roi!

On croit le mariage de l'Electeur Palatin arrêté avec la Princeſſe de Toſcane, l'Empereur l'a fait demander.

Les Anglois ont pris l'Iſle de Saint-Chriſtophle. Le Chevalier de Guitaut qui y commandoit a été conduit à la Martinique par capitulation, & tous les habitans avec leurs effets à Saint-Dominique. Les Anglois ont été vus avec quarante-huit voiles à l'entrée du fleuve Saint-Laurent. On craint fort pour Quebec, parce que Monſieur de Frontenac eſt allé avec ce qu'il a de troupes défendre Montreal contre les Iroquois & contre pluſieurs François Huguenots qui ſe ſont joints à eux. Il eſt arrivé à Toulon un vaiſſeau chargé de cinquante-trois colomnes de marbre vert, blanc & noir, qu'on a trouvées dans les ruïnes de Labida, qui eſt l'an[illegible] Leptis entre Tripoli & Alexandrie.

[illegible]ſieur de Seignelai reçut le Viatique Di[illegible] au ſoir & ſe mit Lundi entre les mains [illegible]cin Hollandois qui n'en deſeſpere pas [illegible] lui a donné du baume de ſouphre.

Mon-

Monſieur Nicolini qui vient Nonce en France eſt demeuré à Acqs auprès du Nonce de Portugal, qui eſt malade.

Daligraine Capitaine de vaiſſeau s'eſt battu contre ſix Anglois, & eſt entré dans le Havre en méchant état.

Le Roi ira en Janvier à Compiegne voir ſa nouvelle Gendarmerie. La Cour a quitté le deuil, Monſeigneur le portera encore ſix mois. Le Roi fait cinq mille Carabiniers qui ſeront tirez de toute la Cavalerie legere, & qui répondront aux Cuiraſſiers de l'Empereur.

On a dit cent ſottiſes de l'Infante de Portugal. On dit même qu'elle a été empoiſonnée. Les Autrichiens font courir ces bruits, parce qu'elle dit il y a ſix mois, qu'elle aimoit mieux mourir fille, que d'épouſer un Allemand.

Le Cardinal de Bouillon eſt parti de Rome le 5 d'Octobre & eſt arrivé à Livourne le 12; il eſt maintenant à Marſeille. L'Abbé Bergeret, frere de Bergeret Secretaire du Cabinet, eſt mort ſubitement. Il avoit une Abbaye de quinze mille livres de rente dans le Duché de Deux-Ponts.

CLXV. LETTRE.

De Monſieur de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3 *Novembre* 1690.

IL s'en faut bien, Monſieur, que je ne vous aye oublié. J'ai été pluſieurs fois demander de vos nouvelles chez Madame de Montataire.

Au reste, comptez que vos amis vous feront rendre compte de votre loisir. Je m'attends que vous l'employerez à faire l'histoire du Roi. Elle merite d'être écrite par un homme de qualité. Il n'appartient qu'à la Noblesse de traiter cette matiere, le Tiers-etat n'y peut reussir: & je vous promets, si vous nous la donnez, de dire en la lisant: Quel Heros! quel Historien!

On travaille aux planches de mes * Heures. C'est le Roi qui en fait la depense: mais comme celles de la guerre sont plus pressées, si Madame de Dalet les attend pour prier Dieu, elle courra risque de devenir bien indevote; & voilà comme je veux les jolies femmes.

* Voyez Lettre CXXVIII.

CLXVI. LETTRE.

De l'Abbé Dance au Comte de Bussy.

A Paris, ce 5 Novembre 1690.

JE n'étois plus à Basville, Monsieur, quand j'ai reçu la Lettre * que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Le maître de la maison saura après la Saint-Martin ce que vous m'avez écrit d'obligeant pour lui. Je suis ici depuis six jours pour satisfaire à mon devoir pendant la bonne fête. J'en partirai demain pour aller achever ma campagne. J'ai pris ce tems-ci, pour avoir l'honneur de vous faire réponse & pour vous mander ce qu'il y a de nouvelles.

Vous savez la prise de Belgrade. Je ne sai si [illegible] la mort de Monsieur de Seignelay. [illegible] de ce mois habilement son tems [illegible] de ce monde. Toutes les bonnes ames

* [illegible] XII.

ames étoient en prieres pour le ſoulagement des morts dont on faiſoit la fête : il aura apparemment eſperé d'avoir ſa part aux mérites de toutes les bonnes œuvres qui ſe firent à leur intention.

Le Grand-Viſir ne s'arrêtera pas à la priſe de Belgrade. Il prendra Bude au commencement de la Campagne prochaine, & je l'attens à Vienne ſur la fin du mois de Juin au plus tard.

Il y a pour douze cens mille francs de brevets de retenue ſur les trois charges de Monſieur de Seignelay. Je raiſonne comme vous, Monſieur, ſur la deſtinée du Prince d'Orange. Nous nous ſommes trompez, mais je ſoutiens que ce n'eſt point notre faute ; je raiſonnerois encore de même, ſi c'étoit à recommencer.

Je vis hier Monſieur Jeannin. On lui dit qu'il ſe porte bien, mais je le trouve changé & abbattu ; je ne ſuis point de l'avis de ſes flâteurs, il me paroît en méchant état.

CLXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 6 Novembre 1690.

* DANS la nouvelle de la priſe de Belgrade, je remarque une grande miſere dans les affaires de l'Empereur, ou peu de prévoyance dans ſon Conſeil, de n'avoir pas fait réparer les breches d'une Place de cette importance depuis deux ou trois ans qu'ils l'ont priſe. Le deſordre où étoit l'Empire Ottoman, a fait que les Allemans ſe ſont relâchez, & c'eſt dans ce

* *Voyez Lettre CLIX. & CLXIV.*

ce relâchement où le Grand-Visir qui a du mérite va retablir les affaires de son Maitre.

C'est la conduite merveilleuse du Roi qui fait que le *Ah! quel Roi!* de Tirconel est un éloge; car il auroit pu dire cela en sortant de chez tel Roi qu'il y a, que ce seroit une satire.

Cela est bien pensé de mettre les Places que nous avons en Piémont en état qu'elles ne puissent de rien servir aux ennemis, si nous sommes obligez de les abandonner.

Les Anglois ne se trouvant pas heureux en ce monde, en vont chercher un autre où ils ne font pas mal leurs affaires; au moins quand leurs Souverains prendront le titre de Rois de France, ce sera de la Nouvelle.

Les colomnes de marbre blanc, vert & noir, ont bien la mine d'être quelque tems sur le côté. Il y a de grandes dépenses à faire, bien plus pressées que celles-ci.

Il faut donc que ces cinq mille Carabiniers choisis dans la Cavalerie legere pour battre les Cuirassiers de l'Empereur, soient aussi cuirassez; car l'homme en pourpoint, quelque brave qu'il soit, sera d'ordinaire battu par l'homme armé. Si la guerre dure, je ne desespere pas de voir des Cranequiniers, des Arbalêtriers & des Lanciers.

J'ai été deux ordinaires sans recevoir de vos nouvelles, j'eus peur que vous ne fussiez retombé malade. Madame de Dalet dit que vous avez eu tort d'aller à la Trappe, au sortir des mains du Charlatan, & que votre zèle étoit un peu indiscret. Elle vous le pardonne pourtant, à condition que vous n'y retournerez plus.

Les vers que vous m'avez envoyé feront connoitre à la postérité le mérite supérieur du grand Roi

Roi que nous ſervons. Quoique vous m'en ayez caché l'Auteur, je les donne à Monſieur Pavillon. Ils ſont dignes de lui; & je ne crois pas me tromper.

CLXVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 *Novembre* 1690.

LE Roi fit Lundi 6 de ce mois Monſieur de Pontchartrain Miniſtre & Secretaire d'Etat, & lui donna le département de la Marine. Il ſera toujours Controlleur-Général, & donnera huit cens mille francs aux enfans de Monſieur de Seignelay.

Le Roi attribue à la charge de Monſieur de Louvois les haras, les fortifications des Places maritimes & les Manufactures de drap pour le Levant. Les Manufactures de la Marine, comme de fonte de canon, du godron, des cables &c. demeureront à Monſieur de Pontchartrain.

La charge de Tréſorier de l'Ordre n'eſt pas encore donnée. Celui qui l'aura, donnera trois cens cinquante mille livres aux enfans de Monſieur de Seignelay.

Monſieur de Seignelay a laiſſé un teſtament écrit de ſa main, par lequel il donne deux cens mille livres à ſa femme & cent mille écus au dernier de ſes enfans: il nomme trois Exécuteurs de ſon teſtament, le Coadjuteur de Rouen, le Duc de Chevreuſe & Monſieur de Puſſort. On dit que toutes dettes payées, il laiſſe quatre cens mille livres de rente.

Monſieur de Catinat a repaſſé les monts. Le Roi

Roi n'a pas voulu qu'il brûlât le Piémont, à cauſe des pauvres gens qui auroient été ruinez. Les Marquis de Saint-Maurice & de Châtillon, Savoyards, ont pris parti en France & levent des Régimens Piémontois. Tous les ſoldats ſont incorporez.

La nouvelle eſt venue que Bude eſt inveſti.

CLXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Chaſeu, ce 9 Novembre 1690.

* JE croyois, Monſieur, que l'Académie remplie de têtes ſi ſages devoit ſe corriger des abus dans les mœurs, comme elle les corrige dans la langue, & que les abſens ne ſouffriroient pas de l'abſence, comme dans le vulgaire. Mais enfin je leur quitterai volontiers mes jettons, pourvu qu'ils me payent la reconnoiſſance qu'ils me doivent de toute l'eſtime que j'ai pour le Corps en général, & de l'eſtime que j'ai par deſſus cela pour beaucoup de particuliers.

Quand il plaira au Roi de me donner des mémoires pour écrire ſon hiſtoire, j'y travaillerai. Je ſuis perſuadé qu'il faut, pour être un Hiſtorien digne de lui, n'être pas ſeulement un homme de qualité, mais encore un homme de guerre.

[illegible]a fille dit que vous mettez bien haut le prix [illegible]re amitié, & que ſi vous ne changez d'a[illegible]le aimera mieux la mériter que de l'obte-

CLXX.

* [illegible] CLXV.

CLXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 11 Novembre 1690.

* JE remarque qu'avec le Roi c'est un grand bonheur d'avoir du mérite dont il soit persuadé, & cela ne gâte rien que ce mérite lui soit utile.

Bien a pris à Monsieur de Seignelay d'avoir des Brevets de retenue, sans cela ses enfans n'auroient pas eu un quart-d'écu de toutes ses Charges. Trouvez-moi encore un Royaume au monde, où un Particulier ait quatre cens mille livres de rente & qui ne soit pas le plus riche Particulier de cet Etat. Il y a bien des Souverains dans l'Europe qui voudroient avoir autant de bien.

Quel homme que ce Grand-Visir! Ce n'est pas un Fabius Maximus qui *cunctando* rétablit ses affaires de son Maitre; c'est un Alexandre, c'est un César, *veni*, *vidi*, *vici*. Il prend des Places fortes au mois d'Octobre.

* *Voyez Lett. CLXVIII.*

CLXXI. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Grignan, ce 13 Novembre 1690.

QUAND vous verrez la date de cette Lettre, mon Cousin, vous me prendrez pour un

* *A la Lett. CXLV.*

un oiseau. Je suis passée courageusement de Bretagne en Provence. Si ma fille eût été à Paris, j'y serois allée : mais sachant qu'elle passeroit l'Hiver dans ce beau pays, je me suis resolue de le venir passer avec elle, jouir de son beau soleil, & retourner à Paris avec elle l'année qui vient. J'ai trouvé qu'après avoir donné seize mois à mon fils, il étoit bien juste d'en donner quelques-uns à ma fille; & ce projet qui paroissoit de difficile exécution, ne m'a pas coûté trop de peine. J'ai été trois semaines à faire ce trajet en litiere, & sur le Rhône. J'ai pris même quelques jours de repos; & enfin j'ai été reçue de Monsieur de Grignan & de ma fille avec une amitié si cordiale, une joye & une reconnoissance si sincere, que j'ai trouvé que je n'ai pas fait encore assez de chemin pour venir voir de si bonnes gens, & que les cent cinquante lieues que j'ai faites ne m'ont point du tout fatiguée. Cette maison est d'une grandeur, d'une beauté, & d'une magnificence de meubles dont je vous entretiendrai quelque jour. J'ai voulu vous donner avis de mon changement de climat, afin que vous ne m'écriviez plus aux Rochers, mais bien ici, où je sens un soleil capable de rajeunir par sa douce chaleur. Nous ne devons pas négliger présentement ces petits secours, mon cher Cousin. Je reçus votre derniere Lettre avant que de partir de Bretagne : mais j'étois si accablée d'affaires, je remis à vous faire réponse ici. Nous [illegible]rimes l'autre jour la mort de Monsieur de [illegible]pelay. Quelle jeunesse ! quelle fortune! [illegible] établissemens! Rien ne manquoit à son [illegible]ur : il nous semble que c'est la Splen[illegible]ui est morte. Enfin, mon cher Cousin,

ſin, la mort nous égale tous; c'eſt où nous attendons les gens heureux. Elle rabbat leur joye, & conſole par-là ceux qui ne ſont pas fortunez. Un petit mot de Chriſtianiſme ne ſeroit pas mauvais en cet endroit: mais je ne veux faire qu'une Lettre d'amitié à mon cher Couſin, lui demander de ſes nouvelles, de celles de ſa chere fille, les embraſſer tous deux de tout mon cœur, l'aſſurer de l'eſtime & des ſervices de Madame de Grignan & de ſon Epoux qui m'en prient, & le conjurer de m'aimer toujours: ce n'eſt pas la peine de changer après tant d'années.

CLXXII. LETTRE.

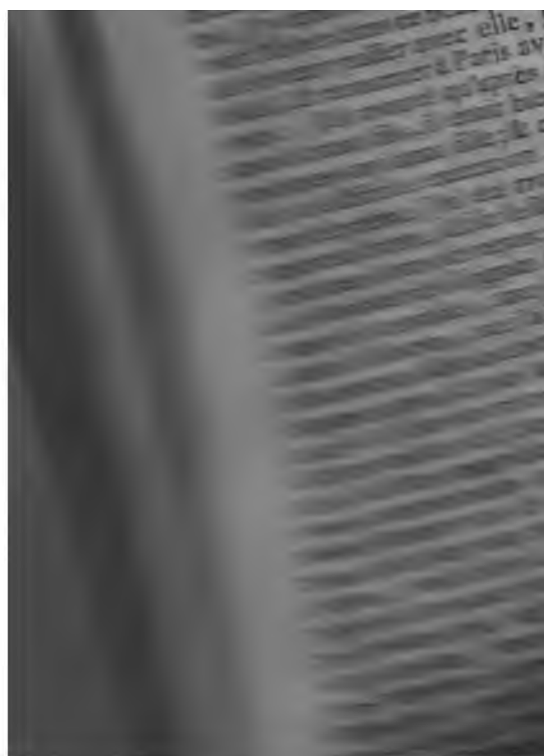
De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Novembre 1690.

ON attend en Hollande le Prince d'Orange à la fin du mois. L'Electeur de Baviere eſt allé en poſte à Vienne. Monſieur de Catinat eſt en marche pour aller à Suze. Il a partagé ſon Armée en trois corps pour marcher plus commodément, mais on appréhende que les ennemis qui marchent auſſi & qui ont fait le même partage de leur Armée, ne faſſent plus de diligence, d'autant plus que les pluyes preſque continuelles ont fait déborder les rivieres & groſſir les torrens, de ſorte que cela pourra bien empêcher nos troupes de marcher. On n'a point de nouvelles de Hongrie.

On fait monter la perte de Saint-Chriſtophle à vingt millions.

Monſieur l'Evêque de Roſalie n'eſt point à Malaca



Malaca comme on l'avoit dit, on croit qu'il a continué ſa route & qu'il eſt entré dans la Chine, d'où l'on a avis que l'Empereur des Chinois fait un très bon traitement aux Chrétiens. Un Jéſuite qui eſt dans ce pays-là, mande que dans ſa ſeulé réſidence il y en a plus de vingt mille.

C'eſt Monſieur de Ximenès & non pas Monſieur Daugé, qui commande entre Sambre & Meuſe.

Le Roi a fait une augmentation de Charges dans le Parlement, dont il tirera des ſommes conſidérables: il a créé deux Charges de Préſident à mortier qui ſeront vendues chacune quatre cens mille livres. Monſieur Talon en prend une & Monſieur de Menars l'autre. Il crée une troiſieme Charge d'Avocat-Général qui ſera vendue trois cens cinquante mille livres. Monſieur Bignon la prend, & celle qu'avoit Monſieur Talon eſt achetée par Monſieur de Harlay fils du Prémier-Préſident, trois cens cinquante mille livres, comme la nouvelle. Le Roi créé encore quatorze Charges de Conſeiller qui ſeront vendues cent mille livres chacune. Il y aura auſſi une création de quelques Charges de Préſidens aux Comptes.

Le 12 de ce mois le Roi tint Conſeil de marine avec Meſſieurs de Pontchartrain, Bonrepos & Tourville.

Le Roi a la goute depuis deux jours avec peu de douleurs. On ne ſavoit pas encore hier au ſoir s'il iroit à Marly.

Le Roi d'Angleterre eſt allé à la Trappe avec le Maréchal de Bellefonds & Mylord Dumbarton. Il a donné la Jarretiere au Duc de Tirconel, vacante par la mort du Duc de Grafton.

Mon-

Monſieur de Catinat a pris la ville de Suze & les deux Châteaux. Il y avoit dedans quatre mille hommes, qui ſe retirerent à l'approche de l'Armée. Il n'y reſta que quatre cens hommes, qui après deux jours de tranchée ouverte ſe ſont rendus. On va tâcher d'y faire quelques fortifications pour y laiſſer des troupes cet Hiver. Monſieur de Savoye étoit à trois lieues de là avec ſon Armée. Les Impériaux défendent toujours le pont d'Eſſek contre les Turcs qui l'aſſiègent.

Le vieux La Fitte quitte les Gardes du Corps & cède le Gouvernement de Guiſe au Major, qui lui cède celui de Pecais.

On dit que la Grande-Ducheſſe va plaider contre Madame de Guiſe pour la ſucceſſion de feue MADAME.

Je vous envoye un bon-mot du Pape mis en vers.

OTtoboni, tout ſage & ſaint qu'il eſt,
Ne laiſſe pas de dire,
Comme un de nous, quand il lui plait,
Le petit mot pour rire.
L'Ambaſſadeur d'Eſpagne, avec ſa gravité,
Remontroit à Sa Sainteté,
Que le Roi des François n'avoit plus de reſſource;
Ni de crédit, ni d'argent dans ſa bource,
Qu'il étoit prêt de ſuccomber,
Et qu'au Printems on le verroit tomber.
Un pareil jugement, repartit le Saint-Pere,
Ne me paroît pas téméraire:
Le Roi de France, après tant de combats,

Pour entretenir des Soldats,
Pourroit bien manquer de monnoye,
De vivres & de magasins ;
Car nous voyons qu'il les envoye
De tous côtez vivre chez ses voisins.

CLXXIII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 19 Novembre 1690.

VOus ne pouviez mieux faire, Madame, que d'aller en Provence, & de voir cette belle Madelonne sur les lieux. Après avoir séjourné seize mois en Bretagne, il étoit tems de vous dépayser. Je croi qu'en toute saison il fait meilleur en Provence, mais particulierement l'Hiver, & sur-tout pour nous autres gens à rhumatisme. Je voudrois bien m'aller chauffer avec vous auprès de la belle Comtesse. Il y a vingt ans que j'aurois dit dans un Madrigal : *M'aller chauffer à ses yeux*, ou si vous voulez, *brûler à ses yeux* ; je ne dis plus aujourd'hui que : *M'aller chauffer à son Soleil.* Ce n'est pas qu'elle me trouvât de rhumatisme dans la tête. Au reste, ma chere Cousine, je ne suis pas surpris que vous ayez été bien reçue à Grignan. Il n'y a personne au monde qui ne fût ravi de passer sa vie avec vous ; & par dessus cela vous êtes une bonne mere, aussi vive & aussi agréable qu'une sœur le pourroit être. Pour la mort de Monsieur de Sei-

* A la Lettre CLXXI.

Seignelay, je ne ſai que vous en dire, vous m'avez tout pris.

CLXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 27 Novembre 1690.

ON ne peut acheter une longue vie à moindre prix que fait le Roi, car ſa goutte n'eſt pas douloureuſe. Il eſt heureux en toutes choſes; entant qu'homme, il faut qu'il ſouffre, mais ſes maux ſont legers.

Le Roi d'Angleterre eſt un véritable homme de bien; & quoique ſon zèle un peu indiſcret ſoit cauſe de tous ſes malheurs, tôt ou tard Dieu l'en recompenſera. Je voudrois pourtant que ſa dévotion eût eu des dehors moins éclatans. Il me ſemble que les Têtes couronnées ſont aſſez leur devoir de bons Chrétiens, quand ils prient, qu'ils ſont des actions de juſtice, qu'ils aſſiſtent les miſérables & qu'ils reforment leurs mœurs. Il faut qu'ils laiſſent au peuple & aux gens d'Egliſe les régularitez extérieures de la Religion.

Les gens comblez de biens & d'honneurs ne meurent pas ſeulement comme les autres; ils ſont encore malades en attendant la mort.

La cauſe des fatigues de Monſieur de Louvois eſt plus honorable que celle de Monſieur de Seignelay. Celui-ci eſt mort pour ſes Maitreſſes; l'autre ſe tue pour ſon Maitre.

Catinat n'eſt pas trop embarraſſé à ſa retraite, puiſqu'il prend des villes en chemin faiſant. Mais l'excès de prudence de Monſieur de Sa-

voye me ſurprend de laiſſer prendre une de ſes Places preſque à ſa vue, lui qu'on n'a pu juſqu'ici ſauver que ſur le courage.

Le bon-homme La Fitte a raiſon d'aller chercher ailleurs qu'à Verſailles une mort tranquille; mais je ne ſai ce que c'eſt que Pecais.

Je ne croyois pas que feue Madame la Ducheſſe d'Orleans eût laiſſé aſſez de bien pour brouiller ſes enfans.

Nous ſavions la plaiſanterie du Pape en proſe, mais nous l'aimons mieux en vers. Madame de Dalet dit que vous avez bien la mine d'avoir fait rimer ſa Sainteté lorſqu'il y ſongeoit le moins.

CLXXV. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Novembre 1690.

LEs Turcs ont levé le ſiège d'Eſſeck, & on abandonné ſix pieces de canon, & quatr mortiers. Le Grand-Viſir n'y étoit pas enc re, c'étoit un détachement de douze mil hommes.

L'Infante de Portugal mourut le 21 d'Oc bre. On ne croit pas qu'elle ait été emp ſonnée; on lui a fait faire ſon teſtament, ôte ſon bien à Madame de Savoye ſa tante

Le Maréchal de Lorge eſt revenu & a le bâton. Le Cardinal de Bouillon & le Pr du Turenne ont été bien reçus du Roi & leurs charges. Phelippeaux & Mongon on

faits Inſpecteurs. Le Chevalier de Sillery a un Régiment de Dragons. Monſieur de la Feuillade a cedé ſon Duché à ſon fils & on l'appelle Duc d'Aubuſſon.

Les Turcs ont fait lever le ſiège de Temiſwar & de Waradin. Monſieur le Nonce Nicolini eut hier une audience ſecrete du Roi. Le Comte de Verrue s'eſt ſauvé de Turin à Pignerol avec ſes deux enfans, dont l'ainé n'a que cinq ans ; il vient demander de l'emploi au Roi. Il laiſſe en Piémont quatre-vingt mille livres de rente ; ſa femme eſt fille de Monſieur de Luynes. Monſieur de Larré s'eſt emparé du Château de Loret qui le rend maitre de la vallée de Barcelonette. Monſieur de Catinat a fait ſavoir à la ville de Turin qu'il la bombarderoit, ſi elle ne payoit contribution. Il a laiſſé dans Suze le Marquis Dupleſſis-Believre avec trois Bataillons. Le Marquis de Chamilly a épouſé Mademoiſelle Poncet avec cinquante mille écus comptant & quarante mille écus aſſurez. Le Roi a donné ſon portrait dans une boîte, valant plus de dix mille écus, à Monſieur de Tirconel, qui s'en retourne en Irlande. Il y mène des Officiers François, dix mille mouſquets, & des munitions de guerre & de bouche. Le départ du Prince d'Orange pour la Hollande eſt remis au 16 Janvier.

Le Pape a fait deux Cardinaux, Barberini qui a 22 ans, & Altieri qui en a 19. Ce ſont les beaux-freres de ſes deux Nieces. Les Cardinaux Impériaux & Eſpagnols n'ont pas voulu ſe trouver au Conſiſtoire.

Un neveu de l'Abbé de Chaulieu donne cinquante-cinq mille livres de la Sous-Lieute-

nance des Gendarmes Bourguignons. Madame de Langeron, Dame-d'honneur de Madame la Princesse, est morte.

CLXXVI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Lambesc, *ce* 1. *Novembre* 1690.

JE suis fort aise, mon cher Cousin, que vous* approuviez le trajet que j'ai fait de Bretagne en Provence: quand je n'y aurois cherché que le Soleil, il mérite bien cette peine: on ne peut venir de trop loin pour passer un Hiver en ce pays-ci, c'est assurément la plus agréable chose du monde. J'y trouvai de plus la belle Madelonne, qui est une circonstance qui vaut bien pour moi toute la douceur du Printems.

Nous allons passer l'Hiver à Grignan très paisiblement. Monsieur de Grignan ira à Paris, quand il sera remis d'une fievre & d'une colique violente qu'il a eue depuis dix jours. Il vous fait mille complimens, & ma fille bien des amitiez. Pour moi, mon cher Cousin, vous savez comment je suis pour vous, il est trop tard pour changer. N'est-il pas vrai, ma chere Niece? Vous devez répondre pour moi, & vous assurer aussi que je vous aimerai toute ma vie.

* *Voyez Lett.* CLXXIII.

CLXXVII.

CLXXVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 10 *Decembre* 1690.

VOTRE Lettre, Madame, nous a fort réjouïs votre Niece & moi. Notre ſang s'eſt ému en la recevant; mais notre proximité ſeule n'a pas fait notre émotion: nous avons de plus proches parentes que vous, de qui nous ne ſerions pas ſi aiſes de recevoir des nouvelles. C'eſt comme agréable, encore plus que comme Couſine, que nous aimons à vous lire. Il eſt certain, ma chere Couſine, que ma réſignation n'eſt pas naturelle, à moi né vif, prompt & ſenſible. Il n'y a que Dieu qui puiſſe donner autant de patience que j'en ai, & je croi que Saint François de Sales, & notre grand-mere Chantal, n'ont pas ſeulement demandé à Dieu toutes mes diſgraces, mais encore l'eſprit de les ſouffrir comme je fais. Je ne vous plains pas, vous & la belle Madelonne, d'être demeurées ſeules à Grignan. Si vous perdez pour un tems la converſation d'un Gendre agréable, il vous la remplacera par des nouvelles; & puis c'eſt une nouvelle ſcène. Je vous ſupplie qu'il ſache que je ſuis bien ſon ſerviteur; & la belle Comteſſe, que je ne laiſſerois pas de l'aimer fort, quand elle ne ſeroit pas votre fille. Pour ce qui nous regarde vous & moi, ma chere Couſine, je ne dis pas comme vous, qu'il eſt trop tard pour changer; car il ſe pourroit que cela voulût dire

qu'on changeroit, si on y avoit songé plutôt. Pour moi je ne change pas seulement, parce que je me trouve bien comme je suis;

Chi ben stà, non si move:

mais je commencerois à vous aimer, si j'étois encore à commencer:

Je le ferois encor, si j'avois à le faire.

De la Comtesse de Dalets.

Je suis ravie d'être la caution de mon Pere, & de vous, ma chere Tante; & en un besoin, je payerois volontiers pour l'insolvable.

CLXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M***.

A Chaseu, ce 11 Decembre 1690.

IL y a long-tems que je ne vous ai écrit, ma chere Cousine. Cela me persuade plus que chose du monde qu'il ne faut point juger par les apparences, car je n'aime personne plus que vous. Je n'ai point été incommodé, mais j'ai eu des affaires & des visites, & la confiance que j'ai eu en votre amitié pour moi & celle que j'ai pour vous, m'a empêché de craindre que l'interruption pour quelque tems de notre commerce me brouillât avec vous. Il me souvient que j'ai dit autrefois qu'en amour un peu d'absence faisoit grand bien, je croi qu'en amitié c'est la même chose: on se revoit,

revoit, & on se récrit avec plus de plaisir que si on avoit toujours continué.

CLXXIX. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Bussy.

A Autun, ce 11 *Decembre* 1690.

VOus souvient-il, mon Cousin, que je vous ai écrit la derniere, & qu'il y a plus d'un mois ? Selon les règles de toute Chevalerie, je ne pense pas que ce fût à moi à relever le commerce. Il est vrai que nous nous sommes mis sur un pied l'un pour l'autre qui nous met au dessus des formalitez : j'en suis bien aise, car enfin la vanité, qui n'est pas encore tout-à-fait éteinte en moi, m'auroit fait taire, plutôt que de commencer à vous écrire ; cependant je n'aurois point eu de vos Lettres. S'il m'en vient quelqu'une maintenant, elle me sera bien dûe, car je ne mérite point votre paresse. Vous avez trouvé le moyen de me tirer de la mienne ; tous mes anciens amis s'en plaignent, & leur exactitude à mon égard ne fait pas ce que fait votre négligence. N'abusez pourtant pas de ma bonté, mon Cousin, car si elle venoit à s'éteindre, vous savez ce que c'est qu'une bonté poussée à bout.

Je vous prie de me pardonner cette maniere impropre de parler, *si ma bonté venoit à s'éteindre.* J'aime mieux vous en crier merci, que de recommencer ma Lettre.

CLXXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 12 Decembre 1690.

VOus êtes trop jolie, ma Cousine, pour une personne à qui on ne peut qu'écrire. Il ne devroit pas être permis de l'être tant aux Dames qu'on ne sauroit approcher. Votre bonté que vous avez peur que je ne laisse éteindre, est si bien critiquée, que vous ne seriez pas si agréable si vous aviez parlé plus proprement. Au moins suis-je revenu à mon devoir de mon mouvement, ma Cousine. Ce n'a pas été votre Lettre qui m'a fait vous écrire, nos Lettres se sont croisées.

CLXXXI. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Bussy.

A Autun, ce 14 Decembre 1690.

JE pense, mon Cousin, que vous m'avez dit une douceur. Je suis si peu accoutumée d'en entendre, que je ne les discerne pas trop bien, & je sai encore moins y répondre: cependant en gros, je sai bien que je souhaite votre amitié & votre estime, & que l'une & l'autre me feront un extrême plaisir.

On m'a envoyé une Paraphrase d'un Pseaume

me faite par Benſerade, mais je n'oſerois vous en écrire mon ſentiment. Si nous étions enſemble, mon Couſin, je trouverois fort agréable de pouvoir lire & cauſer avec vous, vous me formeriez un bon gout ſur tout, au moins j'aurois le plaiſir de vous entendre; mais je ne ſuis pas reſervée à une ſi grande félicité: il faut ſe conformer à l'état de ſa fortune, & je ſuis aſſez heureuſe pour n'avoir pas de peine à cela.

J'ai lu vos Lettres & celles de Madame de Sévigny, & je les relis encore, elles me charment. Si j'oſois, je vous demanderois la permiſſion de les copier, pour moi ſeule; je ſentirois cette obligation comme je dois. Je vous envoye *les Vies* ou plutôt *les Morts de quelques Religieux de la Trappe*. Vous aurez le cœur bien dur, ſi vous n'étes attendri en les liſant: je ne vous le ſouhaite pas tel pour Dieu ni pour vos amis.

CLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***.

A Chaſeu, ce 14 *Decembre* 1690.

IL eſt vrai, ma chere Couſine, que c'eſt une douceur, que je vous ai dite; mais il n'eſt pas vrai que vous ne les ſavez pas connoitre. Vous autres Dames vous entendez ce jargon à demi-mot, & bien loin de ne pas entendre une véritable fleurette, l'amour-propre vous en fait entendre quelquefois où il n'y en a point.

Je ſuis d'accord avec vous qu'il ſeroit agréable de faire des Diſſertations enſemble : outre le plaiſir que nous aurions de paſſer doucement le tems, nous profiterions les uns avec les autres. Je conſens que vous preniez la copie des Lettres de ma Couſine de Sévigny & de moi ; mais je vous demande en grace que le copiſte n'en prenne point pour lui, & qu'il n'y ait que vous ſeule qui ayez ces Lettres. Montrez-les à qui il vous plaira, mais ſans les confier à perſonne ; je ſai ce qu'une pareille confiance m'a couté.

Nous avons lu, Madame de Dalet & moi, les Vies & les Morts des Religieux de la Trappe, mais ils ne m'ont point fait de pitié ; on n'en fait point, quand on n'en veut point faire. Ne craignez pourtant pas ma dureté, ma Couſine, car je ne laiſſe pas d'être tendre, & ſur-tout pour mes amies qui ſont aimables.

CLXXXIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Decembre 1690.

MONSIEUR de Pontchartrain a mandé aux vingt-ſix Conſuls que le Roi a dans les pays étrangers, qu'il leur remet la penſion qu'ils faiſoient à Monſieur de Seignelay. On dit que cela montoit à quarante mille livres de rente. Il a retenu ſur les huit cens mille livres qu'il doit payer à la ſucceſſion de Monſieur de Seignelay cinquante mille livres, que le Sieur Lubert Tréſorier de la Marine avoit

avancez

avancez audit Sieur de Seignelay. Les meubles du défunt ont été eſtimez dix-ſept cens mille livres.

On arme à Marſeille quatorze Galeres qui menacent Nice. Le Marquis de Parelle Savoyard eſt entré dans l'Embrunois, & il a fait déſerter la ville de Senés.

L'Electrice de Baviere eſt accouchée d'une fille. Monſieur de Baviere a vendu à l'Empereur quatre mille hommes de ſes vieilles troupes. Le Roi d'Angleterre vint hier à Paris dîner chez le Maréchal d'Humieres, & rendre viſite à MADEMOISELLE au Luxembourg. Le Roi a nommé Meſſieurs Dagueſſeau, de Ribere & de Harlai, Commiſſaires pour règler les differends de Madame la Grande-Ducheſſe avec Madame de Guiſe. Pecais, qu'on a donné à La Fitte, au-lieu de Guiſe qu'il avoit, eſt un Gouvernement dans le bas Languedoc. Il y a un Ingénieur qui prétend qu'avec quarante mille francs il fera de Suze une bonne place: il dit tout net que Pignerol ne vaut rien.

C'eſt Monſieur Perraut qui fait rimer le Pape; Madame la Comteſſe de Dalet me fait trop d'honneur.

Les François ont abandonné la ville baſſe de Quebec, & ſe ſont retranchez dans la haute qu'ils prétendent défendre.

L'héritier préſomptif de Portugal eſt le Prince de Breſil, mais vous croyez peut-être qu'il mourra; alors ce ſera le Comte d'Oropeſa Grand d'Eſpagne, & Premier Miniſtre: comme il eſt hors de Portugal, il ſeroit peut-être exclus; & en ce cas là, ce ſeroit le Duc de Cadaval, Gendre de Monſieur d'Armagnac.

CLXXXV. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20 *Decembre* 1690.

LEs Rois de Suede & de Danemarc, les Venetiens & les Princes de Lunebourg offrent leur médiation pour la paix générale; personne ne l'a encore acceptée.

Le Roi aura au Printems quatre-vingt-cinq gros vaisseaux de ligne, dont le moindre sera de soixante pieces de canon. On a fait quatre-vingt-cinq Lieutenans de vaisseaux, & quatre-vingts Enseignes nouveaux. Ces Lieutenans leveront chacun une Compagnie de cent hommes, le Roi leur en fournit soixante & leur donne dix-sept cens livres pour lever & habiller les quarante autres. Ces Lieutenans obéiront sur mer aux Capitaines de vaisseaux; & sur terre ils seront eux-mêmes Capitaines d'Infanterie, & recevront alors les ordres de Monsieur de Louvois.

Montforan-Brunet est l'un des deux Présidents des Comptes & donne cent mille écus. Torf est mort, le Roi a donné sa charge d'Ordinaire à Monsieur Racine qui donnera dix mille livres à la veuve. Monsieur de Frontenac est dans Quebec avec trois mille hommes, & n'y craint point les Anglois. Cragny est parti pour les Isles avec six frégates & des munitions de guerre & de bouche. Monsieur de Catinat est à Suze qu'il fait fortifier. Monsieur de Feuquieres commande à Pignerol. Berville qui en est Gouverneur revient à Paris.

Le Marquis de Leganés est Gouverneur de Milan, & le Marquis de Conflans y va commander les troupes à la place de Louvigny qui revient

vient à son Gouvernement de Hainaut. Le commerce est interdit entre la Savoye & Geneve.

CLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 24 Decembre 1690.

QUOIQUE la médiation des Rois de Suede, de Danemarc & des autres Souverains ne prenne pas feu d'abord, c'est toujours un commencement. Le Roi, l'Empereur & le Prince d'Orange ne se presseront pas d'accepter ces offres.

J'admire le Roi sur les précautions qu'il prend contre ses ennemis, & sur les moyens qu'il trouve pour les prendre, & je suis assuré que ses ennemis même qui le haïssent ne sauroient aussi s'empêcher de l'admirer.

Il n'y a guere d'homme de guerre que je regretasse plus que Torf. Il y a vingt-cinq ans que je l'avois vu Page de Castelnau. Depuis ce tems-là je l'avois vu Officier, & je l'avois suivi de vue depuis que je suis sorti de l'emploi; mais dans tous les tems je l'avois toujours aimé & estimé beaucoup. Je souhaiterois fort que le Roi eût fait du bien à Racine aux dépens de quelque autre.

Je vous avois bien dit que ce seroit Frontenac, qui défendroit Quebec.

Monsieur de Catinat va faire une Place de Suze. Il semble que ce soit une exclusion pour être employé en ce siecle-ci que d'être titulaire; les Commissionnaires font tout: on fait la charge de Paloiseau dans le Mont Olimpe, celle de

de Berville dans Pignerol, & celle d'Entremont en Bresse : cependant cela coute doublement au Roi.

CLXXXVII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27 *Decembre* 1690.

MONSIEUR de Villequier a épousé Mademoiselle de Piennes, qui a quarante mille livres de rente, & pour cinquante mille écus de meubles. Madame la Chanceliere le Tellier a envoyé aux nouveaux-mariez trois cens marcs de vaisselle d'argent, Monsieur de Louvois mille Louis d'or neufs, & l'Archevêque de Reims pour quatre mille écus de pierreries.

Le Pape a accordé à Monsieur le Chancelier le *gratis* de l'Abbaye de Saint-Vandrille, avec l'Indult des Cardinaux pour l'Abbé de Fourci son petit-fils.

Le Roi a donné une Abbaye de quatre mille livres de rente au Précepteur de Monsieur de Chartres.

Les Vaudois ont pillé quelques villages en Dauphiné & en Provence. On dit que Monsieur de Savoye marche du côté de Pignerol avec dix ou douze mille hommes.

Le Marquis de Némond n'est pas encore parti de Brest pour mener le convoi en Irlande. Monsieur de Tirconel est malade.

Monsieur de Bouflers est revenu de sa course en Flandre, chargé d'argent & d'ôtages.

Mon-

Monsieur de Pontchartrain travaille avec Vauvrai pour les affaires de la Marine.

Je vous envoye une Lettre de Monsieur de la Trappe, que vous trouverez belle. C'est un éloge parfait du Roi d'Angleterre.

LETTRE DE MONSIEUR de la Trappe, au Maréchal de Belfonds.

A la Trappe, ce 29 Octobre 1690.

JE suis très fâché, Monseigneur, de ce que vous partites de la Trappe sans que je pusse vous entretenir un moment sur le sujet du Roi d'Angleterre. Je fis sur cela tout ce qui me fut possible, mais je ne pus pas en trouver le tems. Je mourois d'envie de vous dire tout ce que j'avois remarqué dans ce Prince si digne de respect, & de la compassion des gens de bien. Je vous avoue, Monseigneur, que je lui vis un fond de piété & de Religion qui me surprit, un dégagement de toutes les choses du monde, & une résignation à la volonté de Dieu qui ne peut être qu'un pur effet de sa grace & une impression de son esprit. Il connoit parfaitement la grandeur & l'étendue de sa disgrace, quand il la regarde avec des vues humaines; mais le sentiment qu'il en a ne lui sert que de matiere pour offrir à Dieu un continuel sacrifice, & s'attirer par-là toute la protection dont il a besoin dans une infortune aussi achevée que la sienne. On ne sauroit ne point voir que ce qui fait sa consolation, c'est qu'il est persuadé qu'il n'avoit ce qu'il perd que pour peu de tems, & qu'il falloit tôt ou tard en souffrir la privation ; mais que ce qu'il attend est éternel; que Jesus-Christ lui pré-

prépare une Couronne qui n'eſt point ſujette au changement & qui ne peut lui être ôtée ni par la malignité des démons, ni par la conſpiration des hommes. J'ai admiré la retenue & la modération avec laquelle il parle de ſes ennemis. Il ne ſort pas un mot de ſa bouche, qui ne ſoit en cela ſelon les règles les plus exactes de l'Evangile. La Nature n'a nulle part à ce qu'il en dit, tous les mouvemens en ſont arrêtez: c'eſt aſſurément ce qui n'eſt point dans la puiſſance de l'homme; & on ne peut pas douter que Dieu dans ces momens ne ſoit le maitre de ſon cœur. Rien n'égale la vivacité de ſa foi, & l'ardeur de ſon zèle pour l'interêt de l'Egliſe & pour le ſervice de Jeſus-Chriſt; & il s'eſtime heureux dans ſon malheur de ce que Dieu l'a jugé digne de ſouffrir quelque choſe pour la gloire de ſon nom. Il ſait & reſſent que la perſécution eſt le caractere de ceux qui lui appartiennent. Nous le vimes, vous vous en ſouvenez, Monſeigneur, s'approcher de la ſainte Table avec une piété qui n'eſt point ordinaire. Il pria Dieu pendant l'Office & la grande Meſſe toute entiere, ſans interruption. Il quitta le drap de pied ſur lequel il étoit, il ſe mit ſur la derniere marche de l'Autel & rejetta le carreau qu'on lui préſenta. Il y eut dans le même tems une circonſtance qui mérita d'être remarquée: comme on lui donnoit la ſainte Hoſtie, le Chœur chanta ce qu'on appelle la *communion* de la Meſſe, dont les paroles ne pouvoient être plus juſtes ni plus expreſſes, quand elles auroient été faites avec deſſein. Les voici:

Confundantur ſuperbi, quia injuſtè fecerunt me: ego autem exercebor in mandatis tuis.

„ Que

„ Que les ſuperbes ſoient confondus en punition „ de l'injuſtice avec laquelle ils m'ont traité: pour „ moi, Seigneur, ma conſolation ſera de me ſou„ mettre à vos ordonnances.

Toute cette conduite, Monſeigneur, paroît viſiblement appuyée ſur les véritables principes; c'eſt-à dire, ſur la confiance en la bonté de Dieu, & ſur une ferme conviction que toutes les choſes qui paſſent ne méritent pour d'être deſirées de ceux qui vivent dans l'eſpérance des biens qui ne paſſeront jamais. Il faut avouer, Monſeigneur, que l'état où nous voyons ce Prince infortuné donne une grande idée de la vanité de ce qu'il y a ici-bas de plus éclatant, & tout enſemble de l'immenſité de la miſéricorde de Dieu. L'on remarque cette vanité dans l'audace de l'Uſurpateur, dans la chute imprévue de ce grand Roi, dans la revolte de ſes peuples, & dans la perfidie de ſes ſerviteurs; & l'on voit la miſéricorde de Dieu dans la fermeté avec laquelle ce Prince porte la grandeur de ſa diſgrace qui l'auroit accablé, ſi la main toute-puiſſante de Dieu ne l'avoit garanti de ce malheur. Heureux celui qui connoit l'incertitude des choſes humaines! mais plus heureux celui qui ne ſe contentant pas de la ſimple ſpéculation, prend ſoin de règler ſes voyes ſur cette connoiſſance dont le bon uſage eſt ſi rare & ſi difficile!

Je vous puis aſſurer, Monſeigneur, que ſi ce grand Prince a trouvé quelque conſolation parmi nous, comme il nous l'a témoigné, il nous a laiſſé une édification, dont nous ne perdrons jamais la mémoire. Après le Roi, que Dieu a gravé dans le fond de nos cœurs, & tout ce qui touche ſa perſonne ſacrée, il y tiendra la premiere place. Je dois cela à tant de grandes qualitez

litez qu'il a reçues de Dieu, à sa persécu à son attachement inflexible à la défense Foi ; & je le dois encore à toutes les ma qu'il m'a données d'une bonté dont je n' pas digne.

Voilà, Monseigneur, une partie de c j'avois à vous dire, & que je n'ai pu m'e cher de vous écrire : il ne me reste qu'à demander la continuation de l'honneur d bonnes graces.

CLXXXVIII. LETTR

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choi

A Chaseu, ce 1. *Janvier* 1691.

JE vous souhaite un bon Evêché cette ar Monsieur, quand la résidence me de faire perdre votre commerce ; car pour v amitié, je ne voudrois la perdre pour rie monde. Je suis fort aise du mariage de M sieur de Villequier, il est mon parent & ami ; le mari est bien heureux, qui dans l nombrement du bien de sa femme, y tr avec quarante mille livres de rente, en plus de charmes que de bien.

Monsieur de Savoye est bien échauffé de la guerre par le tems qu'il fait. J'espere s'y morfondre

CLXXXIX. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 3 Janvier 1691.

D'ESTRADES vient d'être fait Lieutenant des Gardes du Corps à la place de La Fitte, & Davignon Enseigne. Florensac a la charge du Grand-Bailly de Toulouse qu'avoit le Marquis de Saint-Sulpice, il en aura vingt mille écus. La Flotte d'argent est arrivée à Cadix, riche de dix-huit millions. Les Marchands François y en auront huit pour leur part, qui seront chargés sur les vaisseaux Genois.

Le Sieur Robert Président aux Comptes vend sa charge cent mille écus pour payer ses dettes du jeu. Segur achete quarante-cinq mille livres la Sous-lieutenance des Chevaux-legers d'Anjou. Monsieur de Chaunes partira de Rome au mois de Mars prochain. Le Comte Mazin Piémontois épouse la fille héritiere du Marquis de Pianesse. Monsieur de Savoye est toujours campé à Veillane & Monsieur de Catinat à Suze, il n'y a entre eux qu'un passage fort étroit que l'un ni l'autre ne sauroit forcer. Monsieur de Feuquieres a rencontré quelques Partis ennemis aussi forts que lui. Monsieur de Fourcy Prévôt des Marchands harangua avant-hier le Roi, & comme il lui parloit de ses victoires, Sa Majesté toucha du bout de sa canne Monsieur de Luxembourg, & lui dit tout haut: Vous y avez la meilleure part.

Dans les cérémonies des Chevaliers, Monsieur du Montal ayant beaucoup de peine à lire le

le ferment, & étant embarraffé, le Roi lui dit : Vous ne feriez pas fi embarraffé dans une tranchée.

L'Amiral Herbert Anglois a été déclaré innocent; mais pour contenter les Hollandois, ce fera Tromp qui commandera au Printems les deux Flottes.

Le Premier-Préfident vient d'avoir le brevet d'entrée des premiers Gentilshommes de la Chambre.

On a pendu deux hommes qui ont dit en mourant qu'ils avoient fait le vol de Monfieur de Montgommery, & que Monfieur de Langlade qui avoit été condamné aux galeres pour cela, & qui venoit d'y mourir, étoit innocent.

CXC. LETTRE.

Du Comte de Buffy à l'Abbé de Choify.

A Chafeu, ce 7 Janvier 1691.

JE fuis bien aife que le Roi ait fait un honnête préfent à Florenfac, il eft mon ami & mon allié. Les huit millions arrivez à Cadix pour les Marchands François, remplaceront une partie de ceux qui fortiront de France cette année.

Monfieur de Savoye prend les matieres fort à cœur d'être en campagne en ce tems-ci. Il y a un grand fond d'honneur dans le cœur du Préfident Robert, d'avoir voulu vendre fa Charge pour payer fes dettes du jeu. Cela eft bien honnête au Roi d'avoir dit publiquement ce qu'il a dit à Monfieur de Luxembourg, & bien hono-

norable pour celui-ci. Le Montal feroit fort :hé d'avoir aifément lu le ferment des Che-.iers, puifque fon embarras lui a attiré de la :t du Roi une marque de fon eftime. Quand vois Langlade innocent, puni plus févere-:nt que ceux pour lefquels il eft châtié, je écrie: Providence! Providence!

CXCI. LETTRE.

1 Comte de Buffy à l'Abbeffe de Saint-Andoche.

A Chafeu, ce 7 Janvier 1691.

; commence par vous affurer, Madame, que vous n'avez pas un ami ni un ferviteur qui :nne plus de part que moi au chagrin que vous iez de recevoir. Mais je n'en demeure pas Madame, j'ai à vous donner des confeils lefquels mon expérience de vingt-cinq ans perfécutions vous doit faire faire une gran-attention. Vous favez les traitemens que j'ai us après trente années de fervice dans les is grands emplois de la guerre, & cela fans me ni figure de procès; cependant ce n'a pas manque de courage que j'ai pris patience & e je me fuis foumis aux ordres de la Provi-ice, ç'a été la Religion & la prudence qui ont obligé d'en ufer ainfi; & Dieu commen-à recompenfer ma réfignation. Je viens de :evoir des agrémens du Roi à mon dernier yage de la Cour, qui pourroient bien avoir gréables fuites. Pour vous, Madame, quand it le monde feroit convaincu du tort que vous pré-

prétendez qu'on vous a fait, cela a toujours passé par des formes. Vous avez vingt Arrêts contre vous. Mais enfin quand ces Arrêts seroient injustes, quel honneur trouvez-vous à resister à des loix auxquelles tout un Royaume est soumis? Et au contraire, ne craignez-vous pas le blâme des gens sages qui condamneront infailliblement une conduite singuliere qui vous fait flatter d'une fausse gloire & passer fort desagréablement les derniers jours de votre vie? Mais il n'est plus question aujourd'hui d'Arrêts, Madame; c'est le Roi qui parle, que vous savez prévenu contre vous: ainsi il n'y a plus lieu d'esperer de le faire changer. Faites de bonne grace ce qu'il faut une fois que vous fassiez; faites-vous un mérite auprès de Monsieur d'Autun, de la nécessité. Je vous offre mon entremise en cette rencontre. Si vous voulez me croire, en faisant votre salut, vous vous donnerez du repos qu'il y a si long-tems que vous vous ôtez. Je voudrois bien que vous suivissiez mes conseils, Madame, vous m'en remercieriez dans peu de tems; mais si je n'étois pas assez heureux pour vous persuader, j'ai toujours fait mon devoir d'ami, devant Dieu & devant les hommes.

CXCII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10 Janvier 1691.

E Roi n'ira point cette semaine à Marly, il doit aller aujourd'hui diner à Trianon, où

y aura un Opera. On me vient de dire a Reine d'Angleterre a envoyé s'excuser ıſe qu'elle eſt enrhumée ; on n'ira point ·urs à Marly. Le Roi fait deux nou- ʀ Régimens de Dragons. Il en a donné ı Comte de Verrue & l'autre au Cheva- ıle Valencey. La Flotte ſera plus forte ingt-trois vaiſſeaux cette année que l'au- & aura deux mille pieces de canon de

Le Marquis d'Amfreville a épouſé Ma- ɔiſelle de Belfonds, à qui le pere n'a don- ue vingt mille écus. Le Duc de Tirco- ı'eſt embarqué à Breſt & mène en Irlan- eaucoup de vivres, d'habits & d'armes. ı'y envoyera point d'Officiers-Généraux, ne le mande. La Tragédie d'Athalie a epréſentée à Saint-Cyr devant le Roi, & nt Monſeigneur en particulier. Le jour Rois il y eut à Verſailles cinq tables de : couverts chacune. Le Roi & la Reine gleterre étoient à la table du Roi. Mon- ıeur tenoit la ſeconde table, Monſieur la ieme, Madame la quatrieme, Mademoi- : la cinquieme. Le Roi fut Roi à la ſien- Monſieur fut Roi, Madame la Princeſſe Conti fut Reine à la table de Monſeigneur, lame la Ducheſſe de Noailles fut Reine à ıble de Madame, & Madame Dangeau fut ıe à la table de Mademoiſelle. Il y avoit table de quarante couverts pour les Prin- & Seigneurs.

e Roi a donné à Loſtanges, Enſeigne des des du Corps, la Lieutenance de Roi de Marche ; & celle de Xaintonge à Ligon- Colonel de Cavalerie. Le jeune Fourci, du Prévôt des Marchands & petit-fils du

Chan-

Chancelier, a épousé ce matin Mademoiselle de Villars qui a cinq cens mille francs. Elle est de Dijon. Le fils de Valentiné a épousé la fille de Vauban. Il y avoit aux Rois de Versailles six Dames de la suite de la Reine d'Angleterre.

Un Parti de cinq cens chevaux sorti de Pignerol a été bien battu. On les bat si souvent, qu'on peut bien l'avouer quand ils nous battent.

Madame de Langlade est sortie de prison, & le procès de son mari va être revu aux Requêtes de l'Hôtel. Monsieur de Montgommery rendra tout ce qu'il a reçu. Le Duc de la Roche-guyon & le Marquis de Hautefort ont été faits Brigadiers d'Infanterie. Monsieur de Bouflers a passé le canal de Bruges avec quinze mille hommes.

CXCIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 15 Janvier 1691.

JE ne sai plus que vous dire sur le chapitre des douceurs, ma chere Cousine. Si je vous mande que vous les entendez à demi-mot, vous me répondez que cela n'est pas vrai, & que j'offense votre modestie; si en me dédisant, je vous compare à une Agnès, vous n'êtes pas contente de ma comparaison. Il faut aujourd'hui que je m'explique plus nettement que je n'ai encore fait. J'ai voulu dire, que

ar l'esprit vous entendiez toutes les dou- du monde, mais pas une par le cœur. pour le coup vous devez être contente, e Catherine de Sienne l'eût été en pareille ntre.

CXCIV. LETTRE.

Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15 Janvier 1691.

ST grand' pitié, Monsieur, de n'avoir oint de feu dans sa chambre par le tems fait: il faut renoncer à tout commerce ses amis. Il est comme impossible d'écri- peine vit-on, & vos amis vous laissent tout seul. J'ai eu par-dessus cela un rhu- ffroyable; sans cela, je n'aurois pas été ig-tems sans vous souhaiter à ce commen- nt d'année tout ce que l'on souhaite à ses leurs amis. J'ai heureusement terminé ire dont vous m'aviez chargé. J'ai lu avec r votre derniere Lettre au Roi. Elle est te, elle est délicate; c'est une mignature, a peut parler ainsi d'une Lettre. C'est en é, Monsieur, tout ce que mon encre & nain gelée peuvent écrire; si mon cœur oit, il ne finiroit pas si-tôt. Adieu, Mon- : je ne vous oublie pas devant Dieu, je honteux que vous sentiez si peu l'effet de prieres.

CXCV. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Buſſy, ce 17 *Janvier* 1691.

JE ſuis fort contente, mon Couſin. Ce que vous m'avez dit étoit juſtement ce qu'il me falloit dire ; ma modeſtie étoit bleſſée par votre premiere Lettre, & mon amour-propre par la ſeconde. Il y a bien de l'eſprit au tempérament que vous avez pris. Vous me direz aſſurément que je vous donne de l'encens, pour celui que vous m'avez donné. Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai, Monſieur : je vous en donne parce que vous en méritez; mais je vous en donne plus volontiers, parce que vous m'avez louée.

* *Voyez Lett.* CXCIII.

CXCVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17 *Janvier* 1691.

LES Etats-Généraux ont mandé à Monſieur de Caſtanaga, qu'ils ſouhaitoient (ce ſont leurs termes) qu'il rétablît inceſſamment les Régimens des Ducs d'Avrai, d'Arſchot & autres Seigneurs Flamands qu'il a caſſez par ordre de

de la Cour d'Eſpagne. Ils demandent encore qu'on leur donne pour nantiſſement de l'argent qu'ils prêtent au Roi d'Eſpagne, ou Gand, ou Namur, ou la Gueldre. Ils ont acheté le Fort Samſon que les Eſpagnols ont démoli, & le vont rétablir entre Namur & Huy.

Le Comte de Tourville commande la Flotte, & le Comte d'Etrées avec Gabaret & Flacour commande une groſſe Eſcadre dans la Méditerranée. Monſieur de Vauvrai eſt allé donner les ordres à Toulon. Monſieur de Bouflers n'a point paſſé le Canal de Bruges, mais pour l'en empêcher, les Flamands lui ont apporté douze cens mille francs & des ôtages pour dix-huit cens mille. Toute la Flandre Eſpagnole paye préſentement contribution.

Le Roi a donné douze mille francs de penſion au Duc de Grammont, qui retourne à Bayonne.

Le Cartel pour les priſonniers entre la France & la Hollande eſt règlé. Le Comte Menard de Schomberg eſt Général de l'Armée du Duc de Savoye. Il marche vingt-mille hommes en Piémont. Le Capitaine Bart Dunquerquois eſt retrouvé. Il a fait quatre ou cinq bonnes priſes.

Monſieur de Pontchartrain a envoyé prendre aux Chartreux cent mille francs que d'anciens Fermiers du Roi y avoient dépoſez, ne pouvant s'accorder pour le partage: on leur en payera l'interêt. On a nouvelle d'Angleterre que les Anglois ont été repouſſez à l'attaque de la petite Iſle d'Orleans qui eſt à trois lieues de Quebec, dont ils n'ont pas oſé approcher.

Vous voulez bien, Monſieur, que parmi les grandes nouvelles je vous mande une bagatelle

arrivée entre des gens qui font, je croi, de votre connoiffance. Le Baron de Beauvais Capitaine du Bois de Boulogne, & de la plaine de Saint-Denis, & Francine Gouverneur de l'Opera, étoient convenus que l'un chafferoit & que l'autre iroit à l'Opera quand ils voudroient fans payer. Quélque tems après leur convention, Francine eft arrêté dans la plaine de Saint-Denis par un Garde, qui lui dit que Monfieur le Baron lui abandonnoit telle & telle plaine, & fe refervoit la plaine de Saint-Denis; fur cela Francine fe retire. Le lendemain le Baron étant à l'Opera, & voulant monter fur le Théatre, il trouve un homme avec une pertuifane qui lui dit que Monfieur Francine lui a bien abandonné la plaine du parterre, mais que pour celle du Théatre il fe l'eft refervé. Les amis communs s'en font mêlés, & chacun ira partout où il voudra.

CXCVII. LETTRE.

Du Comte de Buffy à l'Abbé de Choify.

A Chafeu, ce 18 Janvier 1691.

* IL eft de bon fens à la Reine d'Angleterre d'être enrhumée quand il faut qu'elle fe mette en Campagne par le tems qu'il fait. Je ne fai pas même fi l'état de fes affaires lui permet de gouter les plaifirs. Le Roi a raifon d'engager le Comte de Verrue par fes bienfaits, à tirer l'épée contre fon Souverain. Il n'y a qu'un Roi

* *Voyez Lett. CXCII.*

Roi comme le nôtre qui puisse non seulement soutenir la guerre contre tous les Souverains de la quatrieme partie du monde, mais encore les battre, & donner cent mille francs en bonnes étrennes dans sa famille.

Il est bien né pour être Roi. Quand il le fut de la fêve l'autre jour, la fortune qui ne perd aucune occasion de lui faire des amitiez, se justifia de la petitesse de celle-ci, & dit :

D'un grand Etat je le ferois le Maitre,
S'il avoit encore à l'être.
Mais avec un peu de tems
Il le fera de plus grands.

Mandez-moi si la Tragédie d'Athalie a aussi bien réussi que celle d'Esther. Je suis fort aise que Ligondés ait eu la Lieutenance de Roi de Xaintonge. Il a été Capitaine dans le Régiment de Mestre de Camp Général de mon tems. Je vois bien, Monsieur, que la sincérité que vous avez en me racontant le mauvais succès des cinq cens chevaux de Pignerol, ne vous coute guere ; & sur cela je vous dirai que comme n'est pas Marchand qui toujours gagne, n'est pas aussi homme de guerre qui toujours bat.

On passe aisément les canaux par le tems qu'il fait ; mais il faut réussir quand on a passé, & je ne doute pas que Monsieur de Boufiers ne le fasse, car il a de bonnes troupes & il surprendra les ennemis.

CXCVIII. LETTRE.

Du Préſident de Rezay au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 *Janvier* 1691.

NOus ne pouvons aſſez vous remercier, Madame de Rezay & moi, du plaiſir que vous nous avez fait, Monſieur, en trouvant bon que Madame la Comteſſe de Dalet nous envoyât le commencement de vos Mémoires. Après les avoir lus nous nous ſommes bien confirmez dans la penſée où nous étions déja, que quand les Ouvrages d'eſprit ont atteint un certain degré de perfection, on ne ſe peut laſſer de les relire. Je n'ai point fait copier ce Manuſcrit, comme vous me l'aviez permis, Monſieur, par la néceſſité où je me fuſſe trouvé de le confier au copiſte.

CXCIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Préſident de Rezay.

A Chaſeu, ce 21 *Janvier* 1691.

JE ſuis bien aiſe, Monſieur, que vous ayez eu quelque plaiſir à relire mes petits contes. Quand on a l'eſprit auſſi beau & auſſi fleuri que vous l'avez, le Palais ne le ſauroit jamais enrouiller. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui ſeulement que je trouve que vous êtes un ami incomparable, j'ai autrefois éprouvé que les affaires de

vos

vos amis étoient les vôtres. Mais j'admire aujourd'hui votre difcretion dans le refus que vous faites de faire copier un Manufcrit de votre ami, de peur que le copifte n'en prenne un pour lui. Vous voulez bien, Monfieur, que je rende mille graces à Madame la Préfidente d'avoir bien voulu que je l'amufaffe pendant quelques momens.

CC. LETTRE.

Du Comte de Buffy à l'Abbé de Choify.

A Chaseu, ce 21 Janvier 1691.

* LES Etats-Généraux parlent aujourd'hui au Gouverneur des Pays-Bas, à peu près comme parloit autrefois le Duc d'Albe à la République naiffante; ils voyent bien qu'on a befoin d'eux.

L'on avoit dit que le Roi n'étoit pas content de Tourville, & je trouvois cela bien rude, qu'on fût difgracié auffi-tôt après le gain d'une bataille: je ne l'ai jamais voulu croire, car je connois la juftice du Roi.

Quand je vois le Roi & la Reine d'Angleterre fe trouver aux fêtes que donne le Roi, je croi, les eftimant comme je fais, qu'ils y paffent mal le tems, & qu'ils n'y vont que par complaifance.

Le Général Schomberg profite en cette rencontre de la réputation de fon pere, je ne fai fi Monfieur de Savoye en profitera lui. Je croi que fi le Prince de Bade étoit défait, les Turcs pour-

* *Voyez Lett. CXCVI.*

pourroient encore aller à Vienne; mais c'eſt une terrible barriere. Je ne ſai ſi vous êtes comme moi, Monſieur, mais je ſens toujours une ſecrette répugnance à être obligé de ſouhaiter, comme bon François, des proſpéritez à ces Barbares; & ſans vouloir faire le prêcheur de Croiſade, je ſerois fort aiſe que les interêts des Princes Chrétiens ſe puſſent réunir contre eux.

La diſpute du Baron de Beauvais & de Francine eſt très plaiſante. La vengeance de celui-ci m'a fait rire; cela me réjouit, je vous aſſure, plus qu'un grand évenement.

CCI. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24 Janvier 1691.

LE Prince d'Orange n'eſt pas encore paſſé en Hollande, il remet de jour en jour. Le Roi a nommé Saint-Rut pour commander le ſecours qu'il envoye en Irlande, il n'y a point encore de Maréchal de Camp nommé pour cette expédition.

Monſieur de Savoye a enfin mis ſes troupes en quartier d'Hiver, & Monſieur de Catinat en a fait de même. Il y a beaucoup de malades de part & d'autre. On mande de Pignerol que Monſieur de Savoye a pris la poſte pour Vienne ou pour Inſpruk, où Monſieur de Baviere ſe doit trouver. Feuquieres a pris le château de Banaſque, & le Comte d'Angrogne qui y commandoit. Il a encore brûlé Milleſleurs qui ne vouloit pas contribuer. Les priſonniers ont été échangez en Piémont. Le Marquis de Cle-

Clerembaut eſt à Pignerol. On dit que les Eſpagnols, en s'en retournant dans le Milanez, ont voulu ſurprendre Verceil ; mais cela mérite confirmation. On a bloqué Montmelian, le 9 de ce mois. Monſieur de Catinat y doit arriver le 13 pour le bombarder.

On a tapiſſé de fleurs de lys le Sénat & la Chambre des Comptes de Chambery. Le Magiſtrat de Geneve n'a pas voulu recevoir Hervart Envoyé du Prince d'Orange, la populace a été ſur le point de ſe ſoulever contre le Magiſtrat. Le Marquis de Saint-Maurice leve le Régiment Royal de Savoye. Les contributions de Suze montent déja à plus de cinquante mille écus. Le Roi a donné cinq cens écus de penſion à Boiſſelot, & lui a promis de laiſſer vendre ſa Compagnie aux Gardes à ſa femme, s'il étoit tué. Le Comte de Guiſcard a vendu à la Bourlie ſon frere le Régiment de Normandie, cinquante-ſept-mille francs. Le mariage du Prince de Turenne & de Mademoiſelle de Vantadour eſt arrêté, ils auront vingt-mille écus de rente.

Le Prince de Bade a chaſſé Tekeli & les Turcs de la Tranſilvanie.

CCII. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Janvier 1691.

SI je ne connoiſſois votre extrême bonté, Monſieur, je ne prendrois pas la liberté que je prends aujourd'hui de vous ſupplier très hum-

blement de me dire votre ſentiment ſur le Panégyrique du Roi, en vers, que mon zèle, peut-être indiſcret, m'a fait entreprendre. Je ſai combien la gloire de Sa Majeſté vous eſt chere, & c'eſt encore une des raiſons qui me fait adreſſer à vous en cette rencontre & vous proteſter que non ſeulement j'effacerai tout ce qui n'aura pas l'honneur de votre approbation, mais encore que je jetterai l'Ouvrage au feu, ſi vous ne le trouvez pas digne d'être donné au public.

CCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 27 Janvier 1691.

* JE comprends toute la peine que vous avez eue à m'écrire ſans feu, M. R. P. & je vous en ai toute l'obligation que vous méritez, en vous faiſant réponſe auprès d'un grand feu qui ne m'empêche pas de mourir de froid. Je ſuis perſuadé qu'on doit écrire au Roi comme on parle à Dieu. Les courtes prieres, dit-on, pénétrent les cieux; j'eſpere que ma petite Lettre pénétrera le cœur de Sa Majeſté. La peine & les ſoins que vous avez pris de l'affaire que vous avez ſi bien ménagé, M. R. P. m'accablent ſous le poids de la reconnoiſſance; mais *ſatis eſt Domine*, *ſatis eſt*, je n'y ſaurois ſuffire; je n'ai pour vous payer que mon cœur & mes prieres. Ma fille ſe mocque de moi, de promettre des prieres à un homme com-

* *Voyez Lett. CXCIV.*

comme vous ; & je lui réponds que dans le Ciel comme ſur la Terre, tout ſert en ménage.

CCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 27 Janvier 1691.

* LE Prince d'Orange n'oſeroit encore quitte Londres, puiſqu'il remet le voyage de Hollande, où il a aſſurément des affaires. Le commandement du ſecours qu'on envoye en Irlande eſt une méchante commiſſion. Vous verrez que Monſieur de Savoye aura ruïné ſes troupes, en les mettant trop tard en quartier d'Hiver. Il me paroît que Feuquieres fait honorablement du bruit.

Je doute fort que les Eſpagnols ayent voulu ſurprendre Verceil, l'infamie de cette action leur feroit plus de tort que la poſſeſſion de cette Place ne leur apporteroit d'avantage. La ville de Chamberi eſt bien conſeillée de ſe déclarer pour nous, & celle de Geneve ſeroit bien malheureuſe, ſi le peuple y étoit le maitre. Si le Prince de Bade continue, il ſe mettra ſur le pied de premier Capitaine de l'Europe.

* *Voyez Lett. CCI.*

CCV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Grammont.

A Chaseu, ce 30 Janvier 1691.

* VOus débutez bien, Monsieur : j'ai vu beaucoup de gens habiles & qui faisoient de beaux vers, qui avoient commencé plus foiblement que vous ; mais je vous veux parler en ami. Si vous m'aviez prié de juger d'un Madrigal ou d'une Epigramme que vous auriez faite, j'aurois été bien plus indulgent, & je n'y aurois pas regardé de si près ; mais quand il s'agit d'un Panégyrique pour le Roi qui doit être public, ce doit être quelque chose d'extraordinaire, les pensées en doivent être nouvelles, ou si elles sont rebattues, les tours nouveaux les doivent diversifier. Je ne doute pas qu'on ne présente des pieces à l'Académie Françoise qui ne valent pas celle-ci, mais en ce cas-là les Auteurs n'auront pas eu des amis connoisseurs ou sinceres. Encore une fois, Monsieur, ces sortes d'Ouvrages ne doivent pas être communs. Il n'en est pas de même de la prose, on n'y est pas si délicat ; mais en matiere de vers, la médiocrité est un grand défaut. Je vous renvoye vos vers, & je vous remercie encore d'avoir eu assez d'estime pour mon goût pour m'en faire Juge.

* *Voyez Lettre CCII.*

CCVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 4 Février 1691.

LE Prince d'Orange étoit parti de Londres pour passer en Hollande, il a eu avis d'une conjuration, il est retourné sur ses pas, a fait arrêter Mylord Clarendon, Preston, Albieri, & vingt autres qu'on a interrogez devant lui, & puis menez à la Tour. On dit qu'il ne laissera pas de passer en Hollande. L'Armée du Roi en Piémont sera de trente-cinq-mille hommes. Monsieur de la Hoguette prépare tout pour bombarder Montmellian. On a pris le fauxbourg qui est au bas de la Montagne. Un parti de la garnison de Casal a été coupé par le Prince Eugene de Savoye, qui en a pris ou tué une centaine. Le Duc de la Ferté a passé de Casal a Suze lui sixieme avec un passeport de Monsieur de Savoye, il dit que la garnison de Casal ne manque encore de rien. On écrit de la Haye qu'on y va défendre tout commerce, même de Lettres, avec la France; ainsi plus de Gazette de Hollande ni de Lardon : ce n'est pas un grand malheur. Le Patriarche des Arméniens s'est fait Catholique, & a envoyé au Roi sa profession de foi. On publiera demain la relation de la levée du siège de Quebec par les Anglois ; ils y ont laissé du canon, & se font fort mal battus. Ils avoient pourtant envoyé sommer Monsieur de Frontenac, & l'Anglois en lui montrant sa montre lui dit qu'il ne lui donnoit qu'une heu-

re pour envoyer les clefs de la ville. Le Roi a fait le Chevalier de Teſſé & Huſſon Maréchaux de camp pour l'Irlande avec Saint Ruth; on eſpere qu'ils en chaſſeront le peu d'Anglois que le Prince d'Orange y laiſſe. L'affaire du Grand-Maitre & du Maitre des Cérémonies fut hier jugée. Le Maitre fut déclaré indépendant du Grand-Maitre, & il fera tout en ſon abſence & ne fera rien en ſa préſence. Sainctot va vendre ſa charge, pour acheter la moitié de celle d'Introducteur des Ambaſſadeurs.

Monſieur Delavie, Maitre des Requêtes, eſt mort. C'étoit un grand mangeur, comme vous pourriez dire de vingt-quatre poulets rotis à un repas.

Monſieur l'Archevêque de Rouen, à quatre-vingt-ſept ans, eſt revenu d'une fluxion ſur la poitrine, ſans aucun remede.

CCVII. LETTRE.

De Monſieur de Grammont au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Février 1691.

* JE vous rends mille très humbles graces, Monſieur, de votre généreuſe ſincérité. Vous ne ſauriez croire combien je me trouve honoré d'être condamné de votre façon. Je trouve beau & je me vanterai deſormais d'avoir été aſſez heureux pour que mon Ouvrage ait attiré vos réflexions, quelque ſuccès qu'il ait eu.

Cer-

* *Voyez Lett.* CCV.

Certain Gascon dans sa Province
Se vantoit d'être fort heureux,
En nous racontant que le Prince
Avoit jetté sur lui les yeux.
Quoi sur vous, dimes-nous? Quel honneur! quelle gloire!
Sur moi-même, dit-il en demandant à boire:
Le Roi m'a dit: Retirez-vous d'ici.
Vous riez; vous trouvez la gasconade étrange?
De moi pauvre il en est ainsi.
Je pourrai dire à ma louange:
Mes vers ont été lus de l'illustre Bussy.
De Bussy, dira-t-on, qu'en tous lieux on admire?
De lui-même, il a pris la peine de les lire,
Et de les condamner aussi.

Vous m'avouerez, Monsieur, que vous n'avez guere vu d'Auteur si-tôt consolé de voir mépriser son Ouvrage: c'est que votre critique est si juste, qu'elle m'a dessillé les yeux. Je vous en remercie donc très humblement encore une fois, en vous suppliant d'oublier que je fais de méchans vers.

CCVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7 Février 1691.

IL arriva avant-hier un Courier de Rome, qui dit que le Pape avoit depuis six jours la fievre continue avec une éréſipele sur la jambe, la poitrine fort embarassée & quelquefois la tête. Il n'est point venu de Courier depuis, ce qui fait croire qu'il n'est pas mort. Monsieur de Catinat d'un côté, & Monsieur de Feuquieres de l'autre, doivent attaquer Veillane. Feuquieres

res y eſt arrivé le prémier, a commencé l'attaque, & y a perdu cent cinquante hommes; il a été bleſſé legerement à la joue & à la cuiſſe. Monſieur de Catinat eſt arrivé enſuite, & a fait retirer les troupes, voyant l'entrepriſe manquée.

Monſieur de Savoye, qu'on croyoit ſur le chemin de Hollande, eſt à Turin: il n'étoit allé qu'à Verceil. Les quatre mille Suiſſes que le Prince d'Orange avoit fait lever n'ont point voulu ſervir en Piémont, le Traité eſt rompu, & l'on dit que le Roi les prend à ſa ſolde. Le Prince Auguſte d'Hanover a été tué en Tranſilvanie par un Parti de Tekeli qui y vouloit rentrer. Le Prince d'Orange arriva à la Haye le 31 du mois dernier, & ſans vouloir écouter les harangues il fit aſſembler le Conſeil, nomma les Bourgmeſtres, & règla beaucoup d'affaires. Monſieur l'Electeur de Brandebourg a eu une eſpece d'apoplexie. Enfin l'Archevêque de Rouen eſt mort. Il laiſſe de grands biens au Comte de Médavi ſon petit-neveu. On a confiſqué vingt mille livres de rente au Marquis de Ruvigny, depuis qu'il a pris emploi avec le Prince d'Orange. Les Invalides avoient neuf cens mille francs d'argent comptant qu'ils prêtent au Roi, dont on fait vingt mille écus de rente: ils ſeront employez en penſions pour les vieux Officiers, la plus forte ne ſera que de mille livres. Le Dôme des Invalides coutera cinquante mille écus à dorer. Il n'y aura plus de Bals en maſque dans les Maiſons Royales.

CCIX.

CCIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 8 *Février* 1691.

* VOILA bien des remiſes pour le voyage de Hollande. Je croi à ce propos qu'on pourroit donner au Prince d'Orange, pour deviſe: *Trop en a, qui deux en mène.* Je doute qu'il ſoit prudent à lui de s'éloigner de Londres auſſi-tôt après une conjuration. La défenſe du commerce de Hollande en France ne l'interrompra pas tout-à-fait, il en ſera ſeulement un peu plus cher. Il eſt plaiſant de voir que le Patriarche des Arméniens ne reconnoiſſe point d'autre Pape que le Roi. Le Général des Anglois au ſiège de Quebec s'eſt mal adreſſé, de croire intimider Frontenac. C'eſt un des hommes de France qui a autant de fermeté. Mon neveu de Rhodes a bien fait de vendre ſa Charge avant le règlement qu'on vient de faire; je penſe auſſi qu'on ne l'eût pas fait de ſon tems. Je ne m'étonne pas que Monſieur Delavie ſoit mort, je m'étonne qu'il ait vécu juſqu'à préſent, en mangeant comme il faiſoit. Ce bon tempérament de l'Archevêque de Rouen, qui a réſiſté à une fluxion ſur la poitrine à quatre-vingt-ſept ans, ſuccombera peut-être à une indigeſtion. La Nature a joué de ſon reſte en cette rencontre.

* *Voyez Lett.* CCVI.

CCX.

CCX. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 10 *Février* 1691.

JE m'ennuye fort de ne vous point écrire, mon Couſin ; cependant c'eſt moi qui vous dois une Lettre. Le froid, les remedes que j'ai faits quand il a été paſſé, & d'autres occupations, m'ont empêché de vous rendre un devoir duquel je me fais un grand plaiſir. Je croi que vous n'en doutez pas, mon Couſin, car vous connoiſſez quel eſt mon cœur à votre égard. Ecrivez-moi donc; mandez-moi comment vous vous portez & comment vous avez paſſé cette rigoureuſe ſaiſon. Faites-moi part de vos nouvelles, de ce que fait Madame la Comteſſe de Dalet, enfin de tout ce qui pourra m'aſſurer que vous ne m'oubliez pas, & que vous m'aimez toujours.

CCXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Grammont.

A Chaſeu, ce 12 *Février* 1675.

* UN homme qui reçoit comme vous venez de faire, Monſieur, la critique de ſon Ouvrage, eſt un fort honnête homme & il a l'eſprit

* *Voyez Lettre CCVII.*

l'esprit bien fait. J'estime plus votre docilité en cette rencontre que les plus beaux vers que vous ferez de votre vie. J'aime à voir la Raison maitresse de l'amour-propre & qu'on se fasse justice à soi-même, comme on la feroit à un autre. Au reste, Monsieur, votre petit conte a ce tour aisé que j'aime tant. Quand vous ferez des vers comme ceux-là, je les lirai toujours avec plaisir & je ne les oublierai point.

CCXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 13 Février 1691.

* SI vous vous ennuyez de ne me point écrire, ma chere Cousine, je m'ennuye fort aussi que vous ne m'écriviez point, & que par-là vous ne me donniez point occasion de vous repliquer; car on ne sauroit long-tems parler tout seul: mais j'ai bien cru que vous ne pouviez m'écrire, puisque vous ne le faisiez point. Oui, ma chere Cousine, je connois votre cœur, & le croyant un bon & honnête cœur pour tout le monde, je n'ai garde de ne pas croire qu'il est admirable pour moi, qui ai fait tout ce que j'ai pu pour le gagner, sans qu'il vous en coûte de remords. Je me porte à merveille; mais aussi, par le cruel froid qu'il a fait, je n'ai bougé d'une petite chambre chaude comme un poële, & où il y a toujours grand feu. Je vous enverrai toujours mes nouvelles, & je vous

* *Voyez Lett.* CCX.

vous aimerai bien toujours, car vous êtes bien aimable.

CCXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 14 Février 1691.

* JE croi le Pape mort préſentement, ou il n'en eſt pas loin : à quatre-vingts ans paſſez on ne diſpute pas ſi long-tems contre la mort ſans ſuccomber. La priſe de Veillane manquée n'eſt pas un grand malheur, mais la perte de cent cinquante hommes, à nous qui avons toute l'Europe ſur les bras, eſt quelque choſe. Je n'ai jamais ouï parler d'une vie ſi mêlée que celle du Prince d'Orange ; il a raſſemblé les contraires. La fortune le tire toujours heureuſement de toutes les traverſes qu'elle lui donne. Ne vous avois-je pas bien dit, que l'Archevêque de Rouen n'iroit pas loin ? je m'attendois à ſa mort. Je voudrois bien que l'Abbé de Buſſy & vous en profitaſſiez. Ruvigny ne perdra rien à la confiſcation de ſon bien ; le Prince d'Orange ne feroit pas un bon Maitre, s'il ne le dédommageoit. Je ne comprends pas comment les Invalides ont amaſſé neuf cens mille francs. On a raiſon de ne plus ſouffrir des Aſſemblées de maſques dans les Maiſons Royales, elles peuvent avoir de dangereuſes ſuites.

* *Voyez Lett. CCVIII.*

CCXIV.

CCXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16 *Février* 1691.

Les Lettres de Rome du 25 Janvier disent le Pape à l'extrémité. Les Cardinaux de Bouillon & d'Etrées partiront demain, ceux de Bonzy & le Camus se rendront à Antibes; ils ont eu chacun six mille écus pour le voyage. Comme la peste est auprès de Naples, les Cardinaux n'aimeront pas à être long-tems enfermez, ils feront bien-tôt un Pape Le Marquis de Léganez est Gouverneur du Milanez, & le Marquis de Conflans, Général de la Cavalerie. Louvigny revient en Flandre. On a commencé à bombarder Montmelian; les assiégez manquent de bois.

Le Prince d'Orange a fait une Entrée magnifique à la Haye, & a déclaré à la Province de Hollande qu'il falloit qu'elle entretînt ses deux Régimens d'Infanterie & de Cavalerie, ce qui lui coutera douze cens mille francs par an. Mylord Preston a été condamné d'avoir le ventre ouvert, on le croit exécuté. L'Archevêque de Cantorbery lui a mandé qu'il devoit mourir content, en mourant pour son Roi. Le Prince d'Epinoi donne cent mille livres au Marquis de Harcourt, du Régiment de Picardie. Montperoux a donné son Régiment à son fils. Monsieur de Tallard a brulé cinq gros villages au delà du Necre. La vieille Duchesse d'Epernon, Tante du Duc de Coaslin, est morte au Val de Grace.

Grace. Elle avoit trente mille livres de rente, qui reviennent au Duc de Foix. Il y aura mercredi une grande fête à Trianon pour le Roi & la Reine d'Angleterre.

L'Inventaire de Monſieur de Seignelay eſt magnifique : outre une infinité de meubles précieux, il y a deux cens lits.

CCXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 30 Février 1691.

LEs Léganés ſont des Eſpagnols de mérite; Il y a plus de quarante ans qu'ils rempliſſent dignement les places qu'ils occupent. Le pere ou le grand-pere de celui-ci battit bien le Comte d'Harcourt à Lérida. Quoique je ſache bien que le bois eſt néceſſaire pour cuire la viande, je n'excuſerois pas un Gouverneur de Place qui ſe rendroit faute de bois, fît-il le plus grand froid du monde. Ce ne ſont pas deux Régimens qui coutent à entretenir par ans douze cens mille francs, il faut que ce ſoient deux Légions. Les Anglois croyent rafiner ſur la cruauté, quand ils font ouvrir le ventre, & penſent par-là qu'ils rebuteront les conſpirateurs; mais quand on aime bien ſon Roi, qu'on a bien envie de le ſervir, & qu'il s'agit encore de la Religion, le plus ou le moins dans le genre de la mort n'y fait rien. Le Régiment de Picardie n'a jamais été vendu ſi cher. Je juge par-là qu'il y a bien de l'argent en France, & qu'il n'y a point de Nobleſſe au monde dont l'honneur ſoit ſi fort au-deſſus de l'interêt, que celui de la Nobleſſe

Françoise. Montperoux fait la fortune de son fils en le faisant Colonel à son âge, & ne perd pas grand' chose en quittant le service. Je ne cesse point d'admirer le Roi. Quand le Roi Jean & François I. ont été magnifiques, leurs affaires en ont souffert; pour le Roi, il ne donne des fêtes qu'après avoir fait le fonds pour la subsistance de quatre cens mille hommes au moins, pendant une année; après cela il se réjouït de ce qui lui reste.

Monsieur de Seignelay n'avoit que trop de lits, il ne s'est que trop couché.

CCXVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 21 *Février* 1691.

L'EVEQUE de Noyon a été fait Conseiller d'Etat d'Eglise. Il tiendra son rang comme Pair de France, immédiatement au dessous de l'Archevêque de Reims. Le Marquis de Santena Piémontois vend son Régement & se jette à la Trappe. On bombarde Montmelian depuis dix jours. Les ennemis ont abandonné le petit Château de la Pérouse, d'où le canon les incommodoit fort. Le Marquis de Sassenage donne quatre-vingt mille livres de la Lieutenance des Gendarmes de MONSIEUR.

Le Sacré College n'a point encore donné de ses nouvelles au Roi. On ne doute point que les Cardinaux François n'arrivent assez tôt pour contribuer à l'Exaltation d'un Pape. Le Roi a envoyé demander des Galeres aux Génois, & au Grand-Duc, pour les passer à Livourne.

vourne. On a fait dire au Prince d'Orange que si on faisoit mourir à Londres Mylord Preston, on couperoit à Paris la tête à Mylord Montjoye. On parle tout bas d'un voyage du Roi. Les chevaux de l'Artillerie ont ordre de se tenir prêts. Le Prince de Turenne épousa Lundi Mademoiselle de Vantadour à Saint-Eustache. MONSIEUR & toutes les Princesses y étoient. Il y eut un grand souper & un Bal chez la Duchesse de la Ferté.

On ne bombarde plus Montmelian. Monsieur de Catinat a fait la revue de ses troupes, mais on ne sait où il va. Seize Vaisseaux de guerre sont prêts à Toulon & vingt-quatre Galères à Marseille, avec six Fregates & six Galiottes à bombes. Les Hollandois doivent avoir à la fin d'Avril quarante-huit Vaisseaux de ligne, & les Anglois vingt. Tromp commandera tout. Le Grand-Seigneur a fait une Entrée magnifique à Constantinople après la prise de Belgrade. Le Kam des Tartares y est arrivé pour entrer de bonne heure en Campagne avec le Grand-Visir. Il est certain que le Roi de Perse doit fournir au Turc cent mille hommes de troupes règlées. Le Roi a donné deux mille écus de pension au petit Renaud qui est habile dans la Marine. Messieurs de Geneve demandent aux Suisses d'être reçus pour quatorzieme Canton. Les comperes ont répondu : Nous verrons. Le Duc de Mantoue s'est déclaré hautement pour la France, & a donné ordre à ses Sujets de courir sus aux Allemands & aux Espagnols. On lui a envoyé cent mille écus pour lever des troupes.

CCXVII.

CCXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 25 Février 1691.

MONSIEUR de Noyon a donc au Conſeil la place de l'Archevêque de Rouen, j'en ſuis bien aiſe. La vocation du Marquis de Santena me paroît vive, il faut voir s'il la ſoutiendra. Cela ſera beau à Catinat de prendre une Place comme Montmelian pendant l'Hiver. Il ne me paroît pas que l'affaire de Mylord Montjoye ſoit égale à celle de Mylord Preſton. Celui-ci a conjuré contre le Prince d'Orange, & l'autre eſt un Priſonnier de guerre; & cela étant, il ne ſeroit pas juſte de traiter Montjoye comme on auroit traité Preſton, car le cartel eſt établi pour les Priſonniers de guerre & non pas pour les Conſpirateurs.

Je viens de voir une Lettre qui dit que Montmelian bloqué tombera tôt ou tard entre les mains du Roi, & que Catinat eſt allé aſſieger Nice qui eſt inveſti par deux mille chevaux. L'armement naval de Marſeille & de Toulon eſt deſtiné apparemment pour cette entrépriſe. Tromp va avoir un bel emploi; j'ai vu ſon pere il y a trente ans avoir une grande réputation pour la mer, celui-ci eſt fils de Maitre. S'il eſt vrai que le Roi de Perſe donne cent mille hommes au Turc, il faudra que le Prince de Bade s'aille cacher, & nous n'aurons guere d'affaires ſur le Rhin. Les Genevois ont raiſon d'être Suiſſes, & les Suiſſes de n'y pas conſen-

tir : je croi qu'ils voudroient bien ſupprimer quelque Canton, bien loin d'en augmenter le nombre. Monſieur de Mantoue eſt mieux conſeillé que Monſieur de Savoye.

CCXVIII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Mars 1691.

SOus ombre que l'Abbé de Choiſy vous mande les nouvelles mieux qu'un autre, vous croyez vous paſſer de tout le monde, Monſieur le Comte. Il va être Evêque au premier jour, & je ſerai vangée; car vous aurez beau revenir à moi, vous parlerez aux rochers. Si vous aviez vu tout ce que j'ai mis dans mon *Sottiſier* depuis deux mois, vous ſeriez bien fâché de m'avoir négligée. Je vous abandonne aux remords, car je vous eſtime aſſez pour croire que vous n'êtes pas tombé dans l'impénitence finale, & je vous attends à mes pieds pour juger de votre contrition. Ne vous étonnez pas ſi je prends toutes les figures de ma Lettre dans la pénitence, on ne nous prêche autre choſe depuis le Carême, & je ſuis convaincue de toutes les véritez qu'on nous dit, hors de celle qui nous oblige à pardonner aux gens qui nous mépriſent.

CCXIX. LETTRE.

)u Comte de Buſſy à Madame de M * * *.

A Chaſeu, *ce* 6 *Mars* 1691.

VEZ-VOUS bien, Madame, pourquoi je
ous ai moins écrit qu'à l'ordinaire? c'eſt
j'ai trouvé vos dernieres Lettres ſeches &
tes, & que j'ai voulu voir ſi c'étoit de laſſi-
de m'écrire ſouvent, ou de quelques cha-
: d'ailleurs me doutant bien que ſi vous
niez toujours, mon ſilence vous feroit
r. Je ne vous aimerai que mieux, Mada-
d'avoir éprouvé votre amitié, & je vous
de tenir votre cœur contre la ſincérité
ien. Si j'avois tort, je vous demanderois
on; & vous avez beau dire, vous me l'ac-
eriez.

eſt vrai que l'Abbé de Choiſy écrit bien les
elles, comme tout ce qu'il veut écrire;
ſes Lettres ne m'ôtent pas le goût des vô-
Il me mande les nouvelles générales, &
les particulieres qui réjouiſſent plus que
utres. D'ailleurs il y a toujours un air na-
l & badin dans vos Lettres, qui plait fort.
e *Sottiſier* n'eſt pas celui de vos Livres que
me le moins, Madame: vous me feriez
d tort de me retrancher ce que je n'ai pas
vous y trouverez un grand fonds pour ré-
r long-tems, quand vous n'auriez qu'à me
ier ce que vous y avez mis depuis que vous
'écrivez plus. Recommençons, Madame,

M 2 nous

nous y trouverons le ragoût & la chaleur d'une amitié qui a repris des forces.

CCXX. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7 Mars 1691.

ON déclarera dimanche les Généraux des Armées. L'Armée d'Italie fera le siège de Nice, de Final, ou même de Turin. Le Prince d'Orange est encore à la Haye, où il joue à la bassette & fait enyvrer les Allemands. Les troupes qui revenoient de Siam ont relâché à la Martinique, presque tous les Officiers sont morts. C'est un Lieutenant qui ramène le vaisseau. Le Roi a donné quarante mille écus à Mademoiselle de Villarceaux. Monsieur de Villayer Doyen du Conseil est mort à quatre-vingt-six ans. L'Abbé de Belébat est mort d'apoplexie. Le Maréchal de Lorges vient d'être fait Duc & Pair. Monsieur de Vauban est parti. On ne doute point que le Roi ne parte incessamment. Les Dames ne feront point du voyage. Monsieur de Louvois fit partir hier vingt-deux Couriers. Toutes les troupes Cavalerie & Infanterie qui étoient dans la Généralité de Paris, ont marché en Flandre. On prétend qu'il y aura en ce pays-là quatre-vingt mille hommes de pied & quarante mille chevaux. Le Prince d'Orange est à Gand. Tous les Alliez sont fort intriguez. Le Marquis de Chevigny-Choiseul a acheté le Régiment de

Ca-

Cavalerie de la Reine, qu'avoit Roussillon-Clermont. Saint-Ruth est parti pour l'Irlande. Monsieur de Catinat devoit arriver le 12 de ce mois devant Nice, & ouvrir la tranchée le 14. Le Comte d'Etrées a mis à la voile pour y aller avec seize vaisseaux & seize galeres. Trois mille Espagnols ont été attaquer les Colonies Françoises de Saint-Domingue, & en ont pillé & brûlé plusieurs. Monsieur de Cresly Gouverneur & Monsieur de Loncaunay Lieutenant de Roi y ont été tuez. La Comtesse de Morstein est morte. Le Maréchal d'Humieres a cedé son Duché à son gendre.

CCXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 11 *Mars* 1691.

JE me prépare à de grands événemens cette Campagne, car je ne doute pas que le Roi ne marche, & ce ne sera pas pour se promener. Je ne pense pas que la bassette empêche le Prince d'Orange de songer à sa Campagne ; il y jouera plus gros jeu qu'à la Haye, & quand il fait enyvrer les Allemands, c'est pour les faire mieux entrer dans ses résolutions. La mort de Monsieur de Villayer nous va donner un nouveau confrere à l'Académie. Madame de Dalet voudroit bien que Fontenelle remplît cette place : j'en serois ravi, personne n'en est plus digne. La derniere fois que je vis l'Abbé de Belébat, il y a bien-tôt un an, il me parut si mort, qu'il m'auroit effrayé si j'avois été seul. La derniere Campagne de Monsieur

de Lorges vaut pour le moins le titre qu'on lui vient de donner. Le départ de Vauban pour la Flandre fait juger que le Roi veut attaquer quelque Place dans ce pays-là, & malheur à celle qu'il attaquera. La saison est trop rude pour mener des Dames à la guerre; ce ne seroit pas un voyage de plaisir pour elles ni pour ceux qui les y meneroient. L'activité de Monsieur de Louvois est admirable ; le Premier Ministre d'Auguste qui étoit maitre du Monde ne dépêchoit pas vingt-deux Couriers en un jour. Le Roi est bien heureux d'avoir formé un si habile homme; mais il faut dire la vérité, un Prince qui peut mettre en huit jours cent mille hommes en Campagne, & les faire subsister au mois de Mars, est un terrible ennemi, & d'ordinaire il est le maitre de ses voisins. Je ne suis pas surpris que les Alliez soient embarrassez, mais ils ne sont pas excusables de n'avoir pas prévu leur embarras. Il y a long-tems que la fortune & la bonne conduite du Roi devroient les avoir corrigez de lui faire la guerre. Plus l'entreprise de Nice est importante & difficile, & plus je m'attends à la voir réussir; le Roi prend bien ses mesures, & Catinat s'aquitte dignement des emplois qu'on lui confie. Les services éloignez de la Cour sont bien ingrats; & quoiqu'il soit fâcheux de mourir en quelque lieu qu'on meure, la mort d'un Enseigne de gens de pied en Flandres à la vue du Roi, fait plus de bruit & d'honneur à l'Enseigne que celle du Gouverneur de Saint-Domingue ne lui en fait : ces gens qui vivent dans un autre Monde, sont comme morts pour celui-ci.

CCXXII.

CCXXII. LETTRE.

De l'Abbé de Choify au Comte de Buffy.

A Paris, ce 21 *Mars* 1691.

LE Roi partit famedi pour aller affiéger Mons. On y ouvrira la tranchée ; il y a devant la Place cinquante-un Bataillons & quatre-vingts Efcadrons. MONSEIGNEUR eft Généraliffime fous le Roi, avec des Patentes fcellées du grand fceau. MONSIEUR eft Général fous lui. Les Maréchaux de Luxembourg & de la Feuillade fous MONSIEUR. Meffieurs de Vendôme, de Soubife, de Joyeufe, de Boufiers, de Rubantel & de Rofen, Lieutenans-Généraux fous les Maréchaux. Monfieur le Duc, Monfieur le Prince de Conti, Monfieur le Duc du Maine, Monfieur le Grand-Prieur, Monchevreuil & Villars, Maréchaux de Camp. Il y a dans cette Armée quatre-vingts pieces de gros canon & quarante mortiers.

Monfieur de Lorges commandera l'Armée d'Allemagne. Le Maréchal d'Humieres défendra les Lignes avec dix-fept Bataillons & cinquante-un Efcadrons, & fous lui le Duc de Choifeul & Dangé Lieutenans-Généraux; & pour Maréchaux de Camp, la Valette, Vivans, Vatteville & Gaffé. Il y a entre Sambre & Meufe foixante & dix Efcadrons prêts à marcher. Le Prince de Bergues eft Gouverneur de Mons, & a huit mille hommes de garnifon. Monfieur de Vauban, qui s'étoit trouvé mal & qui fe porte mieux, eft auprès du Roi. On avoit

commandé dix-huit mille pionniers, il s'en est trouvé vingt-cinq mille. Le Marquis d'Harcour commande sous Treves un camp de cinq mille hommes de pied & de douze cens chevaux. Le Comte de Guiscard commande six mille hommes sous Dinan. Le Roi campera, & personne ne sera dans les maisons, afin de donner l'exemple aux Soldats. Le quartier du Roi est à la porte d'Avrai.

Les troupes du Roi étoient le 14 devant Nice; on y alloit ouvrir la tranchée: le Comte de Fronsasco en est Gouverneur, on dit qu'il est brave homme. Madame de Montespan s'est retirée aux Filles de Saint-Joseph au fauxbourg Saint-Germain. Le Roi a donné son appartement à Monsieur du Maine, & celui de Monsieur du Maine à Mademoiselle de Blois. On a trouvé dans une cave d'une maison de la rue du Mail, six hommes & deux femmes morts, mais encore rouges & fort bon visage, sans aucune blessure; ils avoient des outils & avoient commencé à faire un trou qui n'avoit que trois pieds de profondeur. On dit qu'ils cherchoient un trésor & qu'une vapeur les a tuez.

Lorsque le Roi partit de Versailles, Monsieur le Duc de Bourgogne lui dit qu'il avoit lu dans l'Histoire que des Princes aussi jeunes que lui avoient été à la guerre, & le dit en pleurant. Le Marquis de Silleri est mort d'une colique en douze heures. Le Régiment du Roi, en arrivant devant Mons, a emporté l'épée à la main deux Redoutes où il y avoit cinq cens hommes. Daugeri le Major y a été tué.

Ma Lettre est demeurée sur ma table du dernier ordinaire; ma gazette en sera plus longue, car je vous envoye des nouvelles du siège de Mons,

Mons, que je viens de recevoir datées du 22 & du 25. Hier en arrivant le Roi s'alla promener à la portée du mousquet de la Place, on lui tira force coups de mousquet qui passoient bien loin derriere lui. Un coup de canon tua le cheval de la Chesnaye assez proche de Sa Majesté & plus proche encore de Monsieur le Comte de Toulouse, qui voyant tomber la Chesnaye lui fit donner un de ses chevaux, & dit froidement: Quoi! un coup de canon, n'est-ce que cela? Une vedette vouloit empêcher le Roi d'avancer dans un lieu où on l'avoit posté; on lui dit: C'est le Roi. Il répondit: Je le connois bien ailleurs, mais je le méconnoissois là. Le Roi a quatre Aides de camp: le Prince d'Elbeuf, le Prince de Turenne, Cominges, & le Chevalier de Nogent. MONSEIGNEUR en a quatre aussi: Cognac, Sainte Maure, la Chesnaye & Morstein. Le Roi monte à cheval aujourd'hui 25, pour aller visiter les dehors de son camp du côté d'Avrai & de Binc. Les ennemis n'ont pas fait grand feu, jusqu'à présent; il n'y a eu qu'un soldat des Gardes Françoises blessé légerement. L'Amiral Tromp est devenu fou.

CCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 1. Avril 1691.

VOUS me faites un grand plaisir, Monsieur, de m'envoyer des détails du siège de Mons. Une aussi brillante entreprise que celle-là, don-

ne bien de la curiosité, & sur-tout quand le Roi la fait en personne. Il est malheureux à un Gouverneur de Place d'être attaqué par un aussi grand Prince que le nôtre, & aussi bien servi; sa fermeté ne peut aller qu'à le faire tenir quelques jours davantage. Il y a plus de trente ans que j'ai vu le Roi ne compter pour rien les coups de mousquet. Le sang-froid de Monsieur le Comte de Toulouse est joli à son âge, mais ce qu'il a dit sur le canon ne seroit pas de même dans la bouche d'un homme plus vieux que lui. Un brave homme qui a de l'expérience, dit que le canon est la plus épouvantable machine que la rage des hommes ait pu inventer pour s'entre-détruire, & n'en va pas moins droit où il doit aller. Je ne pense pas que Monsieur de Lorges ait de grandes affaires cette Campagne sur le Rhin; c'est dommage.

Si le Gouverneur de Mons est homme entendu, il fera casser bien des têtes avec une garnison de huit mille hommes. J'ai toujours vu que les assiégez qui ne tiroient pas leur poudre aux moineaux, se défendoient mieux que les autres. Vous verrez que ces gens-là tireront fort quand on les pressera, & qu'ils feront de bonnes sorties.

La folie de Tromp est un des coups de la fortune du Roi; quand elle ne fait pas mourir les braves & habiles Généraux de ses ennemis, elle leur tourne la tête.

CCXXIV.

CCXXIV. LETTRE.

Du Marquis de * * * au Comte de Buſſy.

Au Camp de Maubeuge, ce 4 *Avril* 1691.

NOus arrivons ici de Philippeville, Monſieur, & comme nous ne ſommes qu'à trois lieues du ſiège de Mons & qu'une heure après les évenemens, nous en ſavons le détail, je vais vous mander ce qui s'y eſt paſſé juſqu'à préſent. La nuit du premier au ſecond du mois le Roi fit attaquer l'Ouvrage à corne qui étoit fort ruïné du canon. Monſieur de Bouflers étoit de jour, & une partie du Régiment des Gardes Françoiſes avoit monté la tranchée. Les ennemis ayant abandonné cet ouvrage ſans beaucoup de réſiſtance, nous nous en rendimes les maitres; mais comme ils ſe retiroient bruſquement, un de leurs ſoldats jetta ſa meche en fuyant dans une barique de poudre, qui en ſautant en l'air fit croire aux nôtres que c'étoit une mine, de ſorte qu'ils ſe mirent à fuir ſans que les Officiers les puſſent retenir. Les ennemis s'en étant apperçus, ils ſe rejetterent dans l'Ouvrage à corne malgré la réſiſtance de nos Officiers. Monſieur de Bouflers fut legerement bleſſé d'une bale au cou. Le Chevalier de Saillan eſt priſonnier, à ce qu'on croit. Contade, Vauroui & pluſieurs autres ont été bleſſez. Le Roi ne voulut pas donner aux ennemis le tems de ſe reconnoitre, & pour cela il fit attaquer cet Ouvrage à la pointe du jour en ſa préſence par un détachement de quarante Mouſquetaires de cha-

chaque Compagnie ſoutenus par un autre de ſes Grenadiers à cheval, & des Grenadiers de plusieurs Régimens de l'Armée: ces détachemens chaſſerent entierement les ennemis de l'Ouvrage à corne & y firent un bon logement. Nous y avons perdu le fils du Prince de Courtenai, Mouſquetaire, & deux autres. Depuis cela on a chaſſé les ennemis d'une eſpece de contregarde qui étoit entre l'Ouvrage à corne & une Demi-lune qui a un bon foſſé plein d'eau; cette Demi-lune n'eſt point revêtue, & le corps de la Place eſt de ce côté-là composé d'une muraille toute droite, flanquée de mauvaiſes tours. Le canon eſt admirablement bien ſervi.

On n'a point de nouvelles certaines des mouvemens du Prince d'Orange, car il ne fait qu'aller & venir & l'on croit qu'il ne peut raſſembler au plus que quarante mille hommes, & le Roi a deux cens Eſcadrons & ſoixante & quinze Bataillons à portée de le joindre en ſix heures: nous ſommes ici cinquante Eſcadrons. Le Duc de Montfort fils ainé de Monſieur de Chevreuſe fut hier bleſſé à la tête d'un coup de mouſquet dans la tranchée, on croit qu'il le faudra trépaner. Un ſoldat de la Place ſe rendit hier. Il dit que la garniſon eſt fort fatiguée, & que le Gouverneur la tient rigoureuſement toujours ſur les remparts, ſans leur permettre d'entrer dans la ville. Monſeigneur fut hier à la tranchée, il avoit avec lui Monſieur de Chartres. Il viſita avec Monſieur de Vauban tous les travaux qu'on avoit faits pendant la nuit.

CCXXV.

CCXXV. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 *Avril* 1691.

HE' quoi, Monſieur, vos amis n'entendent-ils plus parler de vous, ou ſuis-je la ſeule à qui vous ne ſongiez plus ? Je ne le croirai point que vous ne me l'ayez dit. Vous m'aviez promis de me donner de vos nouvelles ; je vous en ai demandé depuis que vous êtes parti de Paris, & vous ne dites mot. J'eſpere que vous reviendrez à moi avec le Printems, & je vous en prie. N'y a-t-il plus d'eſperance de voir des Rondeaux ? Pour moi je ne ſuis pas encore épuiſée, & j'eſpere que je vous ferai demander quartier, car je ſuis bien loin d'avoir dit tout ce que je penſe contre l'amour, & je ne vous trouve plus ſi vif contre votre infidelle.

Je viens de voir des nouvelles, qui diſent que Monſieur de Vauban offrit le premier de ce mois au Roi de faire emporter l'épée à la main l'Ouvrage à corne de Mons, mais que s'il vouloit attendre trois jours, il épargneroit la vie de deux cens hommes. Sa Majeſté aima mieux attendre. Le Roi a fait faire à cent cinquante pas de la circonvallation une nouvelle ligne de défenſe du côté de Saint-Denis, par où les ennemis peuvent venir.

Le Prince d'Orange a été à Gand, à Anvers & à Bruxelles. Il fait venir des troupes de Friſe & d'Angleterre. On dit que les Brandebourgs & Munſteriens à Cologne, ne veulent point marcher ſans l'ordre de leurs Maitres.

La Citadelle & tous les Forts de Ville-Franche ſont pris ; Monſieur de Catinat marche à Nice.

L'Académie Françoiſe a donné la place de Villayer à M. de Fontenelle, neveu de M. Corneille. Cette nouvelle vous fera plaiſir, car il eſt de vos amis & digne d'en être. Adieu, Monſieur : je vous envoye un Sonnet, mais je pourrois bien vous en laſſer ; en tout cas ne vous en contraignez point, je me tairai en vers quand vous voudrez, pourvu que vous me permettiez de vous dire toujours en proſe que je ſuis celle de vos amies qui vous honore le plus.

SONNET

Contre l'Amour.

LOin de flatter l'Amour, je le prens aux cheveux.
Je morgue ſon pouvoir, quoique ſimple mortelle.
A ſe garder de lui, mon cœur ſera fidelle ;
Il ne me dédit point, il fait ce que je veux.

Quand je devrois paſſer juſques chez nos neveux
Ou pour indifférente, ou pour archi-cruelle,
Avec ce petit Dieu je veux vivre en querelle :
J'y gagne beaucoup plus, que de ſentir ſes feux.

Comme une autre, peut-être, aurois-je été perfide ;
Au-lieu d'un œil riant, j'en aurois un humide,
Car aimer & pleurer ſe ſuivent bien ſouvent.

Le bonheur en amour dépend d'une parole,
Il eſt mal aſſuré, peu conſtant & frivole ;
Se faut-il étonner s'il fuit comme le vent ?

CCXXVI.

CCXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 7 Avril 1691.

VOUS avez raiſon, Mademoiſelle, de ne pas croire aux apparences. C'eſt le partage du vulgaire, de juger par elles de toutes choſes. Il faut un bon eſprit, pour approfondir les raiſons de ce qui nous paroît preſque toujours autrement qu'il n'eſt en effet. Par exemple, un autre à votre place auroit crié *tolle* contre moi, & auroit fait une injuſtice. Je ne vous ai point oubliée, Mademoiſelle, & je ne vous ai jamais aimée plus que je fais; mais un enchainement d'occupations, de devoirs & d'affaires m'ont ôté le tems de vous écrire, & ne m'ont point empêché de ſonger à vous & d'en parler ſouvent avec ma fille. Vous allez voir, Mademoiſelle, que je ne ſuis pas encore prêt à me rendre. Vous me demandez un Rondeau, & je vous envoye un Sonnet. Il n'y a que la mort de la Climene ou la mienne qui puiſſe me faire taire; j'ai du fond pour la perſécuter juſqu'au tombeau, il n'a tenu qu'à elle que je l'euſſe aimée juſques-là. Je vous remercie, Mademoiſelle, de vos nouvelles, elles ſont plaiſir en tout tems & ſur-tout en celui-ci. Dans l'impatience où le Roi doit être de prendre Mons, cela eſt bon & humain à lui d'aimer mieux le prendre trois jours plus tard & épargner deux cens hommes; les ſoldats qui le ſauront ne s'épargneront pas.

pas. Les mouvemens que se donne le Prince d'Orange ne sauveront pas Mons ; il falloit s'y prendre plutôt. Je croi qu'il ne pense qu'à mettre le reste de la Flandre en sûreté.

Les difficultez que font les Brandebourgs & les Munsteriens de marcher, sont des choses qui arrivent toujours dans les Ligues : les uns se pressent, les autres non ; & cela fait qu'un seul Prince moins fort en hommes que des Confédérez, non seulement leur résiste, mais encore les bat souvent.

Monsieur de Catinat me paroît un homme d'un grand mérite : quand on le verra arriver aux grands honneurs de la guerre, personne ne devra être surpris.

Je suis ravi que Fontenelle soit devenu mon confrere. Il y a quelque tems qu'il est mon ami, & je lui ai donné ma voix pour l'Académie aussi-tôt que je l'ai connu.

Tant que vous ferez d'aussi jolis vers, Mademoiselle, vous feriez grand tort à vos amis de les supprimer : remettons-nous-en en goût ; il sera beau à nous de ne rien laisser à dire à la postérité, sur les deux sujets que nous nous sommes prescrits.

SONNET

Contre une Infidelle.

QUand Iris me quitta, je me prix aux cheveux,
J'en eus, je le confesse, une douleur mortelle ;
Et ne pouvant pas vivre, & la voir infidelle,
Aussi-tôt à la mort allerent tous mes vœux.

Aussi

,ussi ne crois-je pas que jamais nos neveux
uissent voir une Iris si folle & si cruelle ;
ar j'avois tout au monde abandonné pour elle,
t rien n'étoit égal à l'ardeur de mes feux.

ependant, qui l'eût cru ! l'ingrate, la perfide
vec un œil fort sec me vit un œil humide,
e qui sans grand sujet m'arrive peu souvent.

ombien de sa constance avois-je de paroles ?
lais de pareils sermens qui sont souvent frivoles,
Autant en emporte le vent.

CCXXVII. LETTRE.

)e l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 11 *Avril* 1691.

E Gouverneur de Mons jugea à propos le
' 8 au soir de demander à capituler. Le 27
lars à onze heures du soir nos troupes entre-
:nt dans Nice après trois heures de tranchée
uverte, ce qui ne fut qu'une formalité. Le
} Monsieur de Catinat entra dans la ville, les
nemis firent un grand feu de canon & de
ousqueterie du château. Le 30 notre canon
)mmença à tirer, & une de nos bombes ayant
is le feu dans un magazin de poudres du châ-
au, tout le donjon en fut renversé, presque
ut leur canon fut démonté, & ils eurent qua-
es cens hommes tuez ou blessez. Enfin le 2
vril les ennemis se voyant en très mauvais
at, & la Garnison fort épouvantée, demande-
rent

rent à capituler, & le 5 la Place fut rendue à Monſieur de Catinat. Le ſel de Nice produiſoit un million de revenu à Monſieur de Savoye. Vertillac eſt Gouverneur de Mons, & le Chevalier de la Fare de Nice. Le Roi a donné cent mille francs à Monſieur de Vauban. Sa Majeſté ſera Samedi à Compiegne, où les Dames ſe trouveront; & Mardi à Verſailles.

CCXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de * * *.

A Chaſeu, ce 13 *Avril* 1691.

* LE détail que vous me faites du ſiège de Mons, m'a fait un grand plaiſir; un évenement de cette importance tient tout le monde aux écoutes. J'avois toujours bien cru que la Garniſon de Mons ſe défendroit avec vigueur quand on la preſſeroit. Je ne penſe pas qu'il y ait une troupe au monde comparable aux Mouſquetaires du Roi pour un coup de main; on tue ces gens-là, mais on ne les bat point. Les coups de tête ſont dangereux; je crains pour la vie du Duc de Montfort, car j'aime fort ſon pere.

Il faudroit que le Prince d'Orange fût fou, s'il ſongeoit à ſecourir Mons en l'état où ſont les choſes. Ce n'eſt pas de le laiſſer prendre dont je le trouverai blâmable, c'eſt de n'avoir pas prévu qu'on l'aſſiegeroit & de ne s'être pas mis aſſez tôt en campagne pour l'empêcher. Mais après cela, eſt-il le maitre? voilà les inconvéniens des Ligues.

Je

* *Voyez Lett.* CCXXIV.

Je me défie toujours des rapports des rendus: quand ils disent les rudesses d'un Gouverneur, ils croyent faire plaisir à ceux à qui ils se rendent, & s'excuser d'avoir quitté le parti où ils étoient; ils sont au moins intéressez, s'ils ne sont menteurs. Quand je commençai d'aller à la guerre, les Maréchaux de Camp n'alloient qu'une heure à la tranchée la nuit, & revenoient coucher dans leur lit;les braves gens en ce tems-là, étoient plus rares qu'aujourd'hui. Il faut dire la vérité, il est bien difficile qu'on en fasse moins qu'on n'en fait, à la vue d'un Roi qui se met tous les jours au hazard d'être tué comme un simple Officier.

CCXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 15 Avril 1691.

*. IL y a deux ans que quelque estime que nous eussions de la conduite & de la puissance du Roi, nous croyions que tout ce qu'il pourroit faire seroit de résister à toute l'Europe déclarée contre lui; cependant nous lui avons vu la seconde Campagne de cette guerre gagner trois batailles, & il commence celle-ci par prendre en personne le 9 d'Avril, une des meilleures Places & des plus renommées des Pays-Bas. Je défie les Orateurs de dire quelque chose au-dessus de tels faits. La conquête de Nice payera bien-tôt au Roi les fraix de la guerre de Piémont, & incommodera fort Monsieur de Savoye. Sa con-

* *Voyez Lettre CCXXVII.*

conduite a dispensé tous les gens de bon-sens de le plaindre. Je suis ravi que Vertillac ait le Gouvernement de Mons, son oncle est mon ami.

CCXXX. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 24 Avril 1691.

IL y a long-tems que je ne vous ai écrit, Monsieur, je vous en demande pardon : mille choses m'en ont empêché, des incommoditez, des affaires, le voyage du Roi où nous avons eu très peu de tems à nous ; enfin nous voici redevenus spectateurs, & je vais vous mander les nouvelles que je sai. L'Armée de Hongrie sera de quarante-cinq mille hommes ; le Prince de Bade refuse de la commander, à moins qu'on ne lui donne trente mille hommes de vieilles troupes. Cela embarasse fort le Conseil de l'Empereur. Le Comte Tekeli assemble ses troupes pour rentrer en Transilvanie. Le Duc d'Hanover, fort dégouté de l'alliance des Espagnols, refuse d'envoyer en Brabant les cinq mille hommes qu'il avoit promis, & veut demeurer neutre. Le Duc de Savoye envoye à Verceil ses plus beaux meubles, son argenterie & tout ce qu'il a de plus précieux. On est fort consterné à Turin depuis la prise de Nice. L'Ambassadeur de l'Empereur à Rome a renoncé aux Franchises avant que d'avoir audience du Conclave. Le Duc de Chaunes avoit déclaré que s'il ne le faisoit, il reprendroit ses Franchises.

CCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Termes.

A Chaſeu, ce 27 *Avril* 1691.

VOUS avez eu tant de bonnes raiſons pour ne me pas écrire, Monſieur, que quelque plaiſir que me faſſent vos Lettres, il faut que je vous tienne pour excuſé. Ce qui eſt certain, c'eſt que vous me ferez toujours un plaiſir extrême quand vous me donnerez de vos nouvelles & que vous m'inſtruirez des générales. Monſieur de Bade fait bien le renchéri, les Capitaines un peu diſtinguez dans les Cours étrangeres ſe font valoir; ce n'eſt pas ici la même choſe, on s'y paſſe de Monſieur le Prince & de Monſieur de Turenne. J'ai toujours fait fort peu de cas des Ligues, mais plus je vais, plus je trouve que ce n'eſt que de la crême fouettée. La premiere Campagne le feu y eſt, ils ſont à craindre; la ſeconde c'eſt peu de choſe; la troiſieme ce n'eſt rien, le chapelet commence à ſe défiler. *Vis unita fortior.*

CCXXXII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 *Mai* 1691.

NE vous vantez plus de connoitre l'amitié, Monſieur: il y a ſix mois que je ne vous ai

ai écrit, parce que je n'ai bougé du lit tout l'Hiver, & je n'ai pas eu la moindre marque de votre souvenir. Je vois bien que je pourrois être morte deux ou trois ans sans vous inquiéter, si mon Ombre ne vous alloit reprocher votre oubli. Prenez-y garde au moins, cela pourroit bien vous arriver, car je croi que je saurai aimer au-delà du tombeau. Comment vous êtes-vous accommodé de ce terrible Hiver? Nous autres gens avancez, en trouvons la carriere bien rude. J'ai eu bonne compagnie au chevet de mon lit, car mes maux & le froid qui m'avoit engourdi m'a toujours laissé l'esprit & la langue libres, & le cœur aussi chaud pour mes amis que s'ils le méritoient; car à vous parler franchement, vous n'êtes pas le seul dont je pourrois me plaindre, & parce que je vous aime plus que les autres, je ne me plains que de vous. Ces sentimens-là ne sont-ils point trop délicats pour vous, Monsieur? S'ils ne plaisent, ils fatiguent; & de peur de vous ennuyer, je vais vous mander des nouvelles.

On me mande de Hollande, que l'Evêque de Munster a retiré les troupes qu'il avoit en ce pays-là & qu'il veut demeurer neutre. On croit que Monsieur d'Hanover en pourroit bien faire autant. Le Prince d'Orange a envoyé un Courier au Duc de Savoye, pour lui promettre un grand secours par mer. Il lui a envoyé de l'argent pour lever quatre mille Suisses. L'Armée de Monsieur de Catinat sera cette Campagne de quarante mille hommes. Monsieur de Savoye a fait un voyage à Verceil pour y faire préparer des logemens aux Princesses & à toute la Cour. Les nouvelles de la Hongrie sont, que le Grand-Visir a laissé Essek bloqué & qu'il est allé à Bude;

que

e l'on croit présentement investi. Il a laissé ɛnte mille hommes pour la garde des ponts, r lesquels il a fait passer la Save a son Armée. ɛ Maréchal de Lorges partira demain pour llemagne, & tous les Officiers destinez pour tte Armée partiront incessamment. Le Mar- ɩis * * a épousé Mademoiselle de * *. Vous ɪnnoissez sa réputation & sa beauté. Je vous ɩvoye des Stances sur la prise de Mons, qui ɛ vous déplairont pas.

STANCES.

ɩOrsque LOUIS, suivi de ses troupes fidelles,
Jette dans Mons le péril & l'effroi,
Le fin Guillaume pense à soi,
Et vole au secours de Bruxelles.

ɩuand Bruxelles bien-tôt prêt à changer de Roi,
erra camper LOUIS au pied de ses murailles,
Le fin Guillaume ennemi des batailles
Ira secourir Charleroi.

Héros chargé d'une triple Couronne,
ɩui ne te couta rien qu'un de ces attentats
Que l'Equité Britannique pardonne
Aux heureux scélérats;
Digne patron de Messieurs les Etats,
Dis-nous un peu comment raisonne
Quiconque vante & ta tête & ton bras?
Maitre dans l'Art d'éviter les combats,
Tu prens les villes qu'on te donne,
Et défends très bien en personne
Celles qu'on n'attaque pas.

J'ai

J'ai conquis, diras-tu, plus vîte qu'un tonnerre,
Trois... Alte-là, rapide Conquérant.
Si chaque Région, semblable à l'Angleterre,
Se rendoit au premier Tyran
Qui daigneroit lui déclarer la guerre,
Un Courier ne voudroit qu'un an
Pour ſubjuguer toute la Terre.

CCXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 6 Mai 1691.

HE' bien, Madame, il n'y a que vous qui ſachiez aimer; au moins perſonne ne peut-il rien dire ſur l'amitié, que vous n'ayez dit. Mais je ne voudrois pas jurer que ceux qui en parlent le plus, aimaſſent le mieux. Je ſens que je vous aime & que je vous eſtime fort, mais je vous avoue que vous êtes plus éloquente que moi ſur ce chapitre, comme ſur bien d'autres. Voulez-vous que je vous parle franchement, Madame? Je croi que je ſens ce que vous dites, quand peut-être vous dites ce que vous ne ſentez pas. Croyez-moi, ſoyons contens l'un de l'autre, & laiſſons les tracaſſeries à l'Amour qui n'eſt qu'un ravaudeur. J'ai paſſé l'Hiver comme un jeune homme qui s'eſt bien chauffé, & je n'ai eu que des rhumes inévitables à tout le monde par le froid qu'il a fait.

Ce ſeroit une ſi grande nouvelle que Munſter & Hanover ſe détachaſſent des Confédérez, qu'elle mérite confirmation. Le Prince d'Orange qui promet du ſecours & qui envoye de l'argent à Mon-

Monsieur de Savoye devroit garder tout cela pour lui. Le Grand-Visir donnera des affaires à l'Empereur cette Campagne, & je croi que le Maréchal de Lorges aura les coudées franches sur le Rhin.

Il y a de l'esprit dans les Stances que vous m'avez envoyé, Madame, les deux dernieres sont bien au dessus des autres : ne savez-vous point qui les a faites ?

CCXXXIV. LETTRE.

De la Duchesse de Holstein Comtesse de Rabutin, au Comte de Bussy.

A Vienne, ce 10 *Mai* 1691.

JE suis obligée, Monsieur, de vous importuner par celle-ci, & de vous demander une grace pour l'honneur de votre Maison ; car des trois garçons que j'ai de votre Cousin Monsieur le Comte de Rabutin, je voudrois faire entrer l'aîné dans les Chanoines de Cologne & faire le Cadet Chevalier de Malte. Je vous prie de m'envoyer les preuves nécessaires. Je me fais un plaisir particulier d'établir en ce pays-ci une si illustre Maison. J'espere, Monsieur, que vous y contribuerez en m'envoyant ce que je vous demande, & de le mettre entre les mains de l'Ambassadeur de Venise qui est en France, il me le fera tenir sûrement. J'ai trouvé toutes les preuves nécessaires dans le Livre de votre Généalogie que vous m'avez envoyé. Il ne me faut que les copies collationnées des Contrats. Je vous demande pardon, mon cher Cousin, d'avoir été si longtems sans vous écrire ; mais vous savez qu'en l'état où sont les choses on ne sauroit faire autrement. Monsieur de Rabutin & moi ne manque-

rions pas, si nous pouvions, de vous rendre nos devoirs, en entretenant une correspondance aussi agréable que la vôtre.

CCXXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 20 Mai 1691.

QU'ETES-VOUS devenue, ma chere Cousine? Je vous ai écrit le dernier au mois de Decembre; je n'ai pas ouï parler de vous depuis ce tems-là. Pour moi je suis toujours ici, où, à des rhumatismes près, je me suis assez bien porté. Si vous m'aviez fait réponse, mes fluxions ne m'auroient pas empêché de vous repliquer. Le rhumatisme n'a pas été jusqu'à la tête. J'écrivis au Roi le jour de l'An dernier, seulement pour entretenir les bonnes coutumes; car je ne lui demandois rien; au contraire je lui faisois mille souhaits, & une partie de mes vœux a déja été exaucée dans la prise de Mons. Adieu, ma chere Cousine, je ne sai rien de ce pays qui vous pût divertir.

CCXXXVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6 Juin 1691.

MONSIEUR de Boufiers a dû faire attaquer le 4 la Chartreuse de Liège. Dauger Lieutenant-Général est tombé de cheval & s'est enfoncé deux côtes. Monsieur de Luxembourg a fait raser Hall, & n'a laissé sur pied que la Chapelle de Notre-Dame, & l'Eglise des Jésuites. Il a trouvé Monsieur de Waldek retranché sous Bru-

uxelles. Le Prince d'Orange est à la Haye. onsieur de Tourville a mis à la voile avec quaınte gros navires & est allé à Belle-Isle attendre scadre du Marquis de Némond. Le Duc de ɔailles a quatorze bataillons, & dix-huit escaɔns; il est allé assiéger La Sceau d'Urgel; il a que six cens hommes de Garnison. Les pagnols ne sont point encore en Campagne ce pays-là. Le Roi a donné audience ce maı à l'Envoyé de Florence, qui lui a fait part du ariage de la Princesse de Toscane avec l'Elecur Palatin. Sa Majesté lui a répondu ces mots: souhaite que la Princesse soit heureuse & que onsieur le Grand-Duc ait satisfaction. L'Arée du Maréchal de Lorges va passer le Rhin Philisbourg. Nulles nouvelles de Monsieur Catinat. Les coiffures hautes sont condamees, au moins le Roi a-t il prié les Princesses ne s'en plus servir.

CCXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Dijon, ce 8 Juin 1691.

MONSIEUR de Bouflers est en beau chemin de faire fortune; il sera bien malheureux l ne va aux grands honneurs. Je ne croi pas ıe le Prince de Waldek se commette legereent avec Monsieur de Luxembourg. Il me paıst que le Prince d'Orange feroit mieux de ver prendre le commandement de l'Armée de andres que de demeurer à la Haye. Il faut qu'il ait des affaires bien pressantes. Nous verrons en-tôt le Duc de Noailles Maréchal. Il le méte bien: il sera beau au Roi d'avoir pour Capi-

taines de ses Gardes du Corps quatre Maréchaux de France. De la façon dont le Roi a répondu à l'Envoyé de Florence, il croit la Princesse de Toscane malheureuse, & je croi aussi qu'elle le sera. On a mandé que la Duchesse de Savoye venoit d'accoucher d'un garçon : son pere ne lui laissera que le Royaume de Chypre, à moins que le Roi n'ait de la générosité pour son petit-neveu. Je sai le meilleur gré du monde au Roi du rabaissement des coiffures; je ne pouvois plus souffrir les femmes, & quoique je n'aye plus affaire de leur beauté, je ne m'accommode point de leur desagrément.

CCXXXVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27 Juin 1691.

BAUDOT, Lieutenant-Colonel des Dragons de Grammont, avec trois cens Dragons a défait deux mille cinq cens hommes de pied qui se vouloient jetter dans Coni. Le Régiment de Saluces en étoit, & le reste milices. Cinq cens ont été tuez, la nuit a sauvé le reste. Le Gouverneur de Coni se vouloit rendre, un Colonel des Barbets s'est chargé de défendre la Place, qui a des Bastions. Il marche quatre mille hommes en Catalogne, & les Galeres de France doivent alle sur les côtes. Le Chevalier de Bissy achete Régiment du Terrail, qui quitte le service. I Duc de la Force a été du dernier voyage de M ly. Le Roi est fort content de lui, & lui a fait r dre tout son bien. Monsieur de Catinat obse Monsieur de Savoye pendant que Bulond Feuquieres font le siège de Coni; on a déja porté les fauxbourgs l'épée à la main. Mons

de Tourville a mis à la voile avec soixante & onze vaisseaux, depuis cent jusqu'à soixante pieces de canon. Il a ordre de croiser aux Sorlingues sans entrer dans la Manche. Les ennemis ont dix ou douze vaisseaux de plus & sont à l'Isle de Wight, mais ils sont mal armez & nous ne les craignons point. Le Prince d'Orange est campé à Gemblours avec soixante & dix mille hommes. Monsieur de Luxembourg est à la Hayne Saint Paul avec soixante mille hommes. On dit que les deux Généraux veulent se saisir du poste de Piéton. Monsieur de Vivans Maréchal de Camp est mort subitement; il avoit reçu une bale dans la tête à Fleurus, cette bale qu'on n'avoit pu trouver est tombée dans sa cervelle. On a commencé à bombarder Montmelian. Le 24 de Juin Monsieur de Bulonde fit emporter l'épée à la main la Contrescarpe de Coni. Le Marquis de Brouilli y a été tué. Il y a deux mille Barbets dans la Place qui font des sorties l'épée à la main, parce qu'ils n'ont plus de poudre. Monsieur de Saint-Ruth est allé assiéger Kork avec vingt mille Irlandois. Le Roi donna hier une fête à Trianon au Roi & à la Reine d'Angleterre.

CCXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Duchesse de Holstein, Comtesse de Rabutin.

A Chaseu, ce 28 Juin 1691.

* JE viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, touchant le dessein

* *Voyez Lett.* CCXXXIV.

dessein que vous avez de faire l'ainé de Messieurs vos enfans Chanoine de Cologne, & le dernier Chevalier de Malte. Je commence par vous rendre mille graces, Madame, du soin que vous voulez prendre d'illustrer en Allemagne une bonne & ancienne Maison de France, que vous avez encore fort honorée par votre alliance. Après cela je vous dirai, Madame, que je viens de demander à mes Cousines de Rabutin les preuves & les titres qui vous sont nécessaires, car comme ces choses-là sont dans leur branche, je ne les ai pas, & je serai même bien aise que cette occasion me les fasse avoir pour les insérer dans ma Généalogie. Aussi-tôt que j'aurai mis ces titres en ordre, je vous les envoyerai, Madame, par la voye de Monsieur l'Ambassadeur de Venise. Et en attendant que Dieu ait fait nos Maitres bons amis, & que par-là nous ayons occasion de recommencer notre commerce, je vous assurerai, Madame, que de tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, il n'y en a point qui ait plus de respect, plus d'estime, & si je l'ose dire, plus de tendresse que moi pour vous.

CCXL. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Bussy, ce 2 Juillet 1691.

* LEs actions surprenantes à la guerre d'ordinaire ne coutent guere; pour que trois cens hommes en battent deux mille cinq cens, il faut que ceux-ci fuyent & ne rendent aucun com-

* *Voyez Lett. CCXXXVIII.*

combat. La défaite de ceux qui se vouloient jetter dans Coni hâtera la reddition de cette Place. Je suis bien aise qu'on donne moyen au Duc de Noailles de faire parler de lui. Le Duc de la Force a pris le bon parti pour se sauver en ce monde & en l'autre. Je ne fais pas grand cas de la diversion d'Irlande, & le Prince d'Orange me paroît sur cela dans les mêmes sentimens que moi. Je ne pense pas que Tourville fuye le combat. Piéton n'est pas loin de Senef où ces deux Généraux étoient subalternes il y a près de vingt ans; ils pourroient bien renouveller cette action. Quand le Piémont seroit un pays abandonné, & que Monsieur de Savoye n'auroit pas un homme en campagne, nous ne ferions pas plus d'entreprises à la fois que nous en faisons. Le Colonel des Barbets qui est dans Coni me paroît un homme ferme & bien résolu à se défendre. Je croi qu'il donnera de la peine à Messieurs Bulonde & Feuquieres.

CCXLI. LETTRE.

* Reponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Grignan, ce 12 Juillet 1691.

IL y a huit mois que je suis ici, mon cher Cousin. Je vous mandai le courage que j'avois eu d'y venir de Bretagne: je ne m'en suis pas repentie. Ma fille est aimable, comme vous le savez, elle m'aime extrêmement. Monsieur de Grignan a toutes les qualitez qui rendent la société agréable. Leur Château est très beau & très magnifique. Cette maison a un grand air; on

* *A la Lett. CCXXXV.*

on y fait bonne chere, & on y voit mille gens. Nous y avons passé l'Hiver sans autre chagrin que d'y voir le Maitre de la maison malade d'une fievre, dont le Quinquina a eu toutes les peines du monde à le tirer, tout Quinquina qu'il est. Enfin il est guéri. Il a fait un voyage à Aix, où l'on a été ravi de le revoir. D'un autre côté, mon fils est venu encore de Bretagne prendre des eaux en ce pays, où la bonne compagnie, qu'il augmente fort par sa présence, lui fait plus de bien que tout autre remede. Nous sommes donc ici tous ensemble. Il y a une jeune petite Grignan que vous ne connoissez pas, qui tient fort bien sa place. Elle a seize ans; elle est jolie, elle a de l'esprit; nous lui en donnons encore. Tout cela ensemble fait fort bien, & trop bien; car je trouve que les jours vont si vîte, & les mois & les années, que pour moi, mon cher Cousin, je ne puis plus les retenir. Le tems vole & m'emporte malgré moi; j'ai beau vouloir le retenir, c'est lui qui m'entraine; & cette pensée me fait grand' peur.

Le petit Grignan a passé l'Hiver avec nous; il a eu la fievre ce Printems; il n'est que depuis quinze jours retourné à son Régiment, qui heureusement n'étoit pas à Coni. Ainsi on ne l'accusera pas d'y avoir fui.

Il est encore dans les secrets de la Providence de savoir quand nous partirons pour Paris. On ne peut pas vous parler plus à bride abbattue que je viens de faire de tout mon moi, comme dit Monsieur Nicole: mais vous le voulez. Revenons à vous, mon Cousin. Vous avez, je croi, été à vos Etats; j'ai attendu à vous répondre qu'ils fussent finis. Je ne sai ce que vous faites. Vous avez dessein d'aller faire votre cour

à

à Fontainebleau, vous ferez fort bien. Vous feriez bien heureux de plaire à Sa Majefté, de quelque maniere que ce pût être. Je vous plains d'avoir eu un rhumatifme;je ne connois que trop ce mal. Nous avons vu la jolie Epigramme de *Mons & Merveilles:* nous avons de bons Correfpondans à Paris. Il eft queftion maintenant de vous faire les complimens de notre troupe. Monfieur & Madame de Grignan, la petite fille qui fait votre mérite, mon fils qui eft votre ancien ferviteur & admirateur, tout cela vous honore & vous affure de fes très humbles fervices. Pour moi, je ne puis jamais ceffer de vous aimer. J'ai vu ici Monfieur de Larré fils de notre pauvre ami Lenet, avec qui nous avons tant ri. Adieu, mon cher Coufin. Je demande pardon à votre bel efprit,de cette Lettre toute terre à terre; mais il en faut quelquefois de cette façon.

CCXLII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buffy.

A Verfailles, ce 18 Juillet 1691.

IL y a huit jours qu'il y eut une grande fête à Trianon. La Reine d'Angleterre y amena dix Dames Angloifes, & les Princeffes y menerent quarante Dames Françoifes. Bulonde a levé le fiège de Coni un peu brufquement, & a abandonné fes bleffez & fes munitions. Il a rencontré à une lieue du camp Saint-Silveftre qui lui menoit un fecours de quatre mille hommes. Les affiégez avoient fait la veille trois forties l'épée à la main en plein jour. Le Duc de Savoye, avec le fecours d'Allemagne, n'aura pas

plus de vingt mille hommes. La Campagne ne commence en Hongrie qu'au mois de Juillet; le Grand-Visir ne paroît pas encore, mais le bruit de sa mort s'est évanouï: il est certain qu'il a fait des choses bien hardies, il a déposé le Kam des Tartares & a retranché la paye des Janissaires. Monsieur de Bouflers avec un gros détachement de l'Armée de Lorges va brûler le pays de Juliers. La Princesse d'Orange veut obliger le Prince de Dannemark à sortir du Royaume, ou à se mettre à la Tour. La Flotte du Roi est à l'embouchure de la Manche; celle des ennemis a passé à la hauteur de Cherbourg, on ne sait où elle va. L'Evêque de Quebec qui est arrivé, a laissé le Canada prêt à mourir de faim, ils n'avoient plus de vivres que jusqu'au 15 Juillet. Monsieur de Louvois vient de mourir subitement. Caprara, Général de l'Armée de l'Empire, veut passer le Rhin à Manheim pour venir à Monsieur de Lorges.

CCXLIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Termes.

A Cressia, ce 29 Juillet 1691.

DIEU donne des talens aux grands Rois, qu'il ne donne point aux particuliers. Quand j'ai eu un grand procès sur les bras, j'ai été incapable de gouter aucun plaisir: je pense aussi que le Roi qui plaide contre l'Europe & qui est naturel, a le cœur comme un autre homme. Mais parce qu'il est obligé à des dehors politiques à quoi nous ne sommes pas sujets, il est accoutumé à paroitre dans des fêtes dont il n'est point

point touché. L'affaire de Coni me paroît fâcheuſe pour Bulonde, cependant il faut ſavoir à fond une action de guerre avant que d'en décider. Si le Duc de Savoye avoit vingt-mille hommes cette Campagne, cela pourroit arrêter nos progrès; mais Monſieur de Catinat ne peut-il empêcher le paſſage aux Allemands? Il ſera difficile, à mon avis, que les Armées de Flandres ſe ſéparent ſans coup férir. Je ſuis aſſuré qu'il ne tiendra pas à Monſieur de Luxembourg. L'alternative que la Princeſſe d'Orange donne au Prince de Dannemark eſt extraordinaire. Pour moi je n'aurois pas été embaraſſé à choiſir, ſi on m'avoit propoſé de ſortir de la Cour ou d'entrer à la Baſtille. Je ne me ſoucie guere de la miſere de Canada; pourvu que la vieille France ſoit toujours heureuſe, nous nous devons conſoler des malheurs de la nouvelle. Il ne paroitra pas aux affaires du Roi que Monſieur de Louvois ſoit mort, Sa Majeſté en aura plus de fatigue.

CCXLIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Août 1691.

MONSIEUR de Catinat eſt toujours occupé à Poirin, il a préſentement plus de trente mille hommes. Le Marquis de Vins a forcé les paſſages & il eſt entré en Piémont par le Col de Tende avec cinq mille hommes. L'Electeur de Saxe a paſſé le Rhin avec vingt-mille hommes. Il fait faire des Fortifications à Frankendal. Il a mandé à Caprara que s'il ne

passoit aussi le Rhin, il s'en plaindroit à l'Empereur. Le Maréchal de Lorges est campé à Offembach. Il a une éréfiple aux deux jambes. Le Prince d'Orange est toujours à Gerpines ; le Comte de Tilly l'a joint avec douze mille hommes. Le Duc de Luxembourg est toujours à Fleurus, & a été joint par Monsieur de Boufiers & par Monsieur de Villars avec dix mille hommes. Les deux Armées sont à une lieue l'une de l'autre. Le Prince d'Orange a envoyé son gros bagage à Namur, & Monsieur de Luxembourg le sien du côté de Mariembourg. Jeannin est mort; sa petite-fille a, dit-on, quatre-cens mille écus de bien. Le Comte d'Etrées bombarde Barcelone, & a brûlé le Palais du Viceroi & trois cens maisons. Il a essuyé six cens coups de canon & n'a eu que trois matelots de tuez; il va à Alicante. Le Prince de Bade écrit de Bude à l'Empereur, qu'ayant appris que le Grand-Visir a passé la Save avec cent mille hommes, il se voit obligé de changer tous les projets de sa Campagne, & à rassembler ses troupes pour donner une bataille. Il prétend avoir soixante mille hommes. Vingt-mille Anglois ont attaqué vingt-cinq mille Irlandois retranchez, & après deux heures de combat opiniâtré, les ont forcé & défait à plate couture. On croit Saint-Ruth & Tirconel morts. La bataille s'est donnée à Acrim entre Athlone & Gallowai. Les Flottes sont presque en présence ; mais les ennemis ont quatre-vingt-quatorze navires. Caprara ne pouvant s'accorder avec Monsieur de Saxe, est allé à Vienne. Le Prince d'Orange a failli à être tué dans une embuscade. Son Capitaine des Gardes l'a été ; on croit que c'est L'Etang, fameux Huguenot. La vieille Duchesse de Schomberg est morte à qua-
tre-



tre-vingts ans. Monſieur de la Roche-guyon en hérite de quinze mille livres de rente.

CCXLV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Colligny, ce 9 Août 1691.

L'ABSENCE de ſes bons amis eſt un grand mal, Madame; ſur-tout quand elle dure long-tems: mais quand avec cela le commerce eſt difficile, comme eſt celui de Provence ici, c'eſt ce qui fait enrager.

Au reſte, ma chere Couſine, la peinture que vous me faites de la vie que vous menez en Provence, me donne une grande envie d'être avec vous autres. Je voudrois avoir eu une raiſon d'aller prendre les eaux, comme a eu Monſieur de Sevigny, car vraiſemblablement ce n'eſt pas pour un mal fort douloureux, puiſque vous vous trouvez reſpectivement de bonne compagnie les uns & les autres. Je m'en vais vous dire auſſi ce que j'ai fait depuis trois mois. J'ai paſſé tout le mois de Juin auprès de Monſieur le Prince fort agréablement. Je trouve comme vous, que les jours, les ſemaines, les mois & les années vont fort vîte; mais cela ne me fait pas tant de peur qu'à vous. La néceſſité de mourir m'en conſole. Si quelqu'un s'en ſauvoit, j'en ſerois au deſeſpoir. La mort de Monſieur de Louvois doit faire prendre patience à tout le monde. Il y a tant de choſes à dire ſur ce ſujet, qu'une Lettre n'y peut ſuffire. Venez à Paris le

* *A la Lettre CCXLI.*

le plutôt que vous pourrez. J'eſpere d'y être en Octobre prochain. Je rends mille graces à Monſieur & à Madame de Grignan de l'honneur de leur ſouvenir. J'aime la petite fille qui a du goût pour moi. Pour Monſieur de Sevigny, il y a longtems que je lui ai trouvé d'heureux commencemens, & je ſai combien cela a profité. Pour vous, ma chere Couſine, qui m'aſſurez que vous ne pouvez jamais ceſſer de m'aimer, vous m'obligez infiniment par cette aſſurance. Je ne connois pas Larré; on dit qu'il a du mérite à la guerre. Son pere avec qui nous avons tant ri, avoit de l'eſprit.

CCXLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Colligny, ce 10 Août 1691.

* MONSIEUR de Catinat avec trente mille hommes empêchera Monſieur de Savoye de profiter du ſecours des Allemands. Je ne croi pas qu'il ſe paſſe d'action en ce pays-là cette Campagne. J'ai reçu des nouvelles du Marquis de Buſſy qui eſt dans l'Armée d'Allemagne. Il m'écrit d'Offemback, que tous les Allemans ont paſſé le Rhin, avec l'Electeur de Saxe & Caprara. Ils ont quarante mille hommes, & nous en aurons bien-tôt autant par dix bataillons qu'on a tiré des garniſons. Je croirois un combat en ce pays-là, plutôt qu'en Flandre. Le Prince d'Orange ne hazardera pas ſa fortune dans la perte d'une bataille. Je regrette fort Jeannin, il étoit mon voiſin & mon ami particulier.

* *Voyez Let. CCXLIV.*

·. Sa petite-fille sera un des plus grands partis France. Je suis ravi des bons succès du Com- l'Etrées, son pere est mon ami & mon allié. bombardement de Barcelone ne fera tort aux Particuliers; cela me paroît coûter beau- ıp & ne mener à rien. Ce Grand-Visir fait :n du bruit. Monsieur de Bade est dans un ste à montrer sa capacité. La bataille gagnée · les Anglois en Irlande, est une grande affaire ur le Prince d'Orange, la diversion de ce pays- :ui occupoit un grand Corps de troupes qui le viront bien ailleurs. Il est bien heureux, le ril qu'il vient d'échaper, est encore une fa- ur de la fortune, glorieuse pour lui. Si la di- ion se met entre les Généraux d'Allemagne, Maréchal de Lorges en profitera.

CCXLVII. LETTRE.

u Marquis de Termes au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 15 Août 1691.

E Roi se leve tous les jours à sept heures, & ' travaille plus de huit heures par jour. Il ne :n porte que mieux. Le Prince d'Orange est mpé à Anse sur Heuse, & Monsieur de Luxem- ›urg à Gracerieux. Ils se sont un peu éloignez. e Chevalier de Tessé & Sarsfield ont déja ras- mblé quatorze mille Irlandois. Tirconel a de- andé son congé & revient en France. Les lottes se respectent mutuellement. Le Comte Etrées a bombardé & totalement brûlé Alican- :. L'Amiral Papachin avec dix-sept navires s'est résenté, le Comte avec six vaisseaux a fait fer- ıe par deux fois sans que Papachin ait osé l'atta-

quer,

quer, & enfin eſt revenu à Toulon avec ſes Galeres & ſes Galiottes. L'action eſt de tête & de cœur. On croit une bataille en Piémont. Monſieur de Savoye ſoutenu de Caraffa, de Palfi, & du Prince de Commercy qui lui ont amené dix-huit mille Allemands, tient la campagne & eſt auſſi fort que Monſieur de Catinat. Le Grand-Seigneur Soliman eſt mort; Achmet ſon frere cadet lui a ſuccedé. Il a dit d'abord, qu'il ne ſeroit pas aſſez cruel pour faire étrangler, qu'il feroit ſeulement crever les yeux & couper les poings aux rebelles, Le Grand-Viſir eſt toujours le Maitre, il a été obligé de quitter l'Armée pour aller à Andrinople. Le Marquis de la Chaſtre a eu un coup de mouſquet à la jambe en Allemagne. Notre Armée eſt à Bruchſal, & celle de Saxe eſt à Heidelberg. Monſieur de Fieubet Conſeiller d'Etat ſe retire aux Camaldules. Il garde ſa charge du Conſeil, ſans pourtant avoir envie de s'en ſervir.

CCXLVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22 Août 1691.

ON ne doute plus que nos Evêques n'ayent bien-tôt des Bulles. Le Roi a fait dire à ceux qui ont été nommez d'envoyer leur argent à Rome. L'Electeur de Baviere eſt arrivé à Turin & prétend batailler: Monſieur de Catinat s'y prépare auſſi, on lui envoye une partie de l'Armée de Catalogne. On dit que le Prince d'Orange ſera à Londres dans quinze jours, & laiſſera

l'Ar-

l'Armée à Waldeck qui se tiendra clos & couvert. Monsieur Courtin & Monsieur de Saint-Romain, après trente ans de société, se séparent & font ménage à part. La Flotte du Roi est à la rade de Brest & y fait de l'eau. Raimondi Major des vaisseaux est venu prendre les ordres du Roi. Le Prince d'Epinoy épouse Mademoiselle de Commercy. Monsieur de Pontchartrain a dans ses papiers pour cent millions d'affaires extraordinaires, sans charger le peuple. Ce sont les fonds de 1692 & de 1693 On fit Lundi aux Invalides le service de Monsieur de Louvois. Les Moscovites ont fait la paix avec les Turcs qui leur cedent Caminiec & toute la Podolie. Ils feront la guerre au Roi de Pologne, & laisseront en paix les Tartares qui doivent mettre cent mille hommes sur pied pour envoyer en Hongrie. Le Duc de Vendôme se porte mieux de son opération.

CCXLIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Termes.

A Colligny, ce 28 *Août* 1691.

* TANT qu'il plaira à Dieu de conserver au Roi la santé qu'il a, il a beau perdre des Ministres, ses affaires n'en iront pas plus mal. Il a un Séminaire d'habiles gens qu'il fait & qu'il conduit, avec lesquels il a bientôt réparé ses pertes. Le débris de l'Armée d'Irlande n'ayant ni armes ni munitions de guerre, & Tirconel revenant en France, je tiens ce Royaume perdu pour

* *Voyez Lett.* CCXLVII.

pour le Roi d'Angleterre, comme les deux autres. L'année passée en ce tems-ci il s'étoit déja donné trois batailles, il ne s'est encore rien fait cette Campagne. Les spectateurs qui sont cruels, comme vous savez, s'ennuyent de voir la scène si tranquille, & ne sont pourtant pas contens de l'affaire de Coni. Comment les contenter? Le Comte d'Etrées a de beaux commencemens. Il est de bonne race. Le radoucissement du Grand-Seigneur est fort plaisant, cela fait voir le génie de la Nation. La retraite de Fieubet m'a surpris, elle est pourtant d'un homme de bon-sens qui connoit bien le néant des choses du monde.

CCL. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Bussy, ce 1. Septembre 1691.

* JE ne doute pas d'un combat en Piémont, & j'espere que nous le gagnerons, car je compte fort sur la bonté des troupes, & sur la capacité du Général. Je voudrois déja que le Prince d'Orange fût parti; je croi que Waldeck nous accommoderoit mieux. Je croyois que ce ne seroit que la mort de Saint-Romain qui le sépareroit d'avec son ami: on voit par-là que rien n'est durable ici-bas. Monsieur d'Epinoy a fait une belle & grande alliance; rien n'y manque, car la Princesse est fort aimable. Il est beau à Monsieur de Pontchartrain, de trouver de si grandes sommes à son Maitre sans fouler le peuple. Je croi que les Confédérez auront de la peine

* *Voyez Lett. CCXLVIII.*

peine à payer leurs troupes en 1693. Il est à propos que les Tartares entrent en Hongrie, pour nous remplacer la perte de la bataille des Turcs. C'est une espece de desavantage au Prince d'Orange de n'avoir rien fait cette Campagne. Il y a des conjonctures où c'est perdre que de ne pas gagner.

CCLI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Dalet sa fille.

A Fontainebleau, ce 26 Septembre 1691.

J'ARRIVAI hier ici, ma chere enfant, & j'appris en arrivant que Monsieur de Luxembourg avoit battu l'arriere-garde du Prince d'Orange. On ne sait point encore le détail de cette action. Je suis allé au Louvre ce matin sur les onze heures; le Roi étoit au Conseil, il en est sorti à midi. Je l'ai salué un genou en terre. Il m'a dit avec un air riant : Vous vous portez bien, Bussy, car vous avez bon visage? En état, Sire, lui ai-je répondu, de servir Votre Majesté. Au sortir de là, toute la Cour m'est venue embrasser & me régaler sur ma bonne santé & sur ma jeunesse. Rose Secretaire du Cabinet a couru à moi, en me disant qu'il avoit été sur le point de ne le pas faire, de peur que je ne crûsse que c'étoit la bonne reception que le Roi m'avoit faite qui l'obligeoit de me venir faire sa cour. Je voulois de là aller saluer le Roi d'Angleterre, si le Roi ne fût allé chez lui pour prendre la Reine & la mener à la Messe. Sa Majesté lui a donné la main, le Roi d'Angleterre marchoit à la droite

droite de la Reine. N'admires-tu pas la politeſſe de notre Maitre ?

Monſieur de la Feuillade eſt mort ſubitement. Beaucoup de gens d'importance demandent le Régiment des Gardes.

Du 27 Septembre 1691.

Je viens du lever du Roi d'Angleterre, Lauſun lui a dit mon nom. Il m'a dit qu'il m'auroit bien reconnu. Il m'a fort parlé en public de notre guerre de 1655, & après cela il m'a tiré à part pour me dire qu'il avoit été bien aiſe de mon rappel à la Cour. Je lui en ai rendu mille graces: il eſt revenu avec tout le monde, & m'a dit qu'il alloit à la chaſſe; qu'il ne me convioit pas d'être de la partie, parce qu'il ſe ſouvenoit bien que je ne l'aimois pas. L'après-dînée je ſuis retourné chez lui. Il m'a parlé fort long-tems de ſes affaires & de la religion du Prince d'Orange, diſant qu'il n'en avoit aucune; de celle de la Princeſſe d'Orange ſa fille, qui n'en a guere plus: Elle veut dit-il, accommoder toutes les differentes Sectes qui ſont en Angleterre.

CCLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Dalet la fille.

A Fontainebleau, ce 2 Octobre 1691.

JE dinai hier chez Monſieur le Grand qui m'en avoit fort convié. Tout ce qu'il y avoit de ns à table m'ont fait grande fête, Madame Armagnac, Monſieur de Monaco, Lauſun, la

la Duchesse de Foix, le Marquis de Montrevel, Sainte-Maure, Genlis. Au sortir de table j'ai été au diner du Roi. De là je suis monté dans le carosse du Marquis de la Rongere: nous avons suivi le Roi & toute la Cour à la chasse du sanglier dans les toiles. C'étoit à qui me prêteroit un cheval: quand nous avons été arrivez au rendez-vous, j'en ai pris un de la Rongere, & après deux heures de chasse pendant lesquelles on a tué quatre sangliers dans les toiles, toute la Cour est revenue au Château. L'action de Monsieur de Luxembourg à Leuse lui fait bien de l'honneur. Le Prince d'Orange ayant paru avoir pendant toute la Campagne un air de supériorité sur lui, il étoit de conséquence de redonner aux armes du Roi cette reputation si nécessaire à la guerre; cependant cette action coûte un grand nombre de braves Officiers. Les ennemis assiègent Carmagnole. Voilà la suite de la levée du siège de Coni.

CCLIII. LETTRE.

De la Comtesse de Dalet au Comte de Bussy.

A Chaseu, ce 12 Octobre 1691.

* LA bonne reception que le Roi vous a faite, Monsieur, m'a donné une extrême joye; quand ce ne seroit pas un bon signe pour le solide, c'est toujours un agrément qui fait honneur; & puis, comme vous savez, j'aime le Roi, & j'aime qu'il se fasse aimer. Je ne suis pas surprise du

* *Voyez Lett. CCLI, & CCLII.*

du bon accueil des Courtisans, après celui du Maitre. *Si me mires, me miram.*

Je suis si aise que nous ayons battu le Prince d'Orange, que je ne puis regretter ce qu'il nous en coûte. J'en veux à ce Prince, depuis que je me suis réjouïe de sa mort; l'amour-propre ne veut être dupe de rien. Si tous les honneurs qu'un Roi réfugié peut recevoir d'un Roi qui lui donne asyle, pouvoient consoler de la perte de trois Royaumes, le Roi d'Angleterre devroit être content; mais un Roi qui veut bien les perdre pour la Foi, ne fait pas grand cas de la gloire de ce monde. Ainsi je croi que Sa Majesté Britannique se trouve heureuse, ou qu'elle est indifferente: il ne peut y avoir de milieu à son état. Combien de gens vont être enragez, quand le Roi donnera le Régiment des Gardes, pour un seul qui sera ravi! J'admire les martyrs de l'ambition, depuis le Christianisme; car je pardonne à César, par exemple, d'avoir voulu de Particulier qu'il étoit, devenir Maitre du Monde, ne connoissant que celui-ci; & je sens bien que si j'avois été Payenne, je n'aurois reconnu d'autre Divinité que la Gloire.

CCLIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Dalet sa fille.

A Fontainebleau, ce 16 Octobre 1691.

MONSIEUR de Harlay m'est venu voir aujourd'hui sur les cinq heures du soir, pour me dire que Monsieur de Pontchartrain me faisoit chercher par-tout, & que n'ayant point appris

pris où je logeois, il lui avoit envoyé dire qu'il avoit à me parler de la part du Roi. Nous sommes allez aussi-tôt, Monsieur de Harlay & moi, chez le Ministre. Il m'a dit : J'ai ordre du Roi, Monsieur, de vous faire expédier le Brevet d'une pension de quatre mille livres. Allez en remercier Sa Majesté. J'ai été au Louvre, & j'ai dit au Roi : Je suis transporté de joye, Sire, de la grace que je viens de recevoir de Votre Majesté, & j'en ai la plus vive reconnoissance qu'on puisse jamais avoir pour son Maitre. Le Roi m'a dit : Je n'ai pas voulu vous le dire moi-même ce matin, parce que j'ai cru que c'étoit trop peu de chose pour vous. Ah! Sire, lui ai-je répondu en me jettant à ses genoux, vos manieres sont encore plus obligeantes que vos bienfaits. Il m'a dit, en me faisant relever : Je suis bien aise que vous soyez content.

Le Gouvernement de Champagne vient d'être donné à Monsieur de Soubise, & celui de Berry qu'il avoit à Monsieur d'Aubigny, frere de Madame de Maintenon. Le Gouvernement d'Ypres qu'avoit la Trousse & vacant par sa mort, a été donné à Monsieur de Tessé. Il arriva ici, il y a quatre ou cinq jours, une chose qui surprit tout le monde. Le Prince de Courtenay & la Vauguyon tirerent l'épée dans le vestibule qui est entre la Chapelle de Freminet, & l'Appartement du Roi d'Angleterre. Les témoins ont dit que la Vauguyon étoit l'agresseur. Aussi-tôt qu'on les a eu séparez, celui-ci a couru à l'appartement du Roi, & s'est jetté à ses pieds en lui disant qu'il lui apportoit sa tête, après ce qu'il venoit de faire. Le Roi lui a dit de se retirer chez lui, & que le Grand-Prévôt lui rendroit compte de la chose. Sa Majesté a envoyé faire le même com-

commandement au Prince de Courtenay. C'est un crime capital que de tirer l'épée dans le Louvre; cependant, comme sur le champ la Vauguyon est allé trouver le Roi, on croit qu'il lui fera grace; car pour Monsieur de Courtenay, on ne se laisse point tuer en aucun lieu du monde, faute de mettre l'épée à la main. J'étois hier au dîner du Roi à côté de sa chaise, près de Termes, lequel me parlant du combat de Sebastien de Rabutin, bâtard de notre Maison, contre un loup-cervier qui étoit dans la Forêt de Milly, le Roi qui nous entendoit un peu, me demanda ce que c'étoit; je lui contai cette avanture, & j'ajoutai qu'Henri II. l'avoit fait peindre dans la salle des Suisses de Fontainebleau sur la porte qui va à la petite Chapelle.

CCLV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Grignan, ce 27 Octobre 1691.

NOTRE commerce est si dégingandé, mon cher Cousin, que n'esperant point de le mieux règler tant que nous serons si éloignez l'un de l'autre, je vous attends à la remise, c'est-à-dire, à Paris & à Versailles, pour vous faire réponse. Cependant j'ai bien envie de ne me point amuser à cette exactitude, & de passer legerement sur tout ce que vous me contez de vos Etats, & venir tout d'un coup à ce qui me tient le plus au cœur, qui est la pension qu'on nous mande que le Roi vous a donnée dans un tems où vous aviez l'honnêteté de n'oser quasi lui demander.

mander. Cette circonſtance m'a plu: car encore que la grace ſoit conſidérable, il ne faut pas oublier les agrémens dont elle eſt accompagnée. Je ne ſai pas tout le détail, & je vous le demande: mais il me ſemble que j'entrevoi que Monſieur de Beauvilliers a bien fait en cette occaſion le perſonnage d'un des plus honnêtes hommes du monde, & celui de bon ami qui n'eſt pas moins eſtimable, & qui n'en ſauroit être ſéparé. Le cœur me diſoit que vous ſentiriez tôt ou tard le prix d'une amitié ſi précieuſe; & j'ai une joye ſenſible de ne m'être pas trompée. Il faut aimer tout ce que Dieu fait. Il n'a pas voulu que votre fortune fût telle que ſelon toutes les apparences elle devoit être: il faut s'y ſoumettre, & je crains d'avoir été plus ſenſible que vous à cette privation. Il faut accepter & recevoir ce qu'il lui plait de vous donner, dans un tems où vos malheurs rendent ce bienfait digne de beaucoup de reconnoiſſance. Il faut donc remercier Dieu, le Roi, & votre admirable ami. C'eſt ce que je fais intérieurement, mon cher Couſin, avec tous les ſentimens qui m'ont rendue trop ſenſible à tous les maux de votre vie. Voilà le compliment trop ſincere que vous recevrez de moi. En voici d'autres, qui pour n'être pas ſi intereſſez n'en ſont pas moins agréables; c'eſt de Monſieur de Grignan, c'eſt de ma Fille, de mon Fils, & de Monſieur de C*** qui revient de Rome. Ils vous aſſurent tous de leur joye, & de la part qu'ils prennent à la vôtre. Pour moi j'en ferai de tout particuliers, ſi cette douceur en répand ſur tout le reſte de votre vie; ſi vous êtes content; ſi elle vous met deſormais à couvert des juſtes chagrins que vous aviez, & des peines d'avoir toujours à demander au Roi: & enfin ſi vous paſſez dans

un véritable repos ce que Dieu vous donnera de tems pour le servir. Je l'en remercie de tout mon cœur, & je vous souhaite sa grace; car après toutes les morts que nous avons vues depuis peu, & dont nous parlerions un an si nous voulions, il n'est pas possible de n'en pas souhaiter une Chrétienne à ceux que l'on aime. Voilà, mon cher Cousin, tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. Nous disions que la derniere Lettre que je vous écrivis étoit terre à terre: celle-ci commence de la même façon; car pourquoi se réjouïr que vous ayez un nouvel attachement pour ce corrupteur du Genre-humain, que Voiture a si bien décrié? Mais elle finit d'une maniere si relevée en vous souhaitant les biens éternels, que j'ai peur qu'on ne puisse m'accuser d'avoir donné dans le sublime.

Où est ma Niece de Dalet? Où est cette Marie de Rabutin ma Filleule? Je les embrasse toutes deux, & j'adresse ma Lettre chez cette derniere, ne croyant rien de plus naturel.

CCLVI. LETTRE.

De la Comtesse de Dalet au Comte de Bussy.

A Chaseu, ce 30 Octobre 1691.

* J'ETOIS si enyvrée de joye en lisant votre Lettre, Monsieur, que je dansois en l'achevant. J'ai bu à la santé du Roi, j'y ai fait boire tout ce qui s'est trouvé ici. Je riois du bienfait, je pleurois de reconnoissance; enfin j'ai éprouvé que l'excès de la joye avoit assez l'air de la folie,

* *Voyez Lettre CCLIV.*

lie, & je comprends bien qu'elle peut faire perdre la Raison & quelquefois la vie. Il y en a des exemples, & je croi que j'en serois un, si vous deveniez jamais Roi de quelque Royaume électif; à moins que de cela, je veux vivre pour ne vous point quitter. C'est tout ce que pourroit faire une Couronne, mon cher pere, de vous consoler de moi; vos bontez pour moi m'en assurent, & je croi aussi que vous êtes bien content de mon cœur. Il ne m'est pas possible de faire une seule réflexion sur toutes les nouvelles que vous me mandez. Je vous dirai seulement, sur celles qui vous regardent, que vous devez être bien content, d'éprouver aujourd'hui que Dieu récompense toujours un cœur confiant & résigné.

CCLVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 25 Novembre 1691.

JE vous écrivis de Fontainebleau, ma chere Cousine, dès que le Roi m'eut fait la grace de me donner une pension. Je vous mandai comme ce bienfait m'avoit surpris, ne demandant & n'esperant plus rien, & par conséquent comme il m'avoit comblé de joye, qui pourtant n'avoit point égalé celle que je sentis lorsque le Roi me fit l'honneur de me dire, quand je le remerciai: Qu'il n'avoit pas voulu m'apprendre lui-même ce qu'il m'avoit donné, parce que c'étoit trop peu de chose pour moi. Mon amour-propre fut content, & je vous avoue que je sentis moins le présent, que la maniere de le faire. Aujourd'hui

qu'on me vient de payer par avance, je trouve que l'espece ne sied pas mal au compliment. Enfin, ma chere Cousine, je ne desire plus rien que la santé, pour finir ma vie doucement en songeant à faire mon salut, & à vous aimer de tout mon cœur.

Votre Niece de Dalet est en Auvergne avec son Fils. Votre Filleule de Montataire est en Picardie. Pour moi je retourne à Chaseu, où ma fille de Dalet me joindra bien-tôt. Voilà vous rendre un compte exact de tout ce que vous voulez savoir *.

* *Voyez Lett. CCLV.*

CCLVIII. LETTRE.

De Monsieur de la Bruyere, Auteur des *Caracteres sur les mœurs du siecle*, au Comte de Bussy.

A Paris, ce 9 Decembre 1691.

SI vous ne vous cachiez pas de vos bienfaits, Monsieur, vous auriez eu plutôt mon remerciement. Je vous le dis sans compliment, la maniere dont vous venez de m'obliger, m'engage pour toute ma vie à la plus vive reconnoissance dont je puisse être capable. Vous aurez bien de la peine à me fermer la bouche; je ne puis me taire sur cette circonstance qui me dédommage de n'avoir pas été reçu dans un Corps à qui vous faites tant d'honneur. Les Altesses à qui je suis, seront informées de tout ce que vous avez fait pour moi, Monsieur. Les sept voix qui ont été pour moi, je ne les ai pas mendiées, elles sont gratuites; mais il y a quelque chose à la vôtre qui me flate plus sensiblement que les autres.

autres. Je vous envoye, Monſieur, un de mes Livres *des Caracteres* fort augmenté, & je ſuis avec toutes ſortes de reſpects & de gratitude, &c.

CCLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de la Bruyere.

A Chaſeu, ce 16 Decembre 1691.

QUAND je vous ai voulu faire plaiſir ſans me faire de fête, Monſieur, ce n'eſt pas que j'euſſe honte de vous ſervir, mais c'eſt qu'il m'a paru qu'un ſervice annoncé avant qu'il ſoit rendu a perdu ſon mérite. Les voix que vous avez eu n'ont regardé que vous, vous avez un mérite qui pourroit ſe paſſer de la protection des Alteſſes, & la protection de ces Alteſſes pourroit bien, à mon avis, faire recevoir l'homme du monde le moins recommandable. Jugez combien vous auriez paru avec elles & avec vous-mêmes, ſi vous les aviez employées. Pour moi je vous trouve digne de l'eſtime de tout le monde, & c'eſt auſſi ſur ce pied-là, que je ſuis votre ami ſincere & votre &c.

CCLX. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26 Decembre 1691.

LE Roi reçut hier la nouvelle de la priſe de Montmelian. Une de nos bombes étant tombée dans une mine que les ennemis avoient faite ſur le haut d'un baſtion, le fit ſauter de

plus de quinze toises de large; les Grenadiers monterent à l'assaut, & s'y logerent, & aussi-tôt les assiegez battirent la chamade, & capitulerent le 21. Monsieur de Catinat leur a accordé une capitulation fort honorable, comme à de braves gens qui se sont bien & long-tems défendus. Messieurs de Baviere & de Savoye marchoient au secours avec vingt mille hommes. Le Marquis de Braq Colonel de la Sarre a été tué devant cette Place. Le vaisseau du Roi dont on étoit en peine est arrivé à la Rochelle avec neuf cens Irlandois. Le Roi a donné vingt mille livres de pension à Monsieur de Pompone, & vingt mille à Monsieur de Barbesieux. Madame de Verrue a failli à mourir de la petite verole. Le Roi d'Angleterre est allé à Brest. Monsieur de Baviere est Gouverneur-Général des Païs-Bas pour le Roi d'Espagne. La paix de l'Empereur avec les Turcs est tout-à-fait rompue. On fortifie Grenoble. Madame de la Vauguyon, autrefois Saint-Megrin, est morte.

CCLXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 30 Decembre 1691.

LE Roi étoit sur le point de manquer Montmelian, si la fortune ne s'en fût mêlée. Ce n'est pas que Monsieur de Catinat n'eût pu fort bien battre encore Monsieur de Savoye. J'approuve fort qu'on donne d'honorables capitulations aux Gouverneurs qui ont bien défendu leurs Places. Il faut honorer la vertu

par-

par-tout où on la trouve. Je ſuis fort aiſe de la grace que le Roi vient de faire à Monſieur de Pompone, je lui ai de grandes obligations; il doit être content du bienfait, il n'y a que les penſions des Princes du Sang plus fortes que celle-là. La réſurrection de Madame de Verrue m'eſt à peu près auſſi indifférente que ſa mort, & celle de Madame de Saint-Megrin. Monſieur de Baviere ira apparemment l'année prochaine défendre ſon nouveau Gouvernement.

CCLXII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5 Janvier 1692.

MONSIEUR de Chanley eſt allé trouver Monſieur de Savoye de la part du Roi; on ſaura à ſon retour ſi on démolira Montmelian. On a fait Caſtanaga Viceroi du Mexique en lui ôtant le Gouvernement des Païs-Bas. Le Parlement d'Angleterre a accordé quarante millions au Prince d'Orange. C'eſt un tiers moins que l'année paſſée. Il a paſſé en Flandres plus de vingt-mille Anglois. Le Roi de Dannemarck a mandé au Prince d'Orange qu'il rappelleroit ſes troupes, s'il prétendoit les faire paſſer en Flandres. Ruvigny eſt Grand-Juge d'Irlande, & diſtribuera les terres aux Huguenots de France.

Monſieur de Vaudrai qui eut vingt-ſept coups au ſiège de Coni, a eu le Régiment de la Sarre. Mademoiſelle de la Chaiſe épouſe le Marquis de la Luſerne. Le Duc d'Hanover a fait

arrêter le Prince Maximilien son fils qui le vouloit empoisonner. Le Marquis d'Urfé a vendu la Lieutenance de Roi du Limozin quarante-huit mille livres. Monsieur le Duc de Chartres épouse Mademoiselle de Blois, & Monsieur du Maine Mademoiselle de Charollois seconde fille de Monsieur le Prince. Les Anglois auront trente-cinq mille hommes en Flandres, & les Hollandois quarante mille. Le Roi a augmenté les Compagnies de Cavalerie & d'Infanterie de dix hommes.

CCLXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Chaseu, ce 8 Janvier 1692.

JE vous réveille aujourd'hui, Mademoiselle. La bonne année me fournit une raison de vous écrire, car j'aurois attendu sans cela de vos nouvelles & de celles du monde, ne sachant que vous dire d'un endroit où vous ne connoissez personne, & où il n'arrive rien qui donne de la curiosité. Ce n'est pas le tems de vous faire la description de la Campagne : toute belle qu'elle est ici, les glaces & la neige la rendent pareille aux endroits les plus sauvages. Je vous parlerai au Printems de nos prairies, de nos rivieres, de nos oiseaux, de notre belle situation; & je vous dirai aujourd'hui que je trouve encore plus de plaisir dans ma solitude avec ma famille & souvent bonne compagnie, que dans les petites villes où il faut vivre avec des animaux qui ressemblent à des hommes, &

avec

ıvec qui on se divertit moins qu'avec les singes & les perroquets. Je vous envoye une E. ›itre toute jolie en vers, faite sur le mariage de Mademoiselle * * * avec Monsieur C * *. Le oin du feu est tout propre à lire ces sortes de ›ieces. Adieu, Mademoiselle, je vous souıaite tous les bonheurs, que je voulois vous ouhaiter en commençant ma Lettre : l'enroit n'y donne pas le prix.

EPITRE A MADEMOISELLE * * *
sur son mariage.

QUoique vous m'ayez fait une infidélité,
Et que mon amour en gémisse,
Quand votre époux s'est présenté,
ʒ l'ai trouvé si jeune & si plein de santé,
ue je ne saurois plus, sans vous faire injustice,
Vous blâmer de m'avoir quitté.

voir son teint, sa taille & son air prolifique,
Vous n'avez rien à souhaiter,
Ou vous êtes une pratique
Bien difficile à contenter.

ui l'eût dit, que Julie autrefois si honteuse,
ût su si finement pourvoir à son plaisir,
Que la meilleure connoisseuse
Auroit eu peine à mieux choisir?

n dit même, & j'en veux croire la voix commune,
Que vous avez chez vous une petite Cour,
Et que vous n'avez pas négligé la fortune,
Dans le choix qu'a fait votre amour.

Vous vous ſaurez bon gré d'avoir été ſi ſage.
La jeuneſſe & le bien, dans le cours du ménage,
C'eſt ce qui fait en mariage
Les bonnes nuits & les beaux jours.

Puiſſiez vous deſormais aveugle pour tout autre,
N'aimer que ce digne rival,
Et dans les doux plaiſirs de l'amour conjugal,
Uſer ſa jeuneſſe & la vôtre!

CCLXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 9 Janvier 1692.

* LA fortune du Roi & le mauvais état des affaires de Monſieur de Savoye, me font croire qu'il s'accommodera. Je ne penſe pas que Caſtanaga perdra au change, il gagnera même du repos à ſon nouvel établiſſement. Je ſuis perſuadé que le Prince d'Orange eſt abſolu en Angleterre, & que s'il avoit eu beſoin de plus d'argent, il ſe le ſeroit fait donner. Les Irlandois qui ſont en France troquent de biens avec les François qui ſont en Irlande. Un Régiment eſt bien payé quand il coute vingt-ſept bleſſures à une ſeule action; Vaudrai eſt bien glorieux de l'avoir mérité par-là. Si Monſieur d'Hanover a des preuves du parricide de ſon fils, il le fera étrangler pour ſon bien, comme Dom Carlos. Mademoiſelle de Blois ſera, je croi, fort heureuſe avec Monſieur de Chartres; c'eſt un joli

* *Voyez Lettre* CCLXII.

joli Prince. Si les ennemis font si forts en Flandres, Monsieur de Luxembourg aura des affaires sur les bras: tant mieux pour sa réputation.

CCLXV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27 Janvier 1692.

NOus sommez arrivez ici, mon cher Cousin, à la fin de l'année, assez tôt pour faire que Monsieur de Grignan ait été reçu Chevalier, mais pas assez tôt pour avoir l'honneur & le plaisir de vous voir, & de vous embrasser. Je me souvenois du vers de l'Opera:

J'aurois beau me presser, j'arriverai trop tard.

En effet vous étiez parti dans le tems que vous me l'aviez mandé, & je sai par ma Niece de Montataire, que vous êtes dans vos Châteaux, ou à Autun, jouïssant en repos de la grace que le Roi vous a faite. Cette douceur vous étoit nécessaire; & quoi que je vous aye dit mal à propos & très inutilement sur les comparaisons de ce qui pouvoit être avec ce qui étoit, j'ai fort senti cette derniere disposition de la Providence dont je devrois adorer tous les arrangemens, faisant profession comme je fais d'être sa très humble servante. C'est en vérité une sottise de me mêler quelquefois de retourner sur le passé. Je lui en demande pardon, & à vous aussi.

Mandez-moi de vos nouvelles: quelle vie vous

faites: si ma Niece de Dalet & Madame de Toulonjon ne servent pas toujours à la rendre heureuse: si votre esprit ne se rétrécit point, comme de Monsieur Nicole, par l'éloignement des objets qui le mettent en mouvement? Nous trouvions ma Fille & moi, que nous étions un peu gâtées: mais nous commençons à nous remettre, & nos amis nous veulent bien reconnoitre. Pour vous, mon Cousin, je me répons à moi-même de vous, & j'ai su qu'à Fontainebleau vous étiez fort bien; & quand vous n'êtes pas à la Cour, je m'en fie bien à ma Niece de Dalet d'exercer votre vivacité en exerçant aussi la sienne. Je vous ai trop souvent recommandez l'un à l'autre, pour craindre pour vous deux les accidens qui arrivent aux autres. Toute la Cour est pleine de joye & de plaisirs pour le mariage de Monsieur de Chartres & de Mademoiselle de Blois. Il y aura un grand bal, où tous ceux qui disent qu'ils n'ont pas un sou, font des dépenses de deux & trois cens pistoles. C'est ce qui fait qu'on ne croit point à leurs miseres, qui sont pourtant bien véritables. Mais les François ont des ressources dans leur envie de plaire au Roi, qui ne trouveroient point de créance dans ce qu'on nous en pourroit dire, si nous ne le voyions de nos propres yeux. Nous verrons donc tous les jeunes & vieux Courtisans parez selon leur âge, & toujours magnifiquement.

Monsieur de Grignan & ma Fille vous assurent de leurs très humbles services. Ils ont ici une petite fille, qui, sans avoir la beauté de sa Mere, a si bien mitigé & radouci l'air des Grignan, qu'elle est en vérité fort jolie. Vous en jugerez peut-être quelque jour. Je le souhaite, &

que

que vous m'aimiez toujours autant que je vous aime. J'embrasse ma chere Niece de Dalet.

CCLXVI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 31 Janvier 1692.

LA Gazette m'avoit appris l'arrivée de Monsieur de Grignan à la Cour, & cela m'avoit fait esperer, Madame, que vous ne seriez pas demeurées en Provence vous & la belle Comtesse. Vous me faites grand plaisir de m'en assurer vous-même. J'eusse été bien plus aise que vous fussiez arrivées plutôt: mais la Providence, comme vous dites, ne l'avoit pas réglé ainsi. Ce sera pour l'Automne, que je ne vous manquerai pas quand j'irai faire ma Cour à Fontainebleau.

Je n'ai fait que passer à Bussy, & je n'ai point été à Autun, parce que l'Evêque est à Paris. Je passe l'Hiver à mon Chaseu, avec la tranquillité d'un Philosophe Chrétien qui jouït de toutes les commoditez de la vie.

Vous êtes trop bonne de me demander pardon de m'avoir grondé de n'être pas assez heureux. Si vous tombez quelquefois, ma chere Cousine, personne ne se releve plus vîte ni de meilleure grace que vous.

Ma fille de Dalet est revenue depuis six semaines d'Auvergne, où elle a fait toutes les affaires qu'elle y avoit. Nous nous amusons toujours, de peur que nos esprits ne se rétrécissent, puisque rétrécir y a. Je vous envoye un Bout-rimé qu'elle a fait sur des rimes qu'on lui

 donna.

donna. Elle les remplit pour ſon Fils. Je l'ai trouvé beau.

AU COMTE DE LANGHAC.

SONNET.

Pour corriger le vice ayez de la vigueur.
Ne ſoyez point brutal, mais montrez du courage.
Tâchez dans vos deſſeins de n'être point volage,
Et ſi vous le pouvez, gardez bien votre cœur.

Fuyez l'air étourdi, fuyez l'air de langueur.
D'un ami bien choiſi n'ayez jamais d'ombrage.
Faite amas de vertus pour le tems de l'orage.
Rien que ſur vos défauts n'ayez de la rigueur.

Contre toutes leçons ne ſoyez point rebelle.
Faites-vous des amis, puis ſoyez-leur fidelle.
D'amour, du vin, du jeu, tenez tout pour ſuſpect.

Sur des gens approuvez formez-vous un mérite.
Plutôt qu'aux jeunes gens, faite aux barbons viſite;
Et ne parlez jamais de Dieu qu'avec reſpect.

Je croi que c'eſt un excès de votre modeſtie qui vous fait dire, que vous & Madame de Grignan êtes revenues de Provence avec moins d'eſprit que vous n'en aviez avant que d'y aller. Vous avez pris toutes deux un trop bon pli, pour que les Provinces vous puiſſent faire tort.

Je ſuis très humble ſerviteur de Monſieur & de Madame de Grignan, & de la petite Grignan

gnan mitigée. J'ai bien envie de la voir; mais j'acheterois bien cher le plaisir de passer huit jours avec vous. Je ne sai pas encore si j'aurois pu tout dire.

Nous vous aimons toujours cherement, votre Niece & moi. Je m'étonne que vous ne me disiez rien de notre ami Corbinelli. Il a pu vous dire que nous avons été souvent ensemble à mon dernier voyage de Paris.

CCLXVII. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 1. Février 1692.

* JE suis bien glorieuse, Monsieur, que vous ayez enfin songé à moi: j'avois résolu de pousser votre silence à bout, j'y ai réussi, & vous le rompez si agréablement pour moi, que j'oublie le passé. Je me suis mise à relire les Anciens; j'en suis à Ciceron, & je suis ravie de voir que cet amour de la patrie & de la gloire que l'on veut nous faire croire qui animoit toutes leurs actions, n'étoit que le prétexte de la considération qu'ils vouloient s'acquérir dans la République & dont ils cachoient l'ambition, la haine, l'amour, la débauche, & la passion de bâtir. Enfin que ce sont ces mêmes hommes, que l'on nous représente comme insensibles à tout, hors à la gloire. Mais je remarque en même tems la foiblesse humaine, dans la joye que j'ai d'avoir découvert les Romains aussi foibles que nous.
Il

* *Voyez Lett.* CCLXIII.

Il faudroit auſſi vous dire de petites nouvelles, Monſieur, mes lectures & mes réflexions pourront vous ennuyer; mais je ne ſai rien de la guerre.

Pour répondre dignement à la belle Epitre en vers que vous m'avez envoyée, je vous en envoye une autre mêlée de proſe & de vers, où vous verrez un portrait au naturel de la Princeſſe d'Orange, rempli de belles réflexions.

*REPONSE A MADAME ** ſur l'envoi du Portrait & de l'Eloge de la Princeſſe d'Orange.*

IL n'y a rien de ſi ſpirituel que l'éloge que vous faites de Madame la Princeſſe d'Orange; elle n'a jamais été peinte avec tant de force & tant de graces; & ſi je pouvois oublier la derniere action de ſa vie, je la reconnoitrois avec plaiſir dans le portrait que vous m'avez envoyé.

Cette Princeſſe eſt fort aimable,
Elle eſt, ſi vous voulez, en tout incomparable,
Elle a de la bonté, de l'eſprit, du ſavoir,
Et toutes les vertus enſemble:
Mais Dieu vous préſerve d'avoir
Une fille qui lui reſſemble!

Il faudroit prendre garde de trop près à ce que l'on fait, avec des enfans de pareil mérite; & je ne connois point de Pere qui en voulût de ſi habiles à ſucceder. On n'a pas eu, dites-vous, deſſein de pouſſer les choſes à l'extrémité où elles ſont: cette entrepriſe n'étoit ſeulement que l'effet d'un zèle qui ne prétendoit autre choſe, que la conſervation de la Religion.

A l'é-

A l'égard de l'intention,
Au jugement du Ciel un Chrétien s'abandonne;
Mais souffrez que l'homme soupçonne
Un acte de Religion,
Qui s'empare d'une Couronne.

Vous le savez aussi bien que moi, il ne paroît pas toujours à la chair & au sang que Dieu soit du parti le plus juste: mais quoi que notre corruption puisse penser de la conduite de la Providence,

Ces fameux & tristes revers,
Dont elle étonne l'Univers,
Sont des jugemens équitables,
Qui par des coups encor plus justes qu'imprévus,
Paroissent ici-bas pour punir les coupables,
Ou pour éprouver les Elus.

Comme nous-mêmes nous ne pouvons savoir en cette vie, si nous sommes dignes d'amour, ou de haine; c'est une grande témérité de juger souverainement de la cause des afflictions & des prospéritez que Dieu nous envoye.

Tous les succès les plus heureux,
De la justice de nos vœux
Sont une trompeuse assurance:
En-vain le pécheur insensé
Impute à la fausse innocence
La triste & funeste indulgence
De Dieu contre lui courroucé:
Si malgré ses decrets le superbe s'éleve,
Le plus grand châtiment dont il l'a menacé,
C'est qu'il permette qu'il acheve
Ce que son crime a commencé.

Je l'avoue, si vous le voulez, nous parlons ici comme suivant nos maximes & nos passions: nous ne sommes pas meilleurs que vous, il n'est peut-être que trop vrai; mais nous sommes plus heu-

heureux en cette rencontre, qu'il convient à nos intérêts de proteger la bonne cause. Il n'eſt pas juſte que vous nous en croyiez; croyez-en le Prince d'Orange lui-même parlant par ſes Manifeſtes, & jugez de bonne foi ſi ce qu'il a écrit & juré ne condamne pas ce qu'il a fait.

Quelle bizarre impreſſion
Sur l'eſprit des humains fait la Religion?
D'où leur vient cette erreur dont leur orgueil ſe pique?
Cette Religion leur fait tout hazarder,
Quand il s'agit de la garder;
Et preſque aucun ne la pratique.
Que prétendons-nous? & pourquoi
Si peu d'obéiſſance avecque tant de foi?
Pourquoi tant de froideur, ou pourquoi tant de zèle?
C'eſt que la Loi de Dieu ne peut
Règler de nos deſirs la pente criminelle;
Et qu'il eſt moins pénible à notre cœur rebelle
De quitter une fois toutes choſes pour elle,
Que d'en uſer comme elle veut.

Les loix qui ſont faites pour règler les actions des hommes, ne ſont dans les mains du plus fort qu'une règle de plomb qui ſe plie & ſe courbe comme il lui plait. De tous les peuples de la Terre, les Anglois ſont ceux qui ſe piquent d'être les plus inviolablement attachez à leur ſcrupuleuſe obſervation: cependant,

Eux qui ſont un crime à leurs Rois
De donner quelque atteinte au moindre de leurs droits,
Voyez ce qu'ils viennent de faire,
Après avoir chaſſé le juſte ſucceſſeur
Du trône que leurs Loix ont fait héréditaire,
Suivant ce pouvoir arbitraire
Dont eux-mêmes ont tant d'horreur.

Quand

Quand les conjonctures seront passées, & que le tems aura modéré la chaleur du parti, les idées communes des droits du sang & de la nature reviendront infailliblement dans l'esprit des peuples. Alors les jugemens seront bien différens de ceux qu'ils font aujourd'hui.

Ce n'est pas la premiere fois
Qu'un juste repentir a rappellé leurs Rois
Errans dans les Cours étrangeres.
On peut tout espérer des remords, & du tems:
Ne les voit-on pas gémissans,
Aux pieds de leurs autels expier tous les ans
Par un ordre public la faute de leurs Peres?

Mon dessein n'est pas de leur faire un reproche si odieux, quand je rappelle ici la mémoire de cet attentat; c'est seulement pour rendre à la juste douleur qu'ils en ont l'honneur qu'elle mérite, pour élever par un si grand exemple les espérances du Prince légitime, & soutenir la fidélité de ce qui lui reste encore de bons Sujets.

Si l'homme criminel vient à se convertir,
Dieu qui l'a tiré de l'abîme,
Loin de lui reprocher son crime,
En couronne le repentir.

CCLXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Chaseu, ce 5 Février 1692.

J'APPRENDS avec bien du plaisir, Mademoiselle, que vous vous occupez à lire les Ouvrages des Anciens: cela vous donnera un grand

grand goût pour toutes choses, & ne diminuera rien de cette haine irréconciliable que vous avez jurée contre l'amour. Je voudrois que votre exemple pût faire quelque impression sur nos Dames, dont la moitié de la vie se passe dans l'amour des plaisirs & l'autre dans une dévotion souvent mal règlée. Elles ont beau dire qu'il y a un tems pour le plaisir & un pour la dévotion: j'ai été long-tems dans cette erreur, mais enfin j'en suis revenu, & je crois comme vous, Mademoiselle, qu'il faut commencer de bonne heure à être sage. Les vers que je vous envoye, vous le diront encore mieux que moi.

A M**.

JE ne le sai que trop, dans le cours du bel âge,
Quand la nature ardente échauffant nos desirs
Nous rend si propres aux plaisirs,
Il est mal-aisé d'être sage.

Cependant malgré tant d'attraits,
(On ne peut trop le dire & le faire connoitre)
En ce tems-là même il faut l'être,
Ou l'on court grand danger de ne l'être jamais.

Il n'est pas vrai que la vieillesse
Ramene chez nous le bon-sens:
Ce que l'on y voit de sagesse
N'est que l'effet de la foiblesse,
Qui rend ses desirs impuissans.
En-vain elle paroît renoncer aux delices
Qui firent autrefois son crime ou son erreur:

Ren-

endez à tous ſes ſens leur premiere vigueur,
ous verrez auſſi-tôt revivre tous ſes vices.

C'eſt à tort qu'un vieux débauché
ır quelques vains regrets fonde ſon eſperance :
Ce remors dont il eſt touché
N'eſt qu'une fauſſe pénitence,
Qui ſans expier ſon offence,
Ne ſert qu'à punir ſon péché.

Dans les pleurs qu'on lui voit répandre
Pour les crimes qu'il a commis,
ui ſait s'il ſe repent des plaiſirs qu'il a pris,
u s'il regrette ceux qu'il ne ſauroit plus prendre?

Le pécheur qui tranquillement
Attend à revenir de ſon égarement,
Qu'il ſoit au bout de ſa carriere,
Se trompe malheureuſement :
C'eſt une grace ſinguliere
Que Dieu ne fait que rarement.

CCLXIX. LETTRE.

)e l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Février 1692.

E Roi donne à Monſieur de Bouflers le Régiment des Gardes. Le Pape a accordé . diſpenſe pour le mariage de Monſieur le Duc e Chartres avec Mademoiſelle de Blois.
Monſieur de Bouflers vend le Généralat des)ragons quatre cens milles livres à Monſieur le 'omte de Teſſé, qui vend ſa charge de Meſtre de

de Camp général des Dragons deux cens mille francs. Monſieur de Bouflers paye quatre-vingt dix mille écus au Duc d'Aubuſſon, & il a un brevet de retenue de trois cens mille livres ſur ſa Charge de Colonel des Gardes Françoiſes. Le Roi part le 22 pour Villers-cottrets, & le voyage ſera de huit jours. Le Duc de Richemont eſt ſorti de France. Le Prince de Courtenay & la Vauguyon ſont ſortis de la Baſtille avec ordre de garder priſon dans Paris. Le Roi a donné au Comte de Mailly la charge de Meſtre de Camp général des Dragons. Il vend ſon Régiment des vaiſſeaux ſoixante mille livres, & il a un brevet de retenue de cent mille livres. La Comteſſe de Mailly ſa femme eſt Dame d'Atour de Madame de Chartres. Le Marquis de Villars, le pere, eſt Chevalier d'honneur de Madame de Chartres, & Madame la Maréchalle de Rochefort, Dame d'honneur. L'Abbé d'Etrées va Ambaſſadeur en Portugal. Le Prince de Courtenay a liberté entiere. La Vauguyon a ordre d'aller chez lui en Province. Le mariage de Monſieur de Chartres ſe fera le Lundi gras, & la veille les fiançailles. Le Roi aura en Flandre cent trente bataillons & trois cens eſcadrons. Le Prince d'Orange a ôté à Mylord Churchil * tous ſes emplois. C'eſt le premier qui a trahi le Roi d'Angleterre. La Flotte du Roi ſera de quatre-vingt-huit vaiſſeaux de ligne, & de trente brulots.

* C'eſt à préſent Mylord Marlborough.

CCLXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

A Chaſeu, ce 9 Février 1692.

VOILÀ une belle Charge donnée à Monſieur de Bouflers: il a ſervi le Roi, mais il eſt bien récompenſé. Je ſuis fort aiſe du mariage de Monſieur de Chartres, pour le plaiſir que cela fait au Roi. Le voyage du Roi à Villers-cottrets embarraſſera les Flamands. On ne perd rien encore en la perſonne du Duc de Richemont: il eſt bien jeune. Je ſuis fort ſurpris que le Prince de Courtenay ait été auſſi long-tems à la Baſtille que la Vauguyon, & je trouve qu'on a attendu bien tard à mettre de la différence à leur punition. Il y a autant de diſtance entre leur faute, qu'entre leur naiſſance. Le Comte de Mailly eſt un bon ſujet, à ce que j'ai ouï dire; ce garçon-là, s'il vit, fera ſon chemin. L'Abbé d'Etrées eſt un jeune Ambaſſadeur, ſon Oncle lui aura fait de bonnes leçons. Le Roi ne veut pas que Monſieur de Luxembourg ſoit inférieur en Flandres. Voilà ce qui s'appelle des Armées, cela. Le Prince d'Orange a fait fort bien de deſtituer Mylord Churchil; il ne faut pas que l'utilité de la trahiſon empêche de punir le traitre.

CCLXXI. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 12 *Février* 1692.

* J'AI lu avec bien du plaisir, Monsieur, les vers que vous m'avez envoyez : ils contiennent des véritez dont il n'est pas permis de douter. Ceux que je vous envoye sont dans le même goût & un peu plus remplis de moralitez. Quoique vous m'en ayez voulu cacher l'Auteur, je crois cependant l'avoir découvert, & je veux sans vous le nommer, que vous conveniez avec moi que les vôtres & les miens sont de la même main. Je ne vous mande point de nouvelles, car je sai que vous avez un nombre d'amis qui ne manquent point de vous les faire savoir des premiers. Je vous avois destiné un Bout-rimé, mais vous n'aurez rien davantage.

A M***.

LA vie est peu de chose, & sa fin n'est terrible
Qu'à ceux qui n'ont jamais osé la méditer.
Rien ne doit être moins sensible,
Que la perte d'un bien qu'on ne peut regreter.

Le bonheur ne se peut trouver
Dans les Honneurs qui n'ont qu'une apparence vaine:
La durée en est courte & toujours incertaine :
Pour les acquérir que de peines!
Que de soins pour les conserver!

Quand

* *Voyez Lettre* CCLXVIII.

Quand l'Amour vient tenter une jeune perſonne,
Il lui paroît plein de douceur ;
Mais elle trouve enfin que ce n'eſt qu'un trompeur,
Qui promet bien plus qu'il ne donne.

D'où vient à l'homme tant d'orgueil ?
chapé du néant pour entrer au cercueil,
Rien n'eſt ſi borné que ſon être :
Celui qui vit ayant été
Une éternité ſans paroître,
Diſparoîtra bien-tôt pour une éternité.

Quand le Sort pour nous plaire auroit tant d'indulgence
Qu'il nous accableroit d'honneurs & de plaiſirs,
Et feroit ſervir ſa puiſſance
Pour contenter tous nos deſirs,
e bonheur paſſager eſt peu digne d'envie;
haque heure, chaque inſtant en peut finir le cours :
Ce qui fait la plus longue vie
N'eſt qu'un petit nombre de jours.

Pour en conſerver la mémoire,
Un Prince employe vainement
e marbre de Paros, la pierre & le ciment :
e ſuperbe tombeau, ce riche monument,
n jour ſera bien moins la marque de ſa gloire,
Que la preuve de ſon néant.
es hommes de tout tems jugeant ſans connoiſſance,
Par un faux éclat prévenus,
Ont ſouvent pris pour des vertus

Ce qui n'en a que l'apparence:
Et parmi les pauvres mortels,
Quelquefois ceux que l'on encenfe
Ne font que de grands criminels,
A qui notre feule ignorance
Au-lieu de châtimens décerne des Autels.

Quand nous ferons jugez au poids du fanctuaire;
Que nos actions paroîtront
Devant Dieu telles qu'elles font;
Helas! à quoi nous ferviront
Les honneurs qu'ici-bas le monde nous peut faire?
Ce Héros dont la terre admire les hauts faits,
En condamnant la voix publique,
Maudira peut-être à jamais
Ce qui fait le fujet de fon panégyrique.

CCLXXII. LETTRE.

Du Marquis de Termes au Comte de Buffy.

A Verfailles, ce 20 Février 1692.

IL y a quelque apparence à l'accommodement avec la Savoye. Le Marquis de Léganès a envoyé deux mille hommes pour entrer dans Verceil, on leur a fermé la porte au nez. Monfieur de Baviere eft à Munick, on croit qu'il ira à Vienne avant que de paffer en Flandre. Les Irlandois qui font en France feront commandez par le Duc de Berwick & par Sarsfield. Le Roi d'Angleterre demande à commander la Flotte du Roi. Le Chevalier de Cion-

q-San eſt mort; Meſiere a ſa Charge. Mon-
r & Madame de Chartres viendront ven-
li à Paris au Palais Royal, & le Roi vien-
dîner avec eux le 26 de ce mois. Le
:iage de Monſieur le Duc du Maine eſt
ıis après le voyage de Compiegne. Le
rquis du Pleſſis-Bellievre eſt mort à Suze
il commandoit. Huſſon y va commander
place. Le Duc de Richemont a renvoyé
Baſle à Monſieur de Barbeſieux ſa com-
ſion de Capitaine de Cavalerie, & lui a man-
qu'il auroit toujours pour le Roi beaucoup
'eſpect, & beaucoup d'inclination pour la
nce. Le Comte de Mailly en entrant dans
Dragons, a donné *gratis* la Cornette de
ſtre de Camp, vendue plus d'une fois mille
oles. Le Marquis de Sourche a eu le Régi-
nt du Pleſſis-Bellievre & a remis le ſien au
rquis de la Luſerne. L'arbitrage entre MA-
MOISELLE & Monſieur le Prince pour
ucceſſion de Guiſe, fut ſigné hier au ſoir.
ADEMOISELLE n'a pour ſa part que la
ncipauté de Joinville. Il y a un dédit de
ıx cens mille francs. On croit que le Roi
iendra de Compiegne, ſauf à retourner en
i.

 CCLXXIII.

CCLXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Termes.

A Chaseu, ce 23 Fevrier 1692.

JE croi que Monsieur de Savoye s'accommodera, parce qu'il le doit faire; cependant sa conduite passée nous doit faire douter qu'il prenne le bon parti. La Flotte du Roi seroit bien commandée, si elle l'étoit par le Roi d'Angleterre, il est brave & il entend la Marine; mais il n'est pas heureux. Le Roi vient à bout de tout ce qu'il entreprend, par la force ou par la douceur. Faut-il prendre une des meilleures Places de la Flandre? il y réussit par ses armes, par son argent & par son canon. Faut-il faire des mariages dans sa famille? les intéressez ne résistent point à ses manieres honnêtes. Le procédé du Duc de Richemont me paroît d'un homme qui a le cœur bien grand, c'est dommage qu'il quitte le Royaume. Je croi comme vous, que le voyage du Roi à Compiegne n'ira qu'à voir ses troupes & à embarrasser les ennemis. Je suis assuré que MADEMOISELLE est aussi fâchée de n'avoir eu que Joinville, qui si elle avoit des héritiers mal établis.

CCLXXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Brosses au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6 Mars 1692.



LE Prince Eugene assemble des troupes à Veillane, & les Allemands levent les quartiers

tiers pour le venir joindre. On dit qu'ils veulent affieger Suze. Monfieur de Catinat partit le dernier de Février de Grenoble pour y aller. Chanley n'eft pas encore revenu. Vingt mille Turcs, dix mille Tartares & Tekeli font en marche pour le fecours de Waradin. Veterani a ordre de l'Empereur de leur donner bataille. Vivans fameux Huguenot a été tué dans les Cevennes. Le Prince d'Orange l'avoit naturalifé & fait Chevalier Anglois. Les Genois ont prêté cent cinquante mille écus à Monfieur de Savoye, & lui ont promis de lever deux Régimens Corfes. La fortereffe de Garabufe en Candie s'eft revoltée contre les Vénitiens & s'eft donnée aux Turcs. La Reine-Mere d'Efpagne a formé un parti dans le Confeil pour être déclarée Régente, à caufe de la foible complexion de fon fils. Quelques Miniftres ont propofé de faire venir en Efpagne le fecond fils de l'Empereur; d'autres le Duc d'Anjou. On parle du Mariage de la Princeffe d'Hanover avec le Duc de Saxe, qui par ce moyen n'enverra fur le Rhin que fon Contingent. Le Duc de Modene époufe la Princeffe de Parme. On dit que les affaires de Rome vont bien, & que le Pape piqué du mauvais procedé des Allemands, veut plaire aux François. Il a dit que s'il n'avoit que foixante & dix ans, il iroit à Turin avec vingt mille hommes & feroit la paix d'Italie: c'étoit le deffein d'Alexandre VIII. Nulle nouvelle fûre de Waradin; les neiges ont empêché les Turcs d'agir. Monfieur de Savoye demande le Vicariat de l'Empire en Italie. Le Parlement d'Angleterre ne veut point affigner les fonds du fubfide, qu'il n'ait établi des Commiffaires perpétuels pour recevoir les comptes Royaux. La Prin-

ceſſe de Dannemarck a mieux aimé ſortir de Londres, que de chaſſer Madame Churchil ſa Dame-d'honneur.

CCLXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Broſſes.

A Chaſeu, ce 11 *Mars* 1692.

JE n'ai pas de foi aux ſièges que fera le Prince Eugene, & je croi bien plutôt que Monſieur de Catinat les feroit lever. Le ſuccès de la bataille que l'Empereur commande à Veterani de donner, ſera un évenement de conſéquence. Vivans étoit un ennemi dangereux, il avoit du mérite. Les Genois ſe ſouviennent du bombardement & s'en veulent vanger, leur reſſentiment pourroit leur coûter cher. La foibleſſe du Roi d'Eſpagne ne nous ſervira pas de grand' choſe. L'antipathie des deux Nations nous empêche de profiter de leurs deſordres. Je voudrois bien voir un Pape faire un ſiège & coucher au Biouac; mais c'eſt un Traité que celui-ci voudroit faire.

Le ſervice d'Italie incommode toutes les Nations, auſſi-bien que les François. Mais je ne comprends pas pourquoi les neiges fatiguent plus les Turcs que les Allemands. L'alliance de l'Empereur coute aſſez cher à Monſieur de Savoye, pour qu'il ne lui refuſe pas un titre qui ne lui coûte rien. Le Prince d'Orange eſt un Uſurpateur; mais les Anglois ſont des Tyrans à ſon égard. Il a beſoin de toute ſa dextérité pour ſe maintenir avec des peuples auſſi bizarres que ſes



ses Sujets. Je ne serois pas étonné que la Princesse de Dannemarck se sacrifiât pour Mylord Churchil; on voit des effets de l'amour plus extraordinaires: mais que veut-elle faire de sa femme?

CCLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur le Prince.

A Chaseu, ce 12 Mars 1692.

MONSEIGNEUR,

La part que je prends à tout ce qui touche V. A. S. m'oblige de vous témoigner aujourd'hui ma joye sur la nouvelle alliance que le Roi va prendre avec vous. Vous êtes grand vous-même, Monseigneur; mais ces sortes de liaisons affermissent votre grandeur. J'en suis ravi, car l'attachement que j'ai eu dans la maison de Monseigneur votre Grand-pere & de Monseigneur votre Pere, & celui que j'aurai le reste de ma vie aux intérêts & à la personne de V. A. S. me font vous souhaiter toutes les prospéritez du monde, & que vous en jouïssiez longues années. Ce sont les vœux que fait pour V. A. S. Monseigneur, &c.

CCLXXVII. LETTRE.

De Monſieur le Prince au Comte de Buſſy.

Ce 18 *Mars* 1692.

MONSIEUR, j'ai vu par ce que vous m'écrivez ſur le Mariage de ma fille, les témoignages que vous me donnez de la part que vous prenez aux choſes qui me touchent. Je vous en ſuis bien obligé, & je vous prie de croire que j'aurai toujours beaucoup de joye quand je pourrai trouver des occaſions de vous faire connoitre que je ſuis, Monſieur, &c.

CCLXXVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 24 *Mars* 1692.

LE Baron de Breſſé au Comté de Bourgogne, pris ſur la contreſcarpe de Namur, a pris le parti du Roi qui l'a fait Maréchal de camp avec ſix mille livres de penſion. Le Prince d'Orange doit partir de Londres le 24 de ce mois. Il a ôté les gardes au Prince de Dannemark & à ſa femme, & a défendu qu'on leur fît aucuns honneurs. Le Duc de Richemont s'eſt fait de la Religion Anglicane. Monſieur de Savoye eſt Généraliſſime des Armées de l'Empereur en Italie. Il fait de grands apprêts pour un

un siège, & tout accommodement est rompu. Le mariage de Monsieur le Duc du Maine se fit hier. Le Roi lui donne un million, dont il lui payera l'intérêt pendant la guerre. Le Roi a envoyé à Madame la Duchesse du Maine pour deux cens mille francs de pierreries. Les fiançailles se firent dans le Sallon du Roi, & puis on alla faire collation à Trianon. Il y eut cinq tables de Dames tenues par le Roi, MONSEIGNEUR, MADAME & Madame de Chartres; ensuite Musique & Portique. Saint Germain Beaupré quitte le service & vend son Régiment au Marquis de Gournai, fils du Lieutenant-Général. On se prépare à Pignerol comme si l'on y devoit être bombardé, on a tiré des magasins de la ville toutes les poudres & on les a transportées dans la citadelle où il y a de bons souterrains à l'épreuve des bombes. Monsieur de Catinat a donné ordre de faire à Suze provision de toutes sortes d'instrumens propres à remuer la terre. Les Lettres de Milan disent que les dix mille Allemands qui venoient en Italie ont eu ordre de marcher en Hongrie.

CCLXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 28 Mars 1692.

LE Baron de Bressé a raison de prendre le service de France, il est Sujet du Roi, & son nouveau Maitre ne sera pas ingrat à son égard. Le petit Duc de Richemont commence à se démentir; je ne le regarde plus que comme un homme sans religion & plein d'ambition.

Le Prince d'Orange traite bien mal sa belle-sœur ; il faut qu'elle lui donne de l'ombrage, car je ne croi pas que ce puisse être son mari. Tant pis pour Monsieur de Savoye, d'avoir rompu tout accommodement. Le titre de Généralissime lui a donné dans la vue. Il aura des Titres, & nous ses Etats. Je reconnois la magnificence du Roi, aux noces de Monsieur le Duc du Maine. Il soutient par un grand mérite tous les bienfaits dont il est comblé. Je doute du bombardement de Pignerol ; mais quand on le feroit, je ne fais pas grand cas de ces sortes d'expéditions. Si les troupes qu'on doit envoyer à Monsieur de Savoye marchent en Hongrie, le Roi de Chypre sera à plaindre : ce qu'il aura à commander ne méritera pas le titre de Généralissime. Le Prince d'Orange & lui, auront, je croi, des affaires cette Campagne.

CCLXXX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 11 *Avril* 1692.

JE croi, mon Cousin, que vous n'avez pas attendu ma réponse pour être assuré de mon approbation sur le Bout-rimé * de ma Niece. Il seroit digne du Gouverneur de Monsieur le Duc de Bourgogne. C'est tout ce qu'on peut dire sur l'éducation d'un jeune homme. On ne sauroit lui donner de plus nobles & de plus so-

li-

* *Voyez Lett.* CCLXVI.

lides leçons. Je m'en réjouïs avec ce jeune Garçon, qui a tant de beaux noms, qu'il ne lui sera pas permis d'être médiocrement honnête-homme avec une Mere & un Grand-pere qui savent si bien comme il faut l'être. Je ne vous dis point que vous me paroissez l'un & l'autre avoir autant d'esprit que vous en eutes jamais; vous le savez bien. Je souhaite que vous trouviez la même chose de ma Fille & de moi. Pour réparer ma faute de ne vous avoir rien dit de notre ami Corbinelli, le voilà qui vous en va parler lui-même.

De Monsieur de Corbinelli.

Quoique je sois enrhumé, Monsieur, de maniere à être bouché sur toutes les choses d'esprit, j'ai trouvé les vers que j'ai vus fort beaux. Notre ami le Pere Bouhours m'a envoyé ce matin ses *Nouvelles Remarques sur la Langue*. Je vous y ai trouvé très agréablement cité, comme un homme dont l'autorité devoit règler le langage. Je ne vous dis point de nouvelle. Il n'y en eut jamais tant sur les préparatifs de toutes parts à une Campagne mémorable, & dont il n'y auroit que vous digne d'être l'Historien, n'en étant pas le Chef. Adieu, Monsieur. Si vous étiez tout ce que je voudrois, vous seriez peut-être au-dessus de tout ce que vous desirez. Je suis très obéissant serviteur de Madame de Dalet.

 CCLXXXI.

CCLXXXI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 17 Avril 1692.

JE commençois à être en peine de votre santé, Madame; & quand je me voulois flatter sur cela, je pensois qu'après avoir été longtems hors de Paris, les amis que vous y aviez retrouvez ne vous laissoient pas le loisir d'écrires à vos amis en Province. Votre approbation fait grand plaisir à votre Niece. Au reste, ma chere Cousine, si vous souhaitez d'avoir la nôtre pour vous & pour la belle Comtesse, vous devez être contentes toutes deux. Personne au monde ne vous estime plus, & ne vous croit toutes deux plus jolies femmes que nous faisons ma Fille & moi. L'Armée de Flandres sera de cent mille hommes de pied, & de cinquante-huit mille chevaux. Le Roi la commandera en personne. Je vous répons sur cela d'une belle Campagne.

A Monsieur de Corbinelli.

Pour un homme que le rhume accable, Monsieur, je ne vous trouve pas trop bouché. Le Pere Bouhours m'a envoyé ses nouvelles Remarques. Il est toujours maitre sur la Langue Françoise; & pour moi il me fait trop d'honneur e citer mon autorité sur cette matiere. Je croi tte Campagne de conséquence. Il y a, com- vous dites, de grands préparatifs de toutes parts.

rts. Le Roi en aura plus de gloire. J'en ferai listorien en quelque endroit: il n'a pas tenu noi que je n'en fusse le témoin.

CCLXXXII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18 *Avril* 1692.

ON ne doute plus que nous n'allions faire une descente en Angleterre; il y a vingt-lle hommes sur les côtes de Normandie, & atre cens vaisseaux prêts à les passer. Le Roi Angleterre partit Lundi dernier 18 de ce ois. Monsieur de Tourville doit être au pre-ier de Mai devant la Hogue avec soixante os vaisseaux. Le Comte d'Etrées a mis à la ile des Isles d'Hieres le premier de ce mois. Régiment des Gardes part dans trois jours. Roi aura dans son Armée de Flandre cet-Campagne trois cens pieces de canon, dont y a cent de vingt-quatre livres de balle. s troupes Allemandes s'assemblent pour se sir de Mantoue. On travaille à des four-aux sous Nice & sous Montmelian. L'Ar-ée d'Italie sera composée de quarante mille mmes de pied & de dix mille chevaux. otre Flotte porte quatorze mille hommes de barquement. Le Marquis de Joyeuse assem-quinze mille hommes sous Montroyal pour er visiter le pays de Juliers.

Louison Moreau, belle voix de l'Opera, s'est se dans un Couvent.

CCLXXIII. LETTRE

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisy.

A Chaseu, ce 23 Avril 1692.

LA descente en Angleterre est une grande entreprise: mais il y faut réussir, & je ne suis pas de l'avis de Properce qui dit:

In magnis & voluisse sat est.

Si cela étoit vrai, les fous mériteroient plus souvent des louanges que les sages, car ces gens-là tentent sans mesure. Pour ce dessein-ci je m'en fie bien au Roi, il ne s'embarque pas dans une affaire de cette importance sans prendre ses suretez. Les apparences seroient bien trompeuses, si ce n'étoit ici la plus extraordinaire Campagne que nous ayons vu de nos jours. Le Roi fera certainement une entreprise en Flandre: & ce qui est encore plus sûr, c'est qu'il y réussira s'il la fait. Il y a de la prudence à faire des fourneaux sous Nice & sous Montmelian: si on les conserve dans la paix, cela ne nuira de rien; & si on les rend, on feroit sauter ces Places en une nuit. J'ai de la peine à croire que Monsieur de Catinat ait cinquante mille hommes cette Campagne, ce ne sera pas là où sera le fort de la guerre.

CCLXXXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſes au Comte de Buſſy.

De Paris, ce 23 *Avril* 1692.

LE Roi d'Angleterre partit le 21 pour aller coucher à Anet, le lendemain à la Trappe & puis en Normandie. Il a dégradé le Prince d'Orange de l'Ordre de la Jarretiere, & l'a donné au Prince de Galles. Il l'a auſſi donné au Duc de Powis & à Mylord Melford. Il a fait le Duc de Gourdon premier Gentilhomme de ſa Chambre. Tout ſe diſpoſe à l'embarquement. Le Régiment de Navarre y marche, & plus de vingt-cinq mille hommes de bonnes troupes. Il y a ſur les côtes plus de quatre cens bâtimens de charge. Cependant il ne paroît point que le Prince d'Orange ſe remue. Il a fait encore paſſer en Flandre plus de dix mille Anglois depuis quinze jours. Le Marquis de Rodes épouſe Madame de Monchas, ſœur du Marquis de Gordes. Le Roi part le 10 de Mai pour Flandre, les Dames demeureront au Quênoy. Le Comte de Rouſſy a l'agrément de la charge des Gendarmes Ecoſſois, il en offre cinquante mille écus. Monſieur de Lauſun fut hier déclaré Duc & Pair de Frannce. La Flotte du Roi doit partir de Breſt le 26, mais il fait de furieux vents.

CCLXXXV.

CCLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Brosses.

A Chaseu, ce 27 Avril 1692.

ALLER d'Anet à la Trappe, c'est pour tâter de tout. Le Prince d'Orange a primé son Beau-pere. Oter l'Ordre de Chevalerie à un homme qui a ôté trois Couronnes, c'est lui faire peu de mal. Les préparatifs pour la descente en Angleterre ou en Irlande sont grands, & attirent l'attention générale. Je ne sai pas ce que fait le Prince d'Orange pour parer ce coup-là, mais s'il n'est sûr de son fait, son assoupissement est inexcusable. Madame de Monchas est une femme de qualité, & mon neveu un bon parti. Rodes ne pouvoit mieux faire que de l'épouser. Je suis fort aise de l'élévation de Lausun. Il a été mon frere d'armes, & puis mon frere de malheurs.

CCLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu; ce 2 Decembre 1692.

LEs petits contes ne vous déplaisent pas, ma chere Cousine. En voici un que Theophile a écrit en Latin, qui m'a paru assez bon pour être traduit, & pour vous réjouïr. Guéri, graces à Dieu, de l'amour & de la fortune, je suis trop heureux de m'occuper de petites choses. Je trouve même qu'il n'y a que cela de bon pour

pour la douceur de la vie; car les bagatelles ne coûtent rien ni au corps ni à l'ame; & quoique je sois persuadé par mon expérience, & sur-tout depuis cinq ou six ans, que l'ouvrage du salut est seul capable de contenter le cœur, il faut que j'amuse encore mon esprit. Dieu qui m'a fait naitre gai, veut bien assurément que je me réjouïsse, & sur-tout quand ce ne sera qu'aux dépens de Larisse & de Glison. Votre Niece est de mon avis. Elle & moi vous embrassons, & la belle Comtesse aussi, de tout notre cœur. Je recommande à notre ami Corbinelli de lire le Latin de mon petit conte, & de vous faire valoir mon François.

TRADUCTION
d'un Fragment de Theophile.

LARISSE aimoit à conter & contoit bien. Un jour se trouvant en compagnie, elle voulut bien leur parler des folies de sa jeunesse, & le fit ainsi.

Je servois chez un citoyen Romain avec un jeune Grec son esclave, que la tempête avoit réduit à servir aussi, quoique né libre. La Nature avoit mis sur le visage de ce jeune homme toutes les marques de la noblesse & de la bonne éducation qu'il devoit à sa naissance & aux soins de ses parens. On voyoit bien qu'il n'étoit pas né pour l'état où son malheur l'avoit réduit. S'il falloit porter quelque fardeau, il succomboit aux plus legers: cependant il vouloit tout faire, & il oublioit sa naissance pour tâcher de s'accommoder à l'état présent de sa fortune. Mais ne pouvant résister à la fatigue & à la nourriture de valet, il tomba peu à peu dans un

grand

grand abbattement, & il se négligeoit à un point qu'il ne peignoit pas même les plus beaux cheveux du monde qu'il avoit. En peu de tems il devint maigre & ridé; il eut les yeux cavez & languissans, les mains noires & pleines de calus: enfin il n'étoit plus reconnoissable. La tristesse lui avoit abbattu l'esprit, autant que la fatigue lui avoit alteré la santé. Il soupiroit souvent, & son affliction me faisoit pitié. Je trouvois la Fortune bien injuste à son égard; je l'exhortois à se consoler; je pleurois ses malheurs; je lui apprenois ses fonctions, & je le soulageois même de quelques-unes. Sa misere ne lui ôtoit pas un air noble, & je ne sai quelle supériorité sur ma naissance, qui me faisoit sentir la différence de la sienne, à laquelle je me soumettois volontiers. Il sentoit bien les obligations qu'il m'avoit, & il m'en remercioit avec la politesse d'un homme de la Cour. Enfin toutes ces bonnes qualitez me toucherent si fort, que ne croyant avoir que de la pitié pour ses malheurs, je me trouvai de l'amour dans le cœur pour sa personne, & je l'aimai éperdument.

Larisse par ce conte avoit attiré l'attention de toute la compagnie, mais sur-tout de deux jeunes filles qui faisoient semblant de dormir, de peur que la bienséance ne les obligeât de se retirer, si elles paroissoient entendre le conte. L'une d'elles ayant ouvert les yeux pour regarder Larisse, comme si c'eût été sans dessein, les referma aussi-tôt. Pour l'autre, faisant semblant de se réveiller: Est-il déja jour, dit-elle? & rougit en le disant. La Compagnie connut leurs finesses, & s'en réjouït fort. Cependant Larisse avoit cessé de parler, disant qu'elle ne vouloit pas achever le récit de cette avanture, de peur

de

faire de la peine à ces jeunes filles, & elle
naçoit la compagnie de quelques vieilles
toires sérieuses: mais Eugene impatient de
oir le reste du conte: Hé, Larisse, lui dit-il,
jeunes filles n'ont fait semblant de dormir
pour vous écouter avec plus de liberté. Je
us assure qu'elles ont plus d'envie que pas un
nous de savoir la fin de votre histoire. Con-
uez, je vous en conjure, lui dit-il en l'em-
ssant. Elle y consentit, promit d'achever le
nte le plus modestement qu'elle pourroit; &
sant approcher d'elle les jeunes filles, leur
:

Il est permis aux jeunes gens
De n'être pas toûjours si sages;

recommença à parler ainsi.
Tantôt je me plaignois de l'Amour, & tan-
je le priois. Grand Dieu, lui disois-je sou-
nt, ou guéri-moi, ou me fais aimer de ce
j'aime. Cependant je ne mangeois ni ne
rmois plus. La beauté de Glison (c'étoit le
m de celui que j'aimois) revenoit tous les
rs; car le tems qui vient à bout de tout,
oit adouci ses chagrins. Pour moi je n'étois
s reconnoissable, & plus les agrémens de
ison augmentoient, plus ma passion secrete
angeoit mon esprit, mon visage, & mon hu-
ur. Je n'osois découvrir mon amour, &
ois au desespoir de le taire: mais Glison ne
nnoissoit point mon mal. Il me plaignoit,
payoit de reconnoissance seulement les obli-
ions qu'il m'avoit, & se contentoit de me
ulager dans mes devoirs d'esclave, comme je
ois soulagé dans les siens. Mais enfin ne
trouvant plus maitresse de mon amour, je
vis

vis bien qu'il falloit me déclarer. Un Vendredi donc, ô jour heureux, & que je n'oublierai jamais, ayant trouvé Grifon fur mon lit, où il fe repofoit quelquefois après dîné, je le priai en fondant en larmes, d'avoir pitié de moi. Il ne s'en défendit pas, & me parut même fort aife de m'avoir fauvé la vie.

Vous autres, mes enfans, réjouiffez-vous pendant que l'âge vous le permet. Le fouvenir des plaifirs paffez feront les feuls de votre vieilleffe.

CCLXXVII. LETTRE.

Réponfe de Madame de Sevigny au Comte de Buffy.

A Paris, ce 10 *Decembre* 1692.

VOTRE petit conte, mon Coufin, eft fi modeftement habillé, qu'on le peut louer fans rougir: mais les réflexions de votre Lettre nous ont fait autant de plaifir que le conte. Vos raifonnemens en douze lignes, juftes, folides & badins, font bien reconnoitre votre heureux caractere, & nous font dire avec notre ami Corbinelli, que vos traductions honorent les Originaux, mais qu'il n'appartiendra jamais à perfonne de vous traduire dignement. Il n'y a qu'à vous fouhaiter, & à ma chere Niece, de jouïr longues années tous deux d'une vie fi douce, qu'elle devroit faire envie même à ceux qui vous plaignent. N'eft-il pas vrai, ma Niece? Vous ne m'en dédirez pas; & vous m'aimerez toujours tous deux, s'il vous plait.

CCLXXXVIII. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24 *Decembre* 1692.

QUAND vous me dites, Monſieur, que vous ne voulez pas faire imprimer vos Mémoires, parce que vous ne voulez pas vous voir imprimé, ni avoir à ſoutenir toutes les remontrances bonnes ou mauvaiſes du Public, je ne m'opiniâtrerai point à vous perſuader le contraire. Mais quand vous me dites que d'ailleurs ce que vous écrivez eſt un Journal de votre vie, qui n'intereſſe que vous & votre famille, & qui par-là ne divertiroit point aſſez le monde qui veut de grands évenemens, & qui traiteroit de minuties la plupart des choſes qui ne ſont en effet importantes que pour vous & pour vos enfans; je vous arrête là, Monſieur, & je ne puis ſouffrir que vous, qui jugez ſi bien de tout, vous laiſſiez aveugler par une modeſtie, que j'appellerois en tout autre, ignorance. Mais vous, Monſieur, ſavez bien que la plupart des Mémoires qu'on lit avec plaiſir à la Cour & à la Ville, comme ceux de Monluc, de Baſſompierre, & tant d'autres que je vous ai ſi ſouvent entendu louer, ne ſont remplis de ſujets ni plus grands, ni plus importans, ni plus utiles que ceux que vous traitez, & ne ſont pas à beaucoup près ſi bien écrits; & quoique vous n'ayez eu à traiter que les évenemens de la vie d'un particulier, Monſieur, je maintiens que dans tous les états on peut ſe faire une application utile

utile de cette lecture, soit sur la fidélité qu'on doit au Roi, soit sur la maniere de se conduire à la Cour avec les Ministres, & à la guerre avec les Généraux: enfin il y a mille endroits propres à instruire dans ce Livre, qui d'ailleurs plait par-tout.

Je dis plus. Les Relations de Bentivoglio, cet Ouvrage admirable & admiré de tous les honnêtes gens, est peut-être moins digne de l'admiration du public, & n'est pas plus instructif que vos Mémoires. Mais ce que j'assure sans crainte d'être contredit, c'est que les Epitres, soit de Ciceron à Atticus, soit ses Familieres, soit celles de Pline; de Balsac, & de Voiture, qui toutes font les délices de ceux qui ont de l'esprit, ne sont pas plus dignes de l'impression que vos Mémoires & que vos Lettres par rapport aux sujets. Et quant au stile, je soutiens avec tous les Connoisseurs, que celui du meilleur de ces Ouvrages, tant ancien que moderne, n'est pas au dessus du vôtre. Je ne suis pas tout seul de cet avis, Monsieur; Madame de Sevigny, Monsieur de Vardes, & bien d'autres à qui j'en ai parlé, m'ont assuré que mon cœur n'avoit point corrompu pour vous mon jugement. Fiez-vous-en à nous, & croyez que nous ne vous admirerions pas, si vous n'étiez pas admirable.

Fin du sixieme & dernier Tome.



